LES SOIRÉES HELVETIENNES, ALSACIENNES, ET FRAN-COMTOISES.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXI.

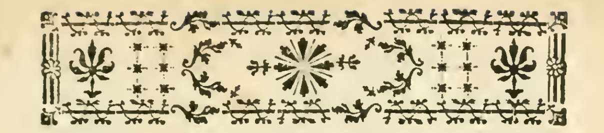
*A M. le Comte de ***, en lui envoyant le manuſcrit de l'ouvrage ſuivant.*

Le Public n'eſt pas, & ne peut pas être, mon cher Comte, auſſi indulgent pour nous, que nos amis. Vous voulez pourtant que j'expoſe à ſes yeux des réflexions jettées ſans ordre ſur le papier, & dont le ſeul but, durant mes voyages, étoit de graver les faits dans ma mémoire, & de remplir le vuide des ſoirées d'auberge. Votre amitié vous aveugle en me préſageant un ſuccès littéraire : ma vanité eût réſiſté à cet attrait ; mais vous croyez avoir découvert dans les *Soirées* quelques idées vraiment utiles : cet intérêt ne me permet plus de ménager celui de mon amour propre ; je me rends. Si vous vous êtes trompé, je vous pardonne d'avance : mais perſonne ne ſera dans l'erreur, ſi, à chaque ligne de l'ouvrage, tout informe qu'il eſt, on

croit reconnoître un vœu pour le bien; vœu de ma part, ſans doute impuiſſant, mais ſincere. Me voilà Auteur, & vous Editeur, mon cher Comte. J'en fais mon compliment à tous les deux, & vous embraſſe.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il exiſte du même Anonyme les *Soirées Pariſiennes :* on eſpere que l'accueil que l'on fera à ce premier eſſai, diminuera l'éloignement de l'Auteur à publier ceux qu'il a pu tenter dans le même genre.



LES SOIRÉES HELVETIENNES, ALSACIENNES, ET FRAN-COMTOISES.

Obſervations générales ſur les Voyages.

Les Voyageurs ſont aux Philoſophes, ce que les Apothicaires ſont aux Médecins. Sur les relations des premiers, les Philoſophes appuient leurs ſyſtêmes : d'après la Pharmacie des autres, les Médecins dictent leurs ordonnances. Si les Apothicaires changent les drogues, les malades meurent; ſi les Voyageurs mentent, les Philoſophes font de faux calculs.

Le rôle de voyageur eſt donc plus

importanr qu'on ne penſe. Il exige à la fois de la probité & de l'inſtruction : car en relations, comme en chimie, on peut tromper par ignorance & par mauvaiſe foi.

D'après cela, peu de choſes me ſemblent auſſi ridicules, & même auſſi dangereuſes, que la rage de faire voyager les jeunes gens, à peine ſortis du College. Je ne puis ſouffrir ces parens aveugles qui vous envoient, en grande hâte, leurs rejettons imbécilles, faire parade chez l'étranger de leur fatuité & de leur ineptie, & expoſent par là, une nation éclairée, à être jugée d'après un ſot. J'aime preſque autant ces peres vains & inſenſés, qui, tous les Dimanches, font ſuivre à la grand'-meſſe par quatre valets vêtus de livrées ſuperbes, leurs fils balbutians encore; leur donnent de l'or à diſtribuer au fourbe déguiſé en mendiant, ou au tronc que le Sacriſtain vole; & leur apprenant ainſi qu'ils ſont riches, plutôt qu'à faire l'aumône, leur don-

nent auſſi plus d'orgueil que de bienfaiſance.

Il me ſemble qu'on n'a le droit d'aller demander aux étrangers compte de leurs monumens & de leurs lumieres, que quand on peut leur donner en échange quelques idées claires des Artiſtes de ſa propre nation, de ſes mœurs, des propriétés de ſon climat, & des principes de ſon gouvernement.

Tel Ecolier part en poſte de Paris, court vers le canal d'Utrecht admirer quelques marbres médiocres dans le jardin de Madame Termer, & n'a jamais regardé les ſtatues des Tuileries, dont une ſeule vaut peut-être tous les tréſors de la Hollande en ce genre. Tel autre n'a pas vu le Cabinet du Roi, & s'extaſie à Bâle chez Bernouilli l'Apothicaire, devant ſix paires de moules, deux agates & un corail. Il faut au moins qu'un François connoiſſe les proportions de la colonade du Louvre, avant d'aller

s'agenouiller ſous les parvis de Saint Pierre de Rome, ou de Sainte Sophie de Conſtantinople.

Mais autant je trouve abſurde de faire voyager un enfant, autant les voyages me ſemblent le meilleur de tous les livres pour l'homme qui ſait y lire. C'eſt le ſeul qui fortifie les reſſorts de la mémoire, ſans faire tort à ceux de l'imagination. Les idées qui nous viennent de toute autre lecture, entrent trop vîte dans le cerveau pour s'y graver. Elles y entrent d'ailleurs trop faites, trop arrangées ; & quand elles y demeurent par hazard, la mémoire ſeule a agi, l'imagination n'a rien eu à faire, & le peu qui nous reſte, n'eſt pas même à nous.

En voyage on a une foule d'idées, parcequ'on voit une foule d'objets, dont l'aſpect porte à ſaiſir une foule de rapports. Le ſouvenir de l'objet phyſique aide à celui de l'idée morale qu'il a fait naître. Les ſens ſont le burin dela mémoire: ce qu'on a lû s'envole, ce qu'on

a vû reſte. L'idée acquiſe par les yeux ne s'oublie jamais : quoique nous la trouvions auſſi toute écrite, en quelque ſorte, dans le grand livre de la nature, elle nous devient propre, par la combinaiſon qu'il faut joindre alors à l'examen des objets pour produire cette idée. Auſſi celle qui naît dans les champs contracte-t-elle un caractere de grandeur, de force, de nouveauté, que n'atteint jamais l'idée enfantée dans l'ombre du cabinet.

Si l'on veut de là conclure que le Pâtre qui eſt aux champs du matin au ſoir, doit avoir de plus grandes idées que Newton, on tirera une conſéquence très fauſſe. Pour voir ſi la maxime eſt vraie ou non, il faudroit comparer les idées que Newton a rencontrées dans ſon cabinet, avec celles qu'il a ſaiſies ſur le ſommet des montagnes, & j'oſe affirmer qu'alors la propoſition ne ſeroit plus douteuſe.

On fait voyager des Peintres en Italie ; le Roi entretient pour eux une

école à Rome : rien de mieux aſſurément. Mais pourquoi refuſer ce genre de ſecours à tous les autres talens utiles ou agréables ? S'il eſt certain (& cela eſt inconteſtable) que rien n'étend la ſphere des idées comme les voyages ; pourquoi le Gouvernement ne s'occuperoit-il pas de faire voyager quelques-uns de ces ſujets rares, que la nature a diſpoſés plus heureuſement que d'autres, pour enfanter des idées fortes & vaſtes ?

J'ai dit plus haut que je trouvois ridicule de faire voyager les très jeunes gens, & ce ſont des jeunes gens que je vais propoſer de faire voyager. Je ne crois cependant pas me contredire. Ceux qui voyagent aujourd'hui, & que je ne trouve pas faits pour voyager, ſont les enfans de gens fort riches, nés conſéquemment avec le droit d'être docteurs, droit dont ils uſent ; & le droit de ne rien ſavoir, droit dont ils uſent encore mieux. Ceux que je propoſe de faire voyager, ſont les

jeunes gens nés avec de l'eſprit, mais pauvres, & conſéquemment forcés à ſavoir quelque choſe, & à être modeſtes. Il eſt d'abord queſtion de les connoître, cela n'eſt pas difficile.

Il y a des prix fondés à l'Univerſité. C'eſt un moyen de reſſortir, donné aux diſpoſitions heureuſes de l'eſprit en général. Peu de ces prix ſont remportés par les enfans des gens du monde; ils ſont preſque tous le partage des Bourſiers (*a*) de College qui s'aviſent de travailler & que l'on y force. Qu'arrive-t-il de cette inſtitution louable dans ſon principe? c'eſt qu'on a préparé à tous ces ſujets infortunés la chute cruelle, du comble de la gloire, à celui de la miſere, & voilà tout quant à préſent. Ce Bourſier Rhétoricien, aujourd'hui conduit au bruit

(*a*) Tout le monde ſait qu'il y a dans les Colleges des fondations faites pour y élever & inſtruire *gratis* un certain nombre d'enfans ſans fortune; ces fondations s'appellent des Bourſes, & les Eleves des Bourſiers.

des fanfares dans les ſalles de la Sorbone (*a*), ſort demain du College où il étoit nourri, & ſe trouve ſans pain. Delà l'aigreur ou la baſſeſſe, & à coup sûr l'infortune. Ce que le malheureux triomphateur peut attendre de plus heureux de ſes ſuccès, c'eſt de devenir à vingt ans précepteur d'un enfant de dix; d'où s'enſuit néceſſairement la perte des talens du jeune homme pauvre, & la mauvaiſe éducation de l'enfant riche.

On dit que chacun naît avec ſon talent particulier; cela peut être. Mais il eſt tout auſſi sûr que l'eſprit eſt une heureuſe diſpoſition des organes qui leur donne une plus grande aptitude à tout en général. Sans décider ſi l'écolier qui remporte les prix de l'Univerſité ſera un grand Poète, un grand Mathématicien, un bon Politique, ou un habile Négociant; on peut conclure qu'il a de l'eſprit. Cette conclu-

(*a*) Lieu fixé pour la diſtribution des prix de l'Univerſité.

ſion ſera encore plus sûre quand on engagera les Profeſſeurs à diſtribuer des devoirs de compoſition, où l'eſprit aura plus à faire que le dictionnaire, & quand on défendra dans les claſſes la concurrence des vétérans avec les écoliers de l'année. En effet ſi l'on laiſſe un grand nigaud de Sainte Barbe pâlir trois ans de ſuite ſur Vaugelas & d'Ablancourt dans la Rhétorique du Pleſſis, il pourra fort bien, ſans ceſſer d'être un ſot, éviter un ſollécisme, & ravir le prix à ſon jeune concurrent, qui le méritoit mieux que lui.

Pour en venir à nos fins, il faudroit donc commencer par interdire cette ruſe groſſiere aux Principaux des Colleges, jaloux d'avoir des prix chez eux, n'importe auquel. Bien sûrs alors de connoître tous les ans les jeunes gens qui annonceront le plus de cette aptitude univerſelle, dont on a parlé, on aura déja fait quelque choſe. On pourroit enſuite prendre note de ceux de ces jeunes gens, dont la mauvaiſe

fortune donneroit le plus d'application à attendre. Cela fait, on renverroit tous nos Rhétoriciens couronnés s'instruire pendant deux années en philosophie, des principes de la physique. Bien entendu que pour que ces deux années ne fussent pas perdues, on auroit soin de substituer quelques principes simples & clairs à l'antique fatras de l'ergotisme : car on peut tout faire d'un homme instruit, & rien d'un raisonneur.

Alors je voudrois que tous les ans, parmi ces sujets sortans de Philosophie, & ayant été couronnés en Rhétorique, on en choisit deux de ceux qui promettroient le plus, & désireroient le plus être choisis. Ils voyageroient deux ans de suite dans toutes les provinces du Royaume, aux frais du Gouvernement. L'équipage de nos Eleves seroit composé d'un uniforme très simple, mais annonçant à tous les yeux des êtres chers à la nation. On y joindroit des lettres authentiques

de recommandation auprès de tous les Gouverneurs & Intendans des Provinces, & fort peu d'argent : car on les feroit voyager pour connoître de tout, juſqu'au mal être. Ce n'eſt pas la moins bonne des leçons, & plût à Dieu que tous les hommes deſtinés à commander aux autres, la connuſſent.

Que nos voyageurs ſoient à pied, à cheval, peu importe, pourvu qu'ils aillent, qu'ils voient, qu'ils s'évertuent, que leurs organes ſe développent & parviennent à la plus grande perfection à laquelle les aura deſtinés la Nature. A pied, ils verront plus en détail & mieux; & le profit de leur ſanté ſe trouvera encore réuni à celui de leurs lumieres. Bien reçus chez tous les gens en place dans les lieux où ils paſſeront, cette diſtinction ſuffira pour ôter, à la modicité de leur coſtume & de leur ſuite, tout ce qu'elle pourroit avoir d'humiliant. La petite attention de la part des gens ſenſés, à fêter ceux

de nos voyageurs qui se piqueront de plus de modestie, suffira pour leur faire sentir à tous qu'un homme, qui se sert de ses jambes, est, dans le fait, moins humilié que celui qui a besoin d'en emprunter pour cheminer & se soutenir.

J'aime à me figurer ces Eleves, livrés à eux-mêmes, mais avec des aîles attachées pour voler s'ils en sont capables. Je les vois jouir de toutes leurs forces en tout genre, par la nécessité d'en faire usage. Celui-ci, à l'aspect des longs fleuves & des mers qu'il cotoie, inspiré pour apprendre aux hommes à tirer de nouveaux partis de ces vastes communications, développe le génie d'un Pilote. Celui-là porte un œil attentif sur les couches alternatives des montagnes; il y voit le bouleversement du globe, croit y reconnoître les principes de sa structure & de ses phénomenes; il creuse, médite, devient Naturaliste, & donne des idées nou-

velles. Dans le tumulte d'un port, cet autre découvre le moteur de cette activité ; l'idée du commerce s'aggrandit dans ſa tête à la vue de tous les bras que le commerce fait mouvoir ; les queſtions ſe multiplient ; ſur les lieux la ſolution ſuit de près les problêmes ; ſouvent l'exemple ſeul les réſoud : la jeune tête travaille, les calculs naiſſent, & voilà un grand Négociant & un citoyen utile de plus. Ici la contemplation journaliere des aſtres éveille un Aſtronome ; là le ſpectacle des campagnes anime un Poëte. Tous, à l'aſpect de la Nature nue & grande, ſentent la piété naître & les préjugés s'évanouir. La vue des miſeres humaines dans toutes les claſſes, dans toutes les gradations, dans tous les détails, double à la fois l'induſtrie & la ſenſibilité. L'ame & l'imagination s'ouvrent, toutes les cordes vibrent à la fois ; & je vois naître le grand homme.

Cela, dit-on, coutera de l'argent.

Fort peu ; d'ailleurs veut-on recueillir du miel, il faut nourrir des abeilles.

Une ſomme annuelle de douze mille livres fourniroit magnifiquement à tout ce que cet établiſſement exigeroi: de dépenſes. Que de douze mille francs plus mal employés ! ce que je n'entends pas, ce que je n'entendrai jamais, c'eſt comment parmi cette foule de gens cuvant leur or, & ne ſachant qu'en faire, il ne s'en trouve pas un qui ſe mette à genoux pour demander la faveur d'exécuter lui-même un ſeul de tant de projets honnêtes, mais auxquels les beſoins urgens de l'Etat ne lui permettent pas de rien ſacrifier, malgré leur utilité reconnue. Je leur demande, à tous ces coloſſes de la Fortune, comment il ne leur paſſe jamais par la tête d'épurer leurs tréſors par un ſeul acte public & volontaire de bienfaiſance ? Je leur demande ſi jamais emploi de leurs richeſſes a pu procurer à leurs gros ſens, à leur oſtentation même,

&

& à leur ame, (s'ils en ont une), une ſatisfaction auſſi pure & auſſi vive que celle que je leur propoſe ? que les orgueilleux le ſont peu ! Pauvres riches, que vous êtes miſérables !

Pour moi je vais voyager juſqu'à ce qu'une de ces bonnes actions ſoit exécutée : j'ai le tems de voir du pays. Je rendrai compte à mes amis des nouvelles ſenſations que je recueillerai à la vue de nouveaux objets. Je pourrai me tromper dans les conſéquences que j'oſerai tirer ; mais je ne tromperai pas dans le récit des faits. Les erreurs de l'homme qui médite & qui penſe, reſſemblent aux pierres à fuſil : c'eſt de leur choc que naît la lumiere.

Je voyage auſſi trop vîte pour approfondir. Je ſais trop combien on connoit quelquefois mal ſon ami & ſa femme au bout de vingt ans, pour juger d'une République dans laquelle j'aurai ſoupé une fois à table d'hôte. Toutefois eſt-il peut-être plus difficile de con-

noître une femme, qu'une République. Mais tout en galoppant on peut rencontrer une idée utile, & il n'y a jamais de mal à la soumettre à l'examen, dût-il être au détriment de notre amour propre.

PREMIERE SOIRÉE.

Premieres sensations à la vue des pays de montagnes en général.

RIEN de plus curieux que ces climats où la Nature semble avoir entassé les matériaux de l'édifice du monde. Ce que l'on y admire au premier aspect, porte dans l'ame une sorte d'effroi qui la rend plus attentive & plus méditante. On ne voit point, sans un sentiment de terreur, des rochers suspendus sur sa tête, comme les nuages, ni à ses pieds des gouffres sans fonds, & des torrents, dont

le bruit ſeul conſterne : cette terreur cependant n'eſt qu'un plaiſir de plus.

Les montagnes ſont de tous les objets nouveaux pour un voyageur, celui qui porte le plus d'idées vaſtes dans ſa tête & de ſentimens profonds dans ſon ame. Ces ſentimens & ces idées ont d'abord quelque choſe de confus, comme l'objet qui les donne : mais à meſure que l'œil s'accoutume à débrouiller ces maſſes informes en apparence, l'eſprit parvient à rapprocher les rapports, qu'il n'a d'abord que confuſément apperçus ; & le tumulte de ces penſées forçant à une combinaiſon plus ſuivie pour pouvoir s'en rendre compte, finit ainſi par ajouter lui-même à leur clarté, comme à leur énergie.

Le ſpectacle des montagnes a dû être pour l'ignorance, la ſource de la ſuperſtition, comme il l'eſt de la vraie piété pour l'homme inſtruit. La variété, le nombre, la biſarrerie même des tableaux que l'on y

rencontre, exaltent néceſſairement l'imagination. Son flambeau s'allume à ſa flamme, chaque objet acquiert ſoudain mille rapports étrangers; chaque corps inanimé prend une ame: l'eſpace qui vous environne fourmille à l'inſtant de phénomenes; l'homme eſt plutôt porté à croire qu'à approfondir. Vous voyez des cavernes, des grottes, des antres, des fontaines, des abîmes; bientôt vous les peuplez de Génies, de Nymphes, de Monſtres, de Nayades & de Démons. Cet arbre, cent fois frappé de la foudre, réaliſe au loin un de ces prodiges; ce bloc fracaſſé par la chute de mille autres, devient un phantôme; d'un tas de mouſſe vous faites un Faune; vous rêvez, mais vos ſonges ſont beaux: tous les Montagnards doivent être Poètes, les montagnes ont dû être le berceau des fables.

Mais qu'un Philoſophe s'avance vers ces colonnes du globe; il s'étonne d'abord à la vue des objets gigan-

tesques, qui, jettés çà & là, semblent contredire cette harmonie, premier caractere de tous les ouvrages de la Nature. Bientôt l'examen montre l'ordre dans ce cahos même, & l'idée d'un Auteur suprême se confirme par cette idée d'ordre dont elle est inséparable.

L'étude de la Nature physique dans les montagnes, produit le même effet que celle du corps humain dans l'anatomie. C'est à la vue de la multiplicité des ressorts, c'est à la découverte de leur concours admirable vers un même but, qu'on reconnoît surtout l'habileté de l'Artisan sublime qui y présida.

Mais autant ces grands objets étendent l'idée de la Divinité, autant ravalent-ils le culte insuffisant que nous lui offrons. Que les chœurs de nos Cathédrales sont sourds, près du bruit des torrens qui tombent, & des vents qui murmurent dans les vallées! Que le dôme de S. Pierre est petit du haut de l'Apennin!

SECONDE SOIRÉE.

Suite des premieres ſenſations à la vue des montagnes.

QUAND, pour la premiere fois, l'on découvre au loin des montagnes, l'œil d'abord les confond avec les nuages qu'elles atteignent. On s'étonne longtems ſans ſe diſſuader, que ces prétendus nuages n'obéiſſent point aux vents : la ſurpriſe augmente en leur voyant conſerver, ſans altération, la forme biſare ſous laquelle on les a d'abord apperçus, & l'erreur ne ſe diſſipe enfin, que par l'immobilité permanente de l'objet qui la cauſe.

On avance, on approche, on diſtingue. L'homme foible ne peut, à ce grand ſpectacle, ſe défendre d'admiration & de reſpect. Il eſt ſi petit devant tout ce qu'il voit ! ſon orgueil ſe tait un moment. Mais à peine revient-

il à lui, c'eſt pour être indiſcret & ingrat. Il avance dans ces immenſes dédales : il tremble encore à leur vue, & déja il critique & juge.

» Pourquoi, dit-il, ces ronces ſtériles ? pourquoi ces triſtes rameaux à peine ſortis de leurs ſouches ſans ſéve ? par-tout ici la terre n'eſt couverte que d'arides buiſſons. Ces branches nouées, ces feuilles rares, ſemblent avoir été broutées mille ans par des troupeaux peſtiferés. Pourquoi ces terres ſans fruits ? ces rochers revêtus de neiges qui ne fondent jamais ? Quels cruels caprices de la Nature ! Pourquoi ces repaires & ces horreurs ? «

Homme vain, tes jugemens ſont des erreurs, tes critiques des blaſphêmes.

Combien tout ce qu'a fait la Nature eſt bien fait ! comme tout ſe prête un ſecours mutuel ! point de champs fertiles ſans d'incultes monts qui les abritent. L'homme ſeul jouit de tout, & lui ſeul ſe plaint.

Pour moi, je vous ſalue, montagnes, maſſes ſalutaires, qui rompez le ſouffle des vents ; vous ſans qui leurs chocs renverſeroient nos demeures, joncheroient nos ſillons de leurs épis encore verds, & briſeroient les rameaux de nos vergers. Vaſtes réſervoirs de la terre, d'où découlent les eaux qui la fécondent, je vous ſalue. Les mines précieuſes qui germent dans vos flancs, ſont, de tous vos tréſors, celui qui vaut le moins, que nous priſons le plus, & le ſeul peut-être dont nous n'aurions pas dû profiter.

TROISIEME SOIRÉE.

De l'intérieur des montagnes en général.

NON SEULEMENT les montagnes prêtent un abri néceſſaire aux champs, où germent les récoltes ; mais dans les détours de ces longues chaî-

nes qui touchent le ciel, & n'offrent d'abord que l'image de la stérilité, la scene des moissons est loin d'être inconnue. La Nature n'est pas cruelle longtems, elle ne l'est même jamais. Si quelquefois ses bienfaits se cachent sous une enveloppe effrayante, tant qu'ils y restent ensevelis, c'est toujours la faute de l'homme, encore moins avare que paresseux.

Arrivés au pied du Jura, au lever d'un jour d'automne : un brouillard épais vous couvre ; il se condense encore pendant les premiers quarts d'heure de votre marche, & vous laisse à peine entrevoir le chemin sinueux par lequel vous gravissez au sommet. Tout ce que l'œil peut atteindre à travers cette obscurité, est attristant pour l'ame. Les précipices semblent se creuser encore plus profondément dans l'ombre ; les escarpemens sont plus rapides ; les roches plus arides & plus menaçantes. Sous un ciel si nébuleux, les murmures renaissent contre lui :

ils durent encore, quand tout à coup le voile tombe. Le voyageur étonné contemple un firmament plus lumineux que tous ceux qu'il admira jamais de ces plaines rases longtems considérées exclusivement par lui comme le jardin privilégié de la Nature. L'homme voit les nuages au dessous de lui; foulant l'orage à ses pieds, il est tenté de se croire le maître de la foudre : son orgueil est un moment satisfait.

Mais au jour nouveau qui l'éclaire, que voit-il ? des troupeaux nombreux paissans au fond de ces précipices dans les plus grasses des prairies; des chévres broutant l'herbe neuve de ces collines si escarpées. C'est-là que le serpolet murit un plus doux parfum, dont le baume donnera plus de saveur au lait qui nourrit les habitants de ces châlets paisibles. Derriere ce banc de roches glacées, s'étend un terrein plâne, où se rassemblent, & où ne séjournent jamais les eaux salutaires

de toutes les hauteurs voisines. Le soc n'est point étranger à ces hauteurs, d'où l'on soupçonne qu'il est banni par la constante inégalité du sol. Il y a des plaines dans les montagnes, & le bœuf qui y pâture, peut encore y ouvrir des sillons. Par-tout dans ces déserts, la culture & l'abondance peuvent sourire, comme dans nos guérêts. Par-tout où elles ne sont pas, l'on reconnoit aisément que la dépopulation ou la paresse les en ont seules bannies.

Avec des races nombreuses & vigilantes, les montagnes ne seroient que des campagnes plus pittoresques. C'est-là où il est permis d'envier des richesses pour choisir le plan de sa demeure parmi tant de sits heureux, dont le choix seul embarrasse : c'est aussi là que le seul aspect du paysage dédommage des trésors qu'on n'a pas pour bâtir un palais.

QUATRIEME SOIRÉE.

Comparaiſon de nos montagnes & de celles de la Chine.

QUAND on voit ſur les ſommets de nos montagnes tant d'arpens incultes, & quand on ſonge au nombre d'hommes que ce ſol pourroit nourrir; quand la vue de ſa ſtérilité rappelle, avec la poſſibilité de la faire diſparoître, l'abus qui la cauſe; qu'il eſt difficile à un citoyen, à un honnête homme, de ſe défendre d'un ſentiment de triſteſſe! Il court ſoudain, malgré lui, réveiller douloureuſement ſon ame. Du haut de ces cimes déſertes, l'œil ſe tourne involontairement vers le point de l'horiſon où s'eſt levé le ſoleil. Là, comme s'ils pouvoient y atteindre, les regards vont chercher aux bornes de l'hémiſphere, cette nation immenſe, mere de toutes les autres,

moins encore par ſon antiquité, que par ſa ſageſſe. L'œil voudroit ſe repoſer ſur ces campagnes, où Confucius enſeigna la tolérance & l'agriculture; où tout concourt à peupler, parceque tout vit heureux; où tout multiplie, parceque tout travaille; où tout travaille, parceque le travail eſt honoré, & l'oiſiveté avilie. Là, les terres ne repoſent jamais, parceque des bras laborieux les remuent profondément. Là, les montagnes ſont des jardins en terraſſes, parceque des hommes libres pour faire le bien, garottés pour nuire, ſont ſans nombre, comme les épis qu'ils font naître, & parceque les jardins ne ſont pas d'immenſes repaires d'animaux, moins féroces que ceux qui les égorgent par ennui.

Quand donc cueillerons-nous du froment ſur les ſommets nivelés des Vogſes & des Pyrenées, comme on cueille du ris ſur les antiques monts de Suchuen? Quand verrai-je les

hommes, regorgeant à flots dans ces vallées, moissonner sur les collines, plus inépuisables à mesure qu'on en exigera davantage, & multiplier les sujets de mon Roi, avec les adorateurs de mon Dieu? Combien ces hommes nourris, nerveux, & fideles, aimeroient leurs femmes, leurs enfans, & leur Souverain!

Je songeois à l'ouverture des terres de la Chine, conduite chaque année par l'Empereur. Je sors de mon rêve à la voix de ce Collecteur insolent, qui, le pistolet sous la gorge, demande la taille à ce Laboureur sans pain.

CINQUIEME SOIRÉE.

De la culture des montagnes, négligée en France.

On compte à peu près en France dix-huit millions d'habitants, & cinquante millions de journaux ou arpens

de terres labourables. D'où il s'ensuit que la population n'est pas à moitié de ce qu'elle pourroit être. Je ne prétends pas que ce calcul soit géométrique ; mais de simples approximations en ce genre suffisent pour démontrer nos sottises.

On dit qu'il faut un arpent de terre pour nourrir un homme ; oui, quand un seul homme cultive cet arpent de terre & plusieurs autres avec , tant bien que mal. Mais que ce même sol soit remué plus fréquemment & plus profondément par quatre bras , au lieu de deux, chaque arpent nourrira de même deux Cultivateurs pour un : peut-être cela pourroit-il aller plus loin.

Pour prouver que cette supposition n'est pas déraisonnable , je citerai encore la Chine. Il est de fait que l'on n'y connoit point ce repos des terres que nous nommons jachères. Il est de fait que cette fertilité annuelle & inépuisable , ne vient que de la profondeur

& de la multiplicité des labours à bras d'hommes. Il n'eſt pas moins certain, que ſi un arpent nourrit chez nous un homme, malgré le repos annuel d'un tiers de ſon étendue,que nous croyons indiſpenſable, & que les Chinois trouvent ridicule, ce tiers n'ayant plus beſoin de ſe repoſer par une meilleure culture, donnera un produit d'un tiers de plus. Voilà du blé, voilà des hommes de plus.

Quant à la poſſibilité de la culture entiere des montagnes, il ne faut pas, pour la prouver, chercher les exemples ſi loin. Malgré le peu que nous faiſons, nous en avons déja aſſez fait, pour nous faire rougir de n'en pas faire davantage. J'ai parcouru fort en détail les montagnes d'Alſace, celles de Franche-Comté, & en grande partie celles de la Suiſſe. Dans ces dernieres mêmes, on eſt bien loin du but. Lorſque dans la comparaiſon, on reconnoit pourtant l'avantage de la culture & de la liberté, on ſent ſeulement

combien la France eſt loin de ce qu'elle devroit être.

Mais, ſoit en Alſace, ſoit dans le Canton de Berne, quand je vois flotter des épis au ſommet des plus hautes collines; quand, près de celles-là, je vois d'autres collines de la même élévation, à la même expoſition, revêtues d'un ſol de même nature, & ne rapportant rien, je prononce ſans un plus long examen, que ces collines pourroient toutes également produire; & je finis par conclure, que ſi elles ne produiſent pas, c'eſt que, là, les hommes manquent, ou qu'ils ſont pareſſeux, ou qu'ils ſont mal gouvernés, mais que ce n'eſt pas la Nature qui a tort.



SIXIEME SOIRÉE.

Des compenſations que la Nature apporte aux difficultés de la culture dans les pays de montagnes.

QUEL grain germera ſur ce ſol aride, dit-on au premier aſpect des montagnes ? Qu'attendre d'une ſemence infructueuſement dépoſée ſur ce tuf preſque découvert ? On ne ſonge pas que ce ſol ingrat eſt voiſin des plus vaſtes magaſins de tous les engrais naturels. On oublie que ces pierres mêmes recelent, pour la plupart, des principes innombrables de fécondité. Ces pierres broyées vont, ſi l'on veut, ſe convertir en chaux, & les troupeaux ſeront obligés de brouter, pour éclaircir les bleds trop touffus du champ enrichi par ce limon brulant. Quand je cottoie des bancs de marne de pluſieurs lieues, j'ai bien de la peine à croire que le côteau voiſin ſoit deſtiné à être éternellement nud.

On ne parcourt pas longtems les montagnes, ſans y rencontrer de ces bancs de marne, ou de pierres calcaires , ou des ſources ſalées. Ces eaux détenues dans de petits baſſins ménagés ſans beaucoup d'art , produiroient des ſels preſque par la ſeule voie de l'évaporation. Au moins ces eaux retenant en elles - mêmes leurs principes acides, les porteroient en entier au ſein des terres , où on leur permettroit de s'épancher. Alors ces terres que l'on croit ingrates, ouvriroient toutes leurs veines pour concevoir, & réveillées par ces agens ſecrets, la féve découleroit par - tout de leurs flancs avec la vraie richeſſe.

A ces idées d'abondance & de vie, mille tableaux égaient les yeux de l'imagination , & ſatisfont l'ame. On ne ſonge pas à tant de moyens faciles de multiplier les êtres, ſans ſe mettre en rêve à la table du Laboureur entouré d'enfans plus nombreux & mieux nourris. On voit la joie dans

tous les yeux, le ſourire ſur toutes les bouches, la ſanté ſur toutes les joues. Tous les jours de travail deviennent des fêtes en idées, & la plus ſolemnelle eſt alors le jour où les ſujets paient à un Roi qu'ils adorent, un tribut qui ceſſe de les accabler.

SEPTIEME SOIRÉE.

Abus dans l'adminiſtration des Salines.

IL EST bien dur de voir toujours la poſſibilité du bien, & ſon inexécution. Quand on ſait, par exemple, tout le parti que l'agriculture pourroit tirer de la chaux, ſi elle étoit moins chere, & quand on a vu combien il ſeroit facile de conſtruire ſans frais, des amas immenſes de chaux dans toutes les montagnes où la houille eſt commune, on ne conçoit pas comment on ne ſonge pas même à y cuire un demi

tonneau de pierres calcaires pour enrichir les champs voiſins. Quand on connoit toute l'utilité dont le ſel pourroit être à la culture, & la profuſion avec laquelle la Nature nous accorde cette denrée, ce n'eſt pas ſans un regret bien amer, que l'on voit à quel point l'uſage de cette denrée eſt reſtreint par des intérêts mal entendus. Tous ces tableaux rians, que les idées d'abondance avoient fait naître diſparoiſſent, & les Gabelles font bientôt oublier la ſcene champêtre qu'offroit le Laboureur entouré d'une nombreuſe famille. Qu'il vienne en effet, ce Laboureur, à la ſource ſalée dont les eſprits volatils devoient porter la fécondité dans ſes terres, il y trouve des Gardes. Il vouloit y puiſer pour enrichir ſon champ & ſon Prince; il trouve les ſatellites qui les ruinent tous deux. On le charge de fers. S'il devance ces exécuteurs féroces d'ordres que le Monarque veut qui ſoient doux & plus doucement exécutés, ce

n'eſt qu'en tremblant qu'il abaiſſe ſes mains dans la fontaine ſalutaire. Son œil redoute les témoins, comme s'il alloit faire un crime; la crainte combat en lui le déſir d'améliorer ſon ſillon, & il y va de ſes jours à nourrir un plus grand nombre de ſes compatriotes. Après tant d'obſtacles à profiter des tréſors placés ſi près de nous par la Nature, comment attendre la découverte de ceux qu'il faut chercher?

C'eſt peu que le ſel, le plus puiſſant peut-être de tous les engrais, ſoit ravi ſans reſſource au Cultivateur; on n'imagine point juſqu'où l'avarice des Gabelles, & l'activité déteſtable de leurs ſous ordres, ont pouſſé les recherches pour arracher cette denrée aux habitans des campagnes.

Une ſource ſalée eſt-elle connue, elle eſt gardée; ſouvent on l'empoiſonne. Le troupeau qui par inſtinct échappe à ſon conducteur pour courir où cet inſtinct l'appelle, devient, à cette ſource, la proie du vrai dépré-

dateur, ou y périt. Trop heureux le Berger, quand ſon ſupplice ne ſuit pas la confiſcation de ſon troupeau.

Diſons un fait pour terminer le tableau; auſſi bien l'imagination eſt-elle impuiſſante pour ajouter à cette horreur. D'après les principes ci-deſſus énoncés, on a pour coutume dans les ſalines de France, d'enterrer parmi les ordures les plus putrides, l'écume des chaudieres. Elle feroit naître trop d'épis de plus, guériroit trop de brebis, & ſaleroit le pot de tant de bonnes gens, quand par hazard ils en on un! Si quelque malheureux a l'imprudence d'arracher une parcelle de ces rebuts à la fange qui les couvre, il eſt puni; il l'eſt ſans rémiſſion: car les aſſaſſins font ſouvent grace, les Tirans quelquefois, mais les Traitans jamais. La vache d'un habitant, voiſin d'un de ces atteliers, (je ne le nommerai pas) déterra, il n'y a pas longtems avec ſon pied, un morceau de cette écume mal recouverte; la vache

décéla ſon maître ; le payſan fut pendu.

O Vérité! pourquoi n'as-tu pas des aîles pour t'élever aux cieux qui ſont ta ſource, & en deſcendre ſur le trône qui devroit être ta place.

HUITIEME SOIRÉE.

De l'influence des bonnes mœurs ſur l'agriculture. Des Anabaptiſtes.

On doit la population à l'abondance, l'abondance à la culture perfectionnée, la perfection de la culture aux bonnes mœurs & aux bonnes loix. Voilà pourquoi le limon précieux du Ménam, ne dépoſe qu'une fécondité inutile, tandis que les ſommets naturellement arides de Canton, ſe revêtiſſent de moiſſons & de verdure. C'eſt que les rives du Ménam ſont habitées par des peuples abrutis

ſous le ſceptre du Deſpote de Siam, & que la Chine fleurit ſous l'autorité d'un Empereur, dont les mains Royales ne dédaignent pas le manche de la charue. On parcoure des provinces entieres dans l'Empire du grand Mogol, avant de trouver autant d'hommes que dans un ſeul village de la Chine (*a*): c'eſt que le Grand Mogol eſt un Tyran, & le fils du Tien un pere.

Ce principe confirmé par les Nations & par les ſiecles, m'a paru également appuyé par les plus petits détails que j'ai été à même d'approfondir. Ce n'eſt qu'à une culture plus ſoignée & mieux entendue, que j'ai diſtingué en Alſace, les vallées habitées par des Anabaptiſtes. Je regardois les collines avant d'entrer dans ces cabanes ; & quand les collines étoient mieux cultivées, avant d'avoir

---

(*a*) Nommément celui de Fachan à cinq lieues de Canton. Voyez les voyages d'un Philoſophe.

vu des fouliers fans boucles & des habits fans boutons, je me difois, il y a ici des Anabaptiftes.

C'eft que dans cette fecte paifible, rien ne ravale la plus utile & par conféquent la plus noble de toutes les profeffions. C'eft qu'un Laboureur eft un homme honoré, & que le pere d'un grand nombre d'enfans, eft un homme riche : car quand on laboure, autant de bras, autant de champs de plus à dépouiller, & par conféquent autant de richeffes de plus.

Quoique ces bonnes gens foient, en Alface, mêlés à un peuple encore foumis aux préjugés deftructeurs de l'agriculture, ils font corps entre eux; non pour briguer aucune autorité, mais pour foutenir les principes honnêtes auxquels ils doivent la pureté de leurs ames, & la force de leurs bras. Ils femblent rechercher pour leurs demeures les détours les plus reculés des Vofges. Là, plus feuls avec la Nature, ils font auffi davantage avec eux-mê-

mes, & conséquemment plus heureux, puisqu'ils sont sans reproches. C'est dans les déserts qu'ils défrichent, en proportion de leur nombre, qu'ils aiment sur-tout à élever leurs chaumieres: elles sont simples comme eux, mais construites avec intelligence. Soumis aux infirmités de la nature, ils ne veulent pas y ajouter par une négligence coupable, & s'exposer, par-là, à accuser le ciel des douleurs qu'ils ne devroient, ainsi que nous, qu'à la paresse ou à l'entêtement. Un lit de cailloutages, ou quelqu'autre précaution semblable éleve toujours leurs cabanes au dessus d'un sol humide & dès-lors dangereux. Cette cabane, ouverte au midi oriental, jouit, dès le point du jour de tous les rayons que le soleil lui destine. Les fenêtres souvent ouvertes, donnent accès à des torrens d'air qui viennent rafraîchir à la fois les poulmoms de l'enfant qui tete encore, & ceux de l'ayeul qui le regarde avec complaisance. Jamais

ſous ſes fenêtres baſſes ne reſte en dépôt le fumier, fait pour engraiſſer les terres, & non pour empoiſonner les hommes. C'eſt ſous ces toits que le voyageur retrouve les charmes de l'antique hoſpitalité. On lui offre du lait meilleur, parceque les troupeaux ſont mieux ſoignés : ce lait coule dans des vaſes de terre, mais bien lavés dans de l'eau bien nette. C'eſt une fille, ſouvent jolie, toujours propre, qui le préſente : elle ne rougit point, parcequ'elle ne ſoupçonne rien de malhonnête ; mais elle a de belles couleurs, parcequ'elle ſe porte bien. Elle ne baiſſe point les yeux, parcequ'elle ne craint rien ; mais elle les fait baiſſer par le reſpect que la véritable pudeur imprime. Le ſoir on oublie l'edredon mal ſain ſur la paille la plus fraîche & la plus abondante ; & le lendemain, aprèsavoir payé quelques creiches (*a*) pour le repas délicieux & frugal de la

(*n*) Monnoie du pays équivalente à nos ſols marqués.

veille, ce n'eſt pas ſans regret que l'on s'éloigne, ſur-tout ſi l'on retourne à la ville.

NEUVIEME SOIRÉE.

Trait d'un Anabaptiſte du pays de Valdeck. De leur caractere en général.

Les Anabaptiſtes ſont les mêmes par-tout. On les a vu doux, humains, & laborieux en Alſace; c'eſt d'eux qu'un Hollandois reſpectable, demeuré cinquante ans à la tête de la Magiſtrature d'Amſterdam, m'aſſuroit que durant ces cinquante années, il n'avoit jamais pû trouver ſur les regiſtres publics, une ſeule dépoſition grave contre un Anabaptiſte; il ajoutoit, à la vérité, que de toutes les ſectes cherchant un aſile dans les marais des Provinces Unies, il n'en connoiſ-

ſoit pas une dont il en pût dire autant. Le récit d'un fait achevera le panégyrique, que l'intérêt de la vertu & de la vérité dicte ſeul.

En 1759, M. le Comte de Stainville commandoit un détachement conſidérable, & avoit en tête M. de Buleau, Officier Pruſſien, ſuivi d'un Corps reſpectable. Nos troupes s'étant trouvées en meſure des ennemis par les manœuvres les mieux combinées, il y eût une affaire très vive au deſſus de l'Abbaye de Jachein dans le pays de Valdeck. Après une charge de Dragons des plus ſingulieres & des plus vigoureuſes, après l'affaire bien décidée à notre avantage, on redeſcendit à l'Abbaye. Nos troupes reſpiroient toute la joie que donne le ſuccès, & l'on rencontroit par-tout dans la campagne l'effroi qu'y imprime toujours une expédition guerriere. Au milieu de ce tumulte, M. de Stadler, Aide de camp de M. le Comte de Stainville, chargé de découvrir des

champs d'orge, pour y faire fourager les chevaux de ſon Général, rencontra un Anabaptiſte. Il lui enjoignit de lui indiquer où il pourroit en découvrir. Ce bon-homme s'en excuſa avec un flegme auſſi éloigné de l'inſolence, que de la crainte. On le contraignit, il marcha, & dit de le ſuivre.

M. de Stadler traverſa un petit bois à la ſuite de ſon nouveau guide. Ayant déja parcouru un eſpace de terrein aſſez conſidérable, il s'apperçut qu'il avoit outre-paſſé pluſieurs champs d'orge, ſans que l'Anabaptiſte l'en eût averti. Il lui en demanda la raiſon. Alors le vieillard s'avança encore quelques pas, & lui dit : » ces autres champs » ne ſont pas à moi, celui-ci m'ap» partient, envoyez-moi une faulx, » & dites la quantité dont vous avez » beſoin «.



DIXIEME SOIRÉE.

D'une induſtrie particuliere aux Anabaptiſtes dans la culture des prairies.

MALHEUREUSEMENT pour la France, il n'y a point d'Anabaptiſtes dans l'intérieur du Royaume, & dans les Provinces frontieres, dont l'entrée leur eſt permiſe, il n'y en a que fort peu. Il s'en trouve beaucoup plus à proportion dans le Montbéliard, petit pays confinant l'Alſace. Ils y ſont plus libres, & conſéquemment y font plus de bien, quoiqu'ils y aient à déchirer un ſol bien plus ingrat. Par-tout ils joignent l'induſtrie à la vigilance : l'habitude les rend plus adroits à manier la terre ; & la conſtruction ingénieuſe de quelques-uns de leurs outils, ajoute encore à leur adreſſe. Ils en ont un particulierement propre aux

coupures dont ils ont grand ſoin d'arroſer leurs prés. Cet outil hâte ſingulierement la beſogne, & lui donne en même tems un air de propreté, qui ne plaît pas moins à l'œil, que le tems gagné ne fait de profit. Nous nous gardons bien d'en faire uſage. C'eſt apparemment parceque cela ne vient pas d'aſſez loin : au moins ne puis-je croire que ce ſoit parceque les inventeurs ſont d'une autre Religion.

C'eſt encore des Anabaptiſtes que j'ai appris une maniere, auſſi peu uſitée que ſimple, de donner aux foſſés dont on entoure les champs, une forme qui dédommage du terrein qu'ils font perdre. Par cette forme, non ſeulement le dédommagement ſe trouve dans le bien que le foſſé fait à la terre, mais, au moyen de ſon talus prodigieuſement adouci, on cueille encore de l'herbe preſque dans le lit du foſſé même.

Appliquant cette idée aux rives des longs fleuves qui traverſent le Royau-

me en tous ſens, cela donne tout-à-coup une apparence de produit conſidérable. Réfléchiſſant enſuite aux digues diſpendieuſes, mal conſtruites & inſuffiſantes, par leſquelles on cherche en France à parer aux inondations, ne ſeroit-il pas poſſible de croire que cette méthode ne vaut ſouvent rien. Qu'en réſulte-t-il en effet? que l'inondation finit par avoir lieu, un peu plus tard à la vérité ; mais qu'en revanche les eaux ayant une fois ſurpaſſé la digue, & ne trouvant plus d'écoulement vers leur lit, ſéjournent, noyent le champ à jamais, & vont au loin porter des vapeurs mortelles aux Laboureurs, dont elles uſurpent l'héritage. Otez la digue, & vous avez en pur gain les millions qu'elle a coutés au Roi, les plus nombreux millions gagnés (le mot eſt doux) par l'Entrepreneur, & les corvées plus horribles, dont la conſtruction de la digue a accablé les Communautés voiſines. Au lieu d'élever cette digue,

applanissez au contraire les bords du fleuve, comme l'Anabaptiste applanit le fossé de son jardin, & vous faucherez de l'herbe au printems prochain, où vous couriez risque de vous noyer, ou d'être empoisonné l'année derniere. Le fleuve déborde huit jours plutôt, & se retire trois mois plutôt. Il dépose un engrais naturel, que le ciel veut vous donner, & que vous avez tout fait pour perdre. Recueillant du fourage où vous ne recueillez rien, vous pouvez semer du bled dans quelques-unes de vos prairies, & vous finissez par nourrir des hommes, au lieu de chevaux, ce qui vaut mieux.



ONZIEME SOIRÉE.

Avantages de la méthode des Anabaptistes adaptée aux fleuves & ruisseaux du Royaume.

L'IDÉE d'adopter en grand la méthode des Anabaptistes est bien simple. Si l'on veut réfléchir combien les bords de chaque riviere, fleuve & ruisseau de France, ainsi ménagés, donneroient de faulx de pré, on verra que cette idée a encore la vérité & même la grandeur, qui caractérise les idées simples.

Il est certain que cette méthode ne vaudroit rien pour plusieurs rivieres du Royaume; mais il n'est pas moins sûr qu'elle seroit excellente pour un plus grand nombre. Sans doute, il ne faut pas applanir les rives d'un fleuve, sur les bords duquel passe une grande route; il faut que les grands chemins

ſoient libres en tout tems, & l'inondation facilitée les obſtrueroit. Mais peut-être n'eſt-ce pas par là qu'il eût fallu diriger ce grand chemin.

Il eſt certain qu'il faut immédiatement contenir dans ſon lit le fleuve & la riviere qui ne roulent que ces larges & plats cailloutages appellés *galets*, ou ne depoſent qu'un ſable aride & deſtructeur de toute récolte. Seulement faudroit-il, quand on fait tant que de vouloir maitriſer un courant, ne le pas faire à demi.

Quand on conſtruit une levée, il faut qu'elle ſoit aſſez large, pour que le voyageur y marche avec ſureté, & aſſez ſolide, pour que les efforts du courant & des crues ſoient également vains. Autrement l'épargne d'un million, dans la conſtruction primitive, ne fait que néceſſiter la dépenſe d'un milliard pour l'entretien. Les exemples ne manquent que trop peu à l'appui de ce principe.

En général, il faudroit plutôt creu-

ſer les lits, qu'élever les rives. Ce travail effraie, parceque malheureuſement tout ce qui eſt un peu grand, a acquis le droit de nous effrayer. Mais ce travail eſt pratiquable; il eſt même plus facile qu'on ne l'imagine. Quant aux frais qu'il multiplie, ils ſont compenſés par le produit du terrein qu'on épargne. Conſtruire une levée le long d'une riviere, au lieu de creuſer ſon lit, c'eſt reſſembler à un homme qui ne bâtiroit dans Paris qu'un rez de chauſſée ſur un terrein à cent écus la toiſe. Il employeroit une ſurface immenſe pour loger deux perſonnes. Qu'il conſtruiſe des étages, il lui en coute quelques pierres de plus, mais il triple les loyers.

Quand on creuſe le lit d'une riviere, les deux côtés de ce lit s'enfonçant au deſſous de la ſurface de la campagne, oppoſent en quelque façon ſa maſſe entiere à l'effort des eaux: les eaux doivent être maintenues. Elevez des digues au deſſus de cette ſur-

face; elles ne peuvent avoir pour point d'appui, que cette étroite langue de terre nouvellement remuée par vous. Cette langue de terre est nécessairement foible par sa base; il faut l'exhausser pour remplir votre objet, & plus elle s'éleve, plus elle s'affoiblit: rien ne la maintient de droite ni de gauche; elle est, pour ainsi dire, en l'air. L'eau agit avec puissance & progrès; l'affaissement s'opere bientôt; l'éboulement le suit; &, sans compter l'argent perdu, le cours de la riviere s'embarrasse, & tout est pire qu'avant d'avoir voulu remédier au désordre naturel. Creuser les lits vaut donc mieux qu'élever des digues?

Quant aux talus adoucis proposés pour les bords; il est en France deux mille rivieres ou ruisseaux susceptibles du plus grand bénéfice, en y adaptant cette opération. Je me contente de l'indiquer à tous mes compatriotes riverains. Je les invite à y faire attention. Tous ne seront pas convaincus:

plusieurs se croiront plutôt noyés, qu'enrichis; mais enfin quelques-uns en profiteront. Ce seront toujours quelques bottes de foin de plus; &, d'honneur, nous n'en devrions point perdre.

DOUZIEME SOIRÉE.

Du malheureux esprit de finances introduit dans toutes les têtes depuis quelques années.

QUE de bien à faire! qu'on en fait peu! Il n'y a point de voyageur qui galoppant le Royaume avec quelques connoissances, & quelques vrais principes dans la tête, puisse descendre un seul jour de cheval sans avoir découvert un million à gagner pour l'Etat, une aisance pour le peuple, & conséquemment une satisfaction bien pure pour le Souverain. Mais on n'imagine pas combien il y a de bonnes

idées de perdues par le malheureux esprit d'affaires qui s'est glissé dans tous les ordres, sur-tout depuis quelques années. Les hommes & les femmes, les riches & les pauvres, les nobles & les valets, tout le monde s'en mêle. Apperçoit-on la possibilité d'un projet utile, c'est aussitôt une ferme à proposer, une *affaire* à établir. Il y a dans Paris deux mille personnes qui, si elles avoient vu nos Anabaptistes faucher de l'herbe jusques dans les fossés de leurs prairies, n'auroient pas manqué de demander *le privilege exclusif* de tailler en talus adouci les bords de toutes les rivieres du Royaume.

Le premier soin est de cacher l'idée utile, de peur qu'un autre n'en profite ; ou de charger l'entreprise de clauses si bisares, qu'elle devient pernicieuse à l'instant. L'égoïsme le plus sordide parle, & tout patriotisme est étouffé. La seconde attention est de tromper, si l'on peut, le Ministre au

département duquel l'affaire ressort. L'art du Traitant l'embrouille, la rend bonne pour lui seul, & la gâte quelquefois pour lui-même : car le Traitant n'est presque pas plus fripon qu'ignorant. Il faut que cette *affaire* lui rapporte *cent cinquante pour cent*, ou elle n'est pas faisable. C'est le taux actuel.

Qu'arrive-t-il ? Que le Ministre venant à examiner le projet, est, ou trompé par l'exposé faux, ou révolté par l'impudence des conditions. Trompé, il accorde son suffrage pour une chose qu'il croit bonne, qui l'est en effet dans son principe, mais qu'un art détestable a changé de nature. On a trouvé le secret d'en faire un nouveau prétexte à un monopole nouveau, & voilà tout. Ce qu'il y a de pire, c'est que non seulement l'Entrepreneur fripon, une fois autorisé, fait le mal tout à son aise, mais ôte pour jamais à tous les honnêtes gens le moyen de faire le bien en cela. Pour comble, le

même inconvénient ſubſiſte, ſi par hazard le Miniſtre découvre la mauvaiſe foi, dès le premier examen du projet. Alors il eſt preſque toujours réduit à empêcher l'exécution de la choſe utile pour en prévenir l'abus. Le torrent des affaires ne lui permettant jamais d'approfondir les détails, il ne lui reſte de l'entrepriſe, bonne en elle, gâtée par ces agens, qu'une prévention vague. Il s'en trouve armé, ſi par haſard un bon citoyen vient à préſenter le même objet, dirigé auſſi ſagement, qu'il l'étoit d'abord malhonnêtement. De cette prévention naît un refus précipité. Ce n'eſt pas une injuſtice de la part de l'homme en place; ce n'eſt pas non plus la faute du bon citoyen, mais ce qu'il y a de sûr, c'eſt que c'eſt toujours le bien général qui ſouffre.

Le remede à céla? Des mœurs. Comment en donner? En priſant moins l'argent, & honorant davantage le talent & la vertu.

TREIZIEME SOIRÉE.

De la Roupertzaw, de l'Arbre verd, & des Strasbourgeoiſes.

STRASBOURG, Place de guerre du premier ordre, avec le plus haut de tous les clochers, poſſede encore les plus jolies filles du Royaume. Veut-on voir des tailles ſveltes, c'eſt à Straſbourg qu'il faut aller : c'eſt à Straſbourg qu'il faut être pour voir de jolies jambes de femmes : c'eſt à Straſbourg que tous les pavés des rues ſont preſſés par des pieds délicats & d'aplomb. Ces jolis pieds ne courent jamais le riſque de ſe déboiter dans les échaſſes maladroites & dangereuſes que nos femmes ont adoptées, & qui les eſtropient, en défigurant leur démarche. Ces tailles, rondes & ſouples, comme les joncs du fleuve qu'elles embelliſſent, ſont, & demeurent tel-

les, ſans l'échafaudage des corps & des baleines. Les Strabourgeoiſes auroient le droit de ſe paſſer de parure; & c'eſt du coſtume des Strasbourgeoiſes, que toutes les beautés du monde pourroient attendre de nouveaux charmes.

Au plus beau Dimanche de l'année, dans la plus belle des guinguettes de Paris, le peuple a l'air moins paré qu'à Strasbourg dans la rue la plus reculée, & tous les jours indifféremment. On n'y connoit point ces grandes cornettes, ſouvent ſales & toujours déſavantageuſes, qu'on voit ici. Elles n'y encapuchonnent jamais une mine faite pour être jolie, & toujours jolie, tant qu'elle eſt jeune. Les cheveux, cette belle parure de tous les ſexes & de tous les âges, n'y ſont point renfermés ſous de grandes braies pendantes, ſeulement propre à les étouffer, & à priver les traits du viſage de cet accompagnement qui leur ſied toujours ſi bien. A Strasbourg, la ſer-

vante qui balaie le devant de la maiſon, porte des nattes bien poudrées ſur ſa tête, à moins que le noir de ſes treſſes ne lui ſemble plus propre à corriger une peau, quelquefois un peu brune. Un juſte tout blanc, ou d'une couleur foncée & tranchante ſur celle du jupon, toujours un peu court, la rend leſte à l'œil, comme elle l'eſt à l'ouvrage. Les jambes déliées, que ce court jupon laiſſe appercevoir, font attendre avec impatience le premier coup d'archet de l'arbre verd : il eſt fête, tout danſe.

On parle des Marſeilloiſes & de leur vivacité .... Mais point de comparaiſon entre les belles : n'outrageons jamais les unes pour faire hommage aux autres. Coupons la pomme en trois, s'il y a trois concurrentes. Les Marſeilloiſes ſont charmantes ; les Straſbourgeoiſes auſſi.

Qu'il fait beau aujourd'hui ! le ciel n'a de nuages que ce qu'il en faut pour que le ſoleil ne ſoit pas trop ardent,

& pour que, ce ſoir, l'horiſon ſoit bien coloré. Quelle foule immenſe & reſpirant la joie! Les ponts-levis des courtines s'abaiſſent & retentiſſent ſous la marche d'un peuple inombrable. Toutes les filles ont des fleurs à leur corſet, tous les ſoldats des rubans à leurs chapeaux. Tout ce que vous voyez, ce ſont des amans. Toutes ces filles charmantes ne ſavent pas un mot de françois; tous ces Dragons pas un mot d'allemand. Mais c'eſt d'amour qu'ils parlent: on les entend: on leur répond.

La Roupertzaw eſt un nouvel Eden qui touche au glacis de Strasbourg. Ce n'eſt point un village: c'eſt un grand jardin, ſemé de cent petites maiſons bien propres, & ſéparées les unes des autres par autant de jardins particuliers. Tous ont de l'ombre, des fleurs & des fruits: tous ſont enclos par des grillages de bois peints, qui permettent de les voir, & jamais par de grands vilains murs qui les déroberoient à la

vue. Là, ſont les pelouſes les plus unies, ne demandant qu'à être foulées. Par-tout il y a des violons ; & vingt canaux, avec autant de bras dérivés de la riviere d'Ill, traverſent en tous ſens ce paradis terreſtre.

C'eſt-là que la ſaine tolérance réunit Luther & Calvin, dans un même branle, avec de jolies Chrétiennes apoſtoliques, qui ne les prennent, ni pour des Dieux, ni pour des Diables ; tandis qu'à côté les Juives vendent des croquets, & que leurs époux circoncis prêtent ſur gages aux Officiers qui font l'amour. C'eſt là que ſe trouve l'arbre verd, ſi vanté, décoration charmante, théâtre des ſcenes les plus naïves, rendez-vous des amours les plus tendres, & le plus joli Cabaret du monde.

L'arbre verd eſt un grand arbre bien touffu, dans les rameaux duquel on monte par un eſcalier de bois peint en verd, & où l'on a pratiqué deux galleries ſemblables, à différentes hauteurs. Ces galleries ſont garnies de petites

de petites tables commodes, où l'on boit frais à la ſanté de ſa maitreſſe, & où l'on arrange ſes rendez-vous. C'eſt un plaiſir d'y voir cent jolies filles, perchées comme des oiſeaux. C'eſt un plaiſir de les y voir monter; c'eſt un plaiſir de les en voir deſcendre; c'eſt un plaiſir d'y monter avec elles; c'en eſt un plus grand d'y reſter avec une ſeule, quand les autres s'en vont, quand le ſoleil eſt couché, quand les oiſeaux ne chantent plus, & quand la nuit tombe.

J'ai fait une remarque aſſez ſinguliere; c'eſt que rien n'eſt plus rare que de voir un homme ivre dans ces Cabarets-là. C'eſt que l'ivrognerie naît de l'ennui, & que l'on ne s'ennuie point quand tout invite à danſer avec des filles propres, gaies & jolies. Il vaut beaucoup mieux que la tête tourne d'amour que de vin; le peuple a plus beſoin de ſes jambes que de ſa tête: c'eſt un calcul qui devroit peut-être entrer un peu plus dans celle d'un

Légiſlateur. Amuſons donc le peuple; faiſons-le danſer, & tâchons d'embellir ſes femmes par un coſtume plus avantageux.

QUATORZIEME SOIRÉE.

De la Plaine de la Haute Alſace & de Colmar.

UN PEINTRE peut imiter les traits d'un beau viſage : ſon art eſt vain pour rendre ce charme ſecret, cet effet moral, réſultant de l'enſemble phyſique, ce je ne ſais quoi, qu'on appelle phyſionomie, qui n'eſt pas encore rendu par ce mot, qui plaît ſans la beauté, & ſans lequel la beauté n'a plus d'empire. On peut auſſi décrire ou peindre un beau payſage : le preſtige des pinceaux ou de l'éloquence peut rappeller les images, les nombrer, les arranger, les accumuler : mais faire paſſer dans l'ame ce calme intéreſſant

qu'inſpire un lointain champêtre, cette exaltation, produite par l'aſpect des montagnes majeſtueuſes, ou ce contentement profond que donne la vue d'une riche campagne chargée de moiſſons ; ah ! que l'art cede ici, & qu'il rende à la Nature des droits qu'il ne ſauroit uſurper !

Qu'un champ fertile eſt doux à voir pour l'homme ! pourquoi donc oublie-t-il ſi ſouvent qu'il pourroit tous les rendre tels ? Qu'il eſt doux de voir flotter ſur la terre, dans les ondes d'une belle récolte, l'eſpoir, l'abondance & la vie d'un peuple entier ! Le beau ſpectacle que celui d'une plaine immenſe, où par-tout une fécondité uniforme interdit la jalouſie aux propriétaires de pluſieurs lieues à la ronde ; où par-tout les bleds centuplent la ſemence ; où la récolte étonne toujours le Laboureur ; où l'herbe inutile eſt étouffée par l'épaiſſeur des germes attendus ; où le nombre & la hauteur des tiges du froment le plus

pur, ne ſont jamais aux dépens de ſes grains ! Telle eſt la haute Alſace. Au mois de Mai, c'eſt un tapis verd ſans bornes ; trois mois plus tard, c'eſt un champ d'or ſans limites. S'il eſt interrompu, c'eſt par les nappes argentées de cent ruiſſeaux qui le fécondent. S'il eſt borné, c'eſt par les montagnes, d'où ces ruiſſeaux découlent, ou par le fleuve qui les reçoit, & qui du ſein de ſes isles touffues, ſourit à ces fortunés rivages.

C'eſt dans ces plaines, qu'il faut voir la ſcene des moiſſons. C'eſt dans ces prairies, qu'il faut voir le tableau animé des fenaiſons nouvelles ; car ces moiſſons ne ſont pas plus riches, ces fenaiſons plus abondantes, que les filles de Colmar ne ſont jolies.

Colmar ſeul peut le diſputer à Straſbourg ; Colmar peut-être même l'emporte. Là, tous les ſeins naiſſent blancs, arrondis & ſéparés. Là, tous les yeux ſont grands, les cheveux fournis, les dents nettes, les bras bien attachés,

les bouches roſes & diſpoſées au ſourire. Là, tous les voyageurs s'arrêtent, & tous les régiments veulent être en garniſon. Les peres diſent que c'étoit bien mieux de leur tems ; que le ſang dégénere à Colmar. Filles de Colmar, conſolez-vous ; votre ſang eſt le même, c'eſt celui des vieillards chagrins qui a changé. Les peres vous condamnent ; mais dans le procès de la beauté, ce ſont les enfans qui décident.

Se figure-t-on l'enchantement d'un voyageur, qui, depuis des mois, enfoncé dans les vallées les plus ſombres, errant d'abîmes en abîmes, marchant ſur des roches, ne recevant d'ombre que de leurs maſſes, & dont l'imagination s'eſt déja fait une habitude d'idées âpres & rembrunies, comme les objets qui l'ont frappé ; ſe figure-t-on, dis-je, ſon raviſſement & ſon extaſe, lorſque, par un beau jour, il vient tout-à-coup à ſortir de ces antres, & débouche ſur ces plaines fécondes, au moment où le parfum des

herbes invite les Moiſſonneurs armés de leurs faulx, & les Fanneuſes agitant des rateaux dans leurs mains?

Quel réveil! quelle douce vérité, après un triſte ſonge! quel plaiſir de voir tout ce joli peuple répandu dans ces belles campagnes! Que le verd éteint de ces prés mûris, forme un agréable mélange avec le blanc de tous ces Faucheurs en chemiſe, & de ces jolies Faneuſes qui ne ſont gueres plus vêtues! Que de chariots roulans, de meules entaſſées, d'enfans annonçant l'amour du travail par leurs travaux, quoiqu'inutiles! Que de bras agiſſans! Que de vraies richeſſes venant de la terre! Quelle vie dans tout le payſage! quelle joie pure! que ces champs Allemands ſont François! quel ſpectacle pour un Roi! .... Il ne doit point le voir, que tous les coins de ſon Royaume ne lui en offrent un ſemblable, & cela eſt poſſible.

Mais combien ce ſoir dormira peu tranquillement le voyageur qui doit

paſſer dans ces prairies au moment où nos Alſaciennes, trompant la chaleur du jour, s'endormiront ſur les herbes nouvellement amoncelées ! O combien ce voyageur ſera plus malade, ſi de toute la nuit il peut dormir ! Que nos Alſaciennes veillent ou dorment, le repos de tout voyageur bien portant, qui les verra, eſt perdu. Les plus douces attitudes, dont le ſommeil peut allarmer la décence & aiguillonner le deſir, ne feront pas plus que les déployemens de tant de jolis corps ſe mouvant avec grace. Quel tableau que celui d'une femme qui agit, quand ſa tâche ſuffit pour exciter ſon adreſſe, ſans jamais lui valoir une fatigue que les femmes devroient ignorer, ſi les hommes n'étoient pas barbares ! En Alſace, au moins la payſanne qui travaille a-t-elle un vaſte & léger chapeau de paille, qui défend ſon viſage. Elle travaille, mais ne s'exténue pas. Le mari laboure, la femme ſeme ; il porte une lourde faulx, elle une fau-

cille légere ; elle ne fait que ramasser les noix tombantes sous les coups vigoureux de la perche ; ses fardeaux sont des fleurs ou des fruits.

O! France, berceau de la galanterie, ô ! France, ma patrie, toi qui te piques d'adorer la beauté, d'être l'exemple des peuples polis & des amans de tout l'univers, ô ! France, tu dois rougir ! Dans le sein de tes propres campagnes, des campagnes les plus voisines de la capitale & du trône, peut-on rencontrer une de tes femmes champêtres, sans dégout, sans révolte, ou sans pitié ! Là, un costume hideux les défigure. Là, des haillons laissent nuds des charmes, en leur ôtant tout l'attrait de la nudité par le contraste de la misere. Là, le plus âpre soleil dévore à crud la fleur de la jeunesse. Là, des courroies meurtrissent, sous le poids d'un fardeau disproportionné, un sein qui ne sera pas plus propre à nourrir, qu'à être carressé. Tes femmes & tes bêtes de somme

ſont de pair ; & l'homme abruti par ſa propre indigence, oublie que ſes forces ſupérieures ne lui ſont données que pour parer à cet abus repouſſant. O ! France, ſi fiere de tes modes efféminées, ſi fiere de vendre des chiffons à l'univers, viens apprendre d'une de tes Provinces conquiſes ſur des peuples qui te font rire quand ils parlent d'amour, ces égards que le ſexe reclame. Leur oubli eſt plus grave que tu ne penſes. Quels enfans naîtront de tes meres énervées & mourantes ? Combien d'enfans naîtront de tes femmes, dont l'abord dégoutant effarouche les carreſſes des époux les plus brutaux ? Vas, n'en attends de nouveaux ſujets, que ce que le beſoin impérieux de ſe reproduire pourra arracher d'entre les bras de la laideur. Mais ſonge que l'homme, apprivoiſé par le commerce d'une compagne aimable, aimeroit cent fois plus la patrie où reſpireroit une compagne qu'il pourroit aimer.

QUINZIEME SOIRÉE.

Deſcription de la montagne de Géromani, près Belfort.

Il y a une différence remarquable entre les grandeurs morales, fixées par les hommes, & les grandeurs phyſiques, marquées par la Nature : le rapprochement fait toujours perdre aux uns ce qu'il fait gagner aux autes. Plus on voit de près une montagne, plus elle eſt immenſe : voit-on de près les Grands de la terre, à peine ſont-ils des hommes comme les autres.

Le Sultan eſt mort, nous dit-on ; ſoudain nous croyons voir tous les Archipels en deuil, les baſes de l'orient ébranlées, & nous prêtons cent coudées au nouveau ſucceſſeur de l'Empire des Califes. Embarquons-nous à Marſeille, traverſons les plai-

nes de la Morée, contemplons en paſſant les campagnes de Troye, où le moindre veſtige ne rappelle pas même ce ſiége de dix ans; que le canal des Dardanelles nous conduiſe à Conſtantinople; pénétrons dans le ſérail du Grand Turc, & nous trouvons un pigmé dans le palais d'un géant. Combien encore nous paroîtroit-il plus nain, ſi nous pouvions le voir dans ſon *Harem* au milieu de ſes femmes!

A l'extrémité d'un horiſon étendu, regardons, au contraire, la forêt qui le termine: à peine les tiges des hêtres éloignés ſemblent-elles égaler les rameaux de cet arbuſte voiſin: avançons; les tiges s'élevent, un ſeul de ces arbres ombrageroit un champ, & nous trouvons une immenſe retraite où l'homme champêtre repoſe à l'ombre, & où pâturent des animaux ſans nombre.

C'eſt ainſi que le ſommet du balon de Géromani s'eſt élevé à mes yeux. C'eſt la plus haute, la plus riche & la

plus curieuſe des montagnes des Voſges ; tant par ce que la Nature y a fait, que par ce que les hommes y ont ajouté. Cette partie de la longue chaîne, qui ſépare l'Alſace de la Loraine, recele les mines du Royaume les plus abondantes en cuivre, en plomb & en argent. J'ai deſcendu trois cents pieds ſous terre pour admirer ce qu'il eût peut-être été à ſouhaiter que l'avarice n'eût pas fait inventer aux hommes ; mais ce qu'il ſeroit à déſirer qu'ils perfectionnaſſent, puiſque les inſtitutions ſociales ont rendu l'or néceſſaire.

Du fond de ces dédales ténébreux, où tant d'hommes ont péri pour orner de quelques paillettes de plus les habits de quelques-uns de leurs ſemblables, j'ai remonté quatre mille pieds au deſſus de la ſurface. L'obſcurité profonde d'où je ſortois, ajoutoit à l'éclat du ciel pur que je voyois au deſſus de ma tête. Mon admiration étoit partagée entre les ſpectacles ſu-

blimes que varioit ſans ceſſe, dans ma marche, un horiſon plus étendu à chaque pas, & la ſurpriſe que me cauſoit la pente inſenſible par laquelle je m'élevois ſans fatigue à travers des précipices deſtinés à être inacceſſibles.

Si quelque choſe rappelle en France les ouvrages des anciens Romains, portant par-tout le ſceau d'une nation maîtreſſe du monde, c'eſt le chemin pratiqué dans cette partie de montagne. Le ſommet du balon de Géromani peut avoir, comme je le diſois tout à l'heure, à peu près quatre mille pieds d'élévation. Le chemin qui le traverſe eſt tellement ménagé, ſa coupe eſt ſi ſavante, & les ſpirales qu'il forme deſſinées ſi adroitement, que par-tout un cheval peut y galopper conſtamment, tant à la montée, qu'à la deſcente : c'eſt ce que je n'ai vu nulle part.

La Nature toujours plus riche à meſure qu'elle ſemble plus prodigue,

après avoir enfoui des filons précieux dans les flancs de cette montagne, offre par-tout, à sa surface, des blocs de granites & de porphyre, qui n'attendent que le ciseau pour immortaliser de grands hommes. On y trouve aussi de l'albâtre, moins parfait à la vérité. Pour les porphyres & les granites, je crois que mis en œuvre, leur dureté & leurs couleurs ne leur feroient rien céder à ceux que nous allons chercher si loin, & que nous payons si cher.

Ces carrieres précieuses & ignorées, placées naturellement près des travaux, n'ont jamais été employées que dans la construction de ce beau chemin, & joignent encore à l'ouvrage un nouvel air de grandeur & de magnificence. Il a fallu construire de fréquentes arcades pour donner passage aux torrens; les blocs voisins ont servi; & le voyageur admire d'autant plus, qu'il s'attendoit moins à trouver dans un désert, des ponts dont

les matérirux feroient ornement dans les galleries de nos Rois, & dans les ſanctuaires de nos Temples.

SEIZIEME SOIRÉE.

Suite de la deſcription du Balon de Géromani.

CES vaſtes ſouterrains où l'induſtrie va arracher les métaux, ces marbres aſſujettis en voute, & donnant un chemin sûr & commode au deſſus des abîmes; tous ces monumens des hommes cedent & s'eſſacent au premier aſpect d'un grand payſage. Ils ſont bientôt oubliés par le voyageur qui parvient au ſommet de la montagne de Géromani. Il regarde, & pour lui les Royaumes ſont des champs, les Provinces des points, les Villes des atômes. Il met un pied ſur l'Alſace, l'autre ſur la Lorraine, & étend un bras ſur la Franche-Comté. Son œil

fe perd avant que l'horifon fe termine. Le Rhin coule à dix lieues, il le croit à fes pieds. Il abbaiffe fes yeux dans une vallée fans fonds; il y voit jaillir une fontaine imperceptible; le reflet des eaux lui en fait feul diftinguer l'étroit baffin dans l'ombre, & cette fontaine eft la fource d'une riviere (*a*), qui bientôt va porter de larges bateaux vers l'océan, & y roula fouvent des ondes teintes du fang de plufieurs milliers d'hommes.

A mefure que le foleil tourne vers l'occident, le fpectacle change. Il fe varie, mais toujours pour être plus beau & plus grand. Le rideau fombre des montagnes noires rembrunit les premiers lointains. Une vallée de trente lieues en fépare, on croit les toucher, & au deffus d'elles, les glaces des Alpes s'argentent & s'élevent en amphithéâtre. Les flots de pourpre, de finople & d'azur s'y fuccedent, &

(*a*) La Mofelle.

les teintes brillantes, dont un ſeul regard du ſoleil les empreint, les rapprochent aux yeux du ſpectateur. Alors, méditant, en extaſe, ravi à ce tableau, & néceſſairement exalté, celui qui, pour la premiere fois, l'admire, s'enivrant du plaiſir de la vue, ne craint que la nuit, dont il ſent que l'heure approche.

Il craint l'obſcurité, avant même que ſes yeux aient pû reconnoître le déclin du jour. Mais la nuit n'eſt point connue ſur cette cime aërienne. Dans tous les mois d'été, on peut y jouir, à la fois, du ſpectacle du coucher du ſoleil & de celui du jour naiſſant. Les nuages, qui ſe colorent plus fortement à l'oueſt, au moment où le ſoleil diſparoît; conſervent encore leurs brillans émaux, que déja les rives orientales revêtiſſent ces douces nuances qui y précédent & annoncent les belles journées. On voit les deux crépuſcules ſe diſputer l'atmoſphere. Tant qu'on regarde, il y a à voir; & longtems

après qu'on a vu & qu'on a quitté ces ſommets, il reſte à admirer, à s'attendrir, & à rendre graces.

DIX-SEPTIEME SOIRÉE.

Reflexions ſur les Mines du Balon de Géromani.

IL RESTE à tous les ouvrages des hommes, même aux plus dignes d'être admirés, un caractere d'imperfection qui les décéle. L'examen ôte néceſſairement à ces chefs-d'œuvres ce qu'il ajoute à ceux de la Nature. La forme que le Sculpteur donne à l'or, change; l'or ne s'altére jamais.

Dans les ſouterrains du Balon de Géromani, j'ai vu & admiré, ſans doute, les travaux des Mines: mais combien d'idées triſtes comprimoient mes applaudiſſemens, & mêloient l'amertume à ma curioſité ſatisfaite! J'ai ſuivi longtems le chemin, (peut-être plus

étonnant) qui traverſe cette montagne, & le plus admirable, dont j'euſſe connoiſſance; mais la comparaiſon de ſes frais avec ſon peu d'utilité, m'a fait regretter juſqu'au ſuffrage qu'il m'arrachoit. Du haut de la montagne, j'ai vu le Ciel & la Nature : ma joie a été ſans mélange, & ſon ſouvenir ſeul me vaudra encore de beaux momens, de beaux rêves, & de vrais plaiſirs.

Dans les profondeurs des Mines, j'ai vu comment l'homme a trouvé l'art de pratiquer ces longues galeries & ces percemens ſinueux, dirigés en ſens contraires à la rencontre des filons égarés. J'ai trouvé belle l'invention de ces puits profonds, qui tranſmettent l'air, indiſpenſable à des êtres qui s'en privent pour ſix ſols par jour. J'ai vu & admiré comment ces mêmes ouvertures permettent de faire mouvoir des pompes & des roues ingénieuſes qui portent à la ſurface l'eau gagnant ſans relâche au fonds de ces

riches abîmes, où, par un danger toujours présent, elle rend la force & l'activité à tant de malheureux, bravant mille morts pour gagner leur vie.

Ces arts sont beaux ; ils prouvent à la fois le courage & l'industrie des inventeurs ; mais est-ce sans murmure qu'on peut y applaudir ? Je fais ici abstraction des idées morales. Elles semblent aujourd'hui aussi exaltées, qu'elles sont simples pour tout homme encore sensible, & qui réfléchit. Je n'argumente point sur l'inutilité des richesses ; je ne mets point l'or au rang des poisons. Si c'en est un, je sais que, vû la maladie politique, il faut s'en servir comme de tant d'autres, devenus des spécifiques dans les fourneaux de la Chymie. Passant sous silence tous ces hommes enterrés vivans, tous ces citoyens, à qui les vapeurs mortelles, recelées dans les veines des métaux, font trouver une véritable sépulture à côtés des trésors ; ne disant rien de toutes ces horreurs, qui exposent à

paſſer pour un fanatique quand on s'en affecte ; je dirai ſeulement, que, puiſque l'exploitation des Mines eſt néceſſaire à l'Etat, il faudroit que l'exploitation des Mines fût moins négligée. Nous tâcherons demain de prouver qu'elle l'eſt extraordinairement en Alſace.

DIX-HUITIEME SOIRÉE.

Vices dans l'exploitation des Mines de Géromani. Leurs cauſes.

LES Mines d'Alſace, concédées par le feu Roi au Cardinal Mazarin, étoient, avant la ceſſion de cette Province à la France, regardées comme une portion conſidérable de l'héritage des Archiducs. La Nature a tout fait pour les rendre un objet de la premiere importance. Après avoir enrichi ces mines des plus riches filons, elle a diſpoſé

à l'entour des bois immenſes, en grande partie affectés aux fonderies. Des étangs & des courans d'eau fourniſſent, ſans relâche, un moteur aux machines & toutes les facilités déſirables pour les leſſives du Minerai.

Ajoutez à cela le prix modique des ouvriers & la facilité d'en trouver un grand nombre dans la Province ; des arſénaux voiſins pour les approviſionnemens néceſſaires à faire en poudre ; des débouchés sûrs & faciles vers l'Allemagne pour le cuivre, la litharge & le plomb, & vers Strasbourg, Beſançon & Paris pour l'argent.

Qui croiroit qu'avec tous ces avantages, les Mines de Géromani ſont aujourd'hui, en quelque façon, plus à charge qu'à profit à leur propriétaire? cela ſeroit cependant facile à démontrer. Leur produit actuel n'évalue pas les mille arpens de futaie qui ſont affectés à leur exploitation. Comment ? Pourquoi ? C'eſt qu'en effet les mines ne ſont point exploitées. El-

les ne l'ont point été, & n'ont pas pû l'être en grand depuis les Archiducs. Le Cardinal de Mazarin étoit bien aſſez puiſſant pour mettre à cette entrepriſe les grands moyens qu'elle exige pour être floriſſante ; mais des intérêts encore plus grands venoient néceſſairement l'en diſtraire. Depuis lui, la poſſibilité même ne ſe trouve plus, & l'attention ſuivie & néceſſaire ſe trouve encore moins.

Le ſuccès véritable d'une telle exploitation, demande non ſeulement une connoiſſance profonde de l'art, & la pratique la plus expérimentée ; il exige encore des fonds énormes. Celui, à qui manque un ſeul de ces avantages, n'en a aucuns. Quel particulier peut les réunir ? Il n'y en a point. Madame la Ducheſſe de Mazarin ne peut pas deſtiner la plus grande partie de ſes fonds à ces travaux, & il le faudroit, pour qu'ils lui rapportaſſent, & à l'Etat, tout ce qu'ils ſeroient capables de produire, une fois

bien adminiſtrés. Il faut, de ce moment, avoir recours à des Entrepreneurs, & de ce moment tout eſt perdu pour le Propriétaire, pour l'Etat, & pour l'Entrepreneur lui-même.

J'ai dit plus haut qu'il falloit probité, capacité, & fonds conſidérables; que l'un ſans l'autre n'étoit rien. Ce problême & ſa ſolution ne font qu'un pour tout Lecteur inſtruit; la ſuite entrainera la preuve pour tout le monde. Suppoſons ce principe démontré, on conviendra que peu d'Entrepreneurs réuniſſent ces avantages. Qu'arrive-t il? C'eſt qu'ils s'en préſentent qui ne les réuniſſent point, & que le propriétaire auſſi dupe, que pardonnable, les accepte, faute de mieux. Suppoſons l'Entrepreneur inſtruit, & même honnête homme: cette ſeconde ſuppoſition annoncera encore mieux qu'il n'eſt pas riche. Les fonds lui manquent; il lui faut une Compagnie pour y ſuppléer. Cette Compagnie morcelant à l'infini les intérêts, multiplie à

proportion les voix dans ses assemblées. Les plus ignorans étant souvent les plus riches Actionnaires (comme de raison) acquierent le droit de dire plus haut leurs sottises, & qui pis est, de les faire prévaloir. L'Entrepreneur reste avec ses lumieres, sa probité, & ses petits fonds mal prospérans ; le Propriétaire est lésé, & ne s'en doute pas ; l'intérêt général souffre : conclusion trop commune à tous les raisonnemens économiques.

Tirer, fondre, & débiter la plus grande quantité des métaux que les Mines peuvent donner, & cela dans le moins de tems possible, voilà, ce me semble, le but politique invariable de toute exploitation de Mines.

Quand l'Entrepreneur à fonds médiocres, pourroit donc, par la suite de son application, par ses lumieres acquises, & par ses talens naturels, parvenir à faire quelques bénéfices ; quand à force de joindre ses nouveaux produits aux premieres mises, il pour-

roit ſucceſſivement étendre ſes tentatives, & parvenir enfin, après longues années, à une exploitation convenable, le tems perdu ſeroit toujours un tort énorme, qu'il ne dépendroit pas de lui de réparer.

Je crois l'Entrepreneur actuel des Mines, dont il eſt ici particuliérement queſtion, plus ſuſceptible qu'aucun autre de réaliſer les ſuppoſitions les plus avantageuſes que je viens de faire; mais pour ramener la choſe à un principe général, combien d'autres échouent, doivent échouer, & entrainent trop ſouvent la perte de l'établiſſement avec la leur. Combien de gens croient, au ſeul nom de Mines, voir charoyer l'or en maſſe vers des fournaux, établiſſant ſans bois ni charbon une fuſion perpétuelle, d'où découlent des lingots ſans nombre? Combien de gens, d'après ces belles & conſéquentes idées jointes à quelques milliers d'écus, ſe font Directeurs de Mines, avant d'avoir vu un

filon ; bien convaincus, que, dès qu'on en tient un, il eſt imperdable & inépuiſable ? Le bail ſe ſigne dans cette confiance ; l'eau gagne, le filon s'égare, l'Entrepreneur eſt ruiné, ce n'eſt rien ; le Propriétaire eſt fruſtré, ce n'eſt rien encore ; mais la Mine eſt décréditée, abandonnée, l'Etat ſouffre, & c'eſt beaucoup.

M. Orry, ancien Contrôleur Général, avoit probablemeut deſſein de parer à ces inconvénients dans la viſite qu'il fit faire, aux frais du Roi, en 1741, des Mines de Géromani. Un homme de l'art, avec des talens reconnus, ſe tranſporta ſur les lieux par les ordres du Miniſtre. Le Métallurgiſte rendit le compte le plus avantageux ; le Miniſtre quitta ſa place, & le projet fut oublié. Depuis, M. de Lucé, Intendant de Strasbourg, propoſa, & probablement dans les mêmes principes, de faire exploiter leſdites Mines, au compte de la Province ; la ceſſion faite à la Maiſon de Mazarin, en empêcha.

Il y auroit plus d'un arrangement bien facile à regler, auquel tout le monde trouveroit ſon compte. Quant aux intérêts des poſſeſſeurs actuels deſdites Mines, je ne crois pas qu'il fut bien difficile de leur prouver, qu'ils gagneroient plus à vendre ſimplement les bois, aujourd'hui concédés; à tirer ſéparément parti, pour d'autres uſages, de toutes les autres conceſſions qu'exige cette chimérique, ou au moins très inſuffiſante exploitation, & à compter ces belles Mines pour rien. Ce genre d'entrepriſes, en général, ne ſemble pas le fait d'un particulier. Cinq cents mille livres employées en travaux bien dirigés ſeroient peut-être parfaitement bien placées pour le bailleur de fonds & pour l'Etat, dans l'exploitation des Mines d'Alſace. Avec cinquante autre mille livres ajoutées, ce total des fonds rapporteroit peut-être cent pour cent. Peut-être auſſi que, faute des cinquante mille francs de nouvelle miſe, qu'un particulier pourroit fort

bien ne pas avoir, & ne pas pouvoir emprunter, le total des fonds ſeroit perdu ſans reſſource avec le bénéfice eſpéré.

Outre l'argent, il eſt d'ailleurs pluſieurs grands moyens ſingulierement efficaces pour la réuſſite en ce genre. Ces grands moyens ſont néceſſairement nuls pour tout particulier; car il n'appartient qu'à l'Etat, ou à un Corps conſidérable, d'en diſpoſer. Si, ſans affectation, il eſt permis de ſe faire un moment l'Avocat de l'humanité, j'oſerai rappeller un ancien projet, ſi ſouvent rebattu, ſi inutilement vanté, mais dont il n'eſt pas permis de ceſſer de s'occuper, quand on veut le bien. Ce ſont les galeres de terre; c'eſt l'emploi des criminels à cette eſpece de travaux, qui, tels que ceux des Mines, joignent néceſſairement la calamité à l'utilité nationale. Les viperes fourniſſent un ſpécifique puiſſant dans des bouillons préparés; les voleurs & les aſſaſſins pourroient défricher les marais putrides, braver les

mouffettes (*a*) mortelles, & fouffrir l'éternelle privation du jour qui n'eft pas fait pour eux.

De quelles grandes entreprifes, ne viendroit-on pas à bout, fi l'on pouvoit y employer tous les bras des méchans?

DIX-NEUVIEME SOIRÉE.

Inutilité du beau chemin de Géromani.

LE premier titre d'un ouvrage public, au fuffrage de la Nation, eft fon utilité. C'eft, malheureufement, auffi le premier avantage que l'on foit en droit de refufer au chemin qui traverfe la

---

(*a*) Exhalaifons dangereufes, inflammables, & communes dans les Mines de charbons. L'Ingénieur des mines de Whitchaven en Angleterre, a trouvé le moyen de rendre cette vapeur mortelle utile. En lui donnant une iffue hors des mines, par des foupiraux convenables, il en délivre les malheureux Mineurs. En y mettant le feu, au moment où elle fort; elle continue à bruler nuit & jour, & fert ainfi de phare aux navires en éclairant l'entrée du port. On peut tirer parti de tout; il n'y a qu'à en courager les Inventeurs.

montagne de Géromani. Dès-lors, tout ce qu'il a de perfection eſt un regret, tout ce qu'il a de magnificence, un vice politique. N'importe d'où l'on parte pour arriver à ce point du Royaume ; n'importe de quel côté on y arrive, les yeux du voyageur ont, à coup sûr, reconnu trop de choſes utiles à faire, trop d'emplois urgens & mieux entendus des fonds nationnaux, pour ne pas regretter ceux qu'a dû néceſſairement abſorber cette entrepriſe, auſſi diſpendieuſe, que vaine.

Le chemin de Géromani débouche ſur Belford, du côté de l'Alſace : vers la Lorraine, il va tomber au village de Saint Maurice. A ce village, vient auſſi aboutir le chemin de la vallée de Buſſans, verſant en Alſace par Saint Amarin & Thann, quatre ou cinq lieues plus bas que Belford. L'objet de commerce le plus conſidérable, auquel ces deux chemins puiſſent être deſtinés, ſont les ſels de Dieuze & de Moyenvic, dont le dépôt eſt à Saint

Maurice même. De ce point, où les deux chemins ſont réunis, il eſt peut-être à naître qu'un ſeul envoi de ſel, ait paſſé par Géromani. Cela n'étoit pas difficile à prévoir, avant l'établiſſement de cette ſuperbe communication. Il s'agiſſoit de ſonger à la deſtination des ſels, au tranſport deſquels cette communication étoit cenſée deſtinée. On auroit vu, que pour ſe rendre au plus court à cette deſtination, ces ſels devoient prendre de préférence, le chemin de Saint Amarin, déja fait, & ſuſceptible d'être tout à fait perfectionné avec la trentieme partie des frais du chemin nouveau. On auroit vu que la ligne droite, la plus courte, & celle dont on ſe ſert le plus rarement pour arriver au bien, conduit néceſſairement les convois des ſalines par Saint Amarin, Thann, & Cernay, vers Mulhauſen, Bâle & la Suiſſe, leur véritable but. On auroit vu conſéquemment, que l'agrément de faire un grand détour, n'équivaloit

quivaloit pas la dépenſe de pluſieurs millions.

On auroit encore pû ſonger que le plus beau chemin du monde n'empêche pas la neige de tomber du ciel ; & que ce chemin paſſant ſur un ſommet couvert de neige, ſept ou huit mois de l'année, doit être lui-même ſept ou huit mois impratiquable. On auroit pû . . . . ; mais on eſt fort loin de faire tout ce qu'on peut. Le chemin exiſte ; il ne ſert à rien, qu'à faire briller les talens de l'Ingénieur. Ils euſſent pû, à la vérité, être de même employés pour ſa gloire, & mieux, pour le bien général (*a*).

Ce chemin a couté des millions à conſtruire : on l'oublieroit encore ſi les frais d'entretien ne renouvelloient

---

(*a*) Ceux qui mettront en ligne de compte l'utilité militaire de ce chemin, n'y auront pas regardé, ou auront mal vu. Si l'on veut parler militairement, il ſera reconnu bien plus utile d'obſtruer quelques-unes des communication des Voſges de l'Alſace à la Lorraine, que de les multiplier.

pas cette plaie tous les jours. Ce ne seroit rien que les sottises, sans la rage de les soutenir. Le quart des fonds enfouis sous cette chaussée Romaine, appliqué à l'exploitation en grand des Mines voisines, eût opéré l'abondance de l'espece en France. Je ne prétends pas toutefois dire que cette multiplication de l'espece eût établi un surcroît de richesses réelles ; mais combien d'autres emplois sûrs, grands, nobles & simples à faire de ces millions, dans le voisinage même où ils sont enterrés.

On voit aisément que ces reflexions peuvent mêler quelques regrets aux applaudissemens du citoyen admirant les arches de granite, les parapets de porphire, & le long & magique nivellement d'une route qui ne mene à rien.

Mais sur quel chemin de France la commodité, dont jouit un voyageur pensant, n'est-elle pas empoisonnée par le souvenir des moyens qui la lui

procurent? Chaque borne milliaire lui rappelle la tâche d'un hameau, ruiné par les corvées. Ce ſont des bœufs arrachés au labourage, qui ont trainé ces matériaux ; chaque toiſe qu'il parcourt a été arroſée des larmes d'une mere énervée de travail & de ſouffrances, des ſueurs d'un Cultivateur opprimé, & foulée par les pas de l'Entrepreneur avide, mettant tout à contribution. Que ſert-il de faciliter des voies au commerce, ſi l'Agricole n'a plus de denrées à vendre? A quoi bon conſtruire des chemins pour voiturer les bleds des champs & les laines des troupeaux, ſi l'on arrache aux ſillons qui produiſent les bleds & nourriſſent les troupeaux, les hommes & les animaux dont ces ſillons peuvent ſeuls recevoir la fécondité ?



VINGTIEME SOIRÉE.

Description de la Fontaine de la Suze, près Belfort.

En m'éloignant de la belle montagne du Balon, je regrettois d'y laisser enfouis tant de blocs précieux, & perdus pour les arts. Je rêvois aux moyens d'en rendre l'excavation facile. Je durcissois, en idée, par une trempe particuliere, les outils destinés à les tailler. Je diminuois les frais de la main d'œuvre en donnant aux scies un moteur perpétuel par un courant d'eau. Par ce même moteur, j'établissois une pression successive, abbaissant les scies *au prorata* du progrès de leurs dents sur la pierre. Un filet d'eau remontée, & tombant sans cesse sur la fente du bloc, rafraichissoit le tranchant; & le porphyre le plus dur, une fois disposé & assujetti perpendi-

culairement ſous la ſcie , elle-même aſſujettie à un mouvement direct, étoit coupé droit, ſans frais & avec célérité.

Je m'occupois enſuite à ouvrir une voie moins diſpendieuſe que les charois, pour le tranſport de ces riches tables, attendues dans les Palais, dans les Temples & dans les Places de nos Capitales. Je voulois y rouler des blocs entiers dans les atteliers du Sculpteur. Je croyois que les marbres une fois arrivés pour les ſtatues, on ſe hâteroit de s'en rendre digne. Je me creuſois la tête pour faciliter le tranſport de nos granites; & des hauteurs où j'étois encore, je regardois mille ruiſſeaux égarés & rendus par notre pareſſe auſſi inutiles à la navigation, qu'à la fécondité. Je me rappellois les canaux de la Chine, ceux de la Hollande, & les navilles d'Italie. Je me demandois pourquoi nous n'en ferions pas autant, & j'avois bien de la peine à en trouver une raiſon, au

moins une que je puſſe admettre.

Ainſi rêvant, je ſuivois les bords de la Savoureuſe (*a*), quand tout à coup je me trouvai diſtrait de mes grandes ſpéculations, par le ſouvenir d'une jolie femme. La fameuſe Comteſſe de la Suze, ornement de la Cour, honneur des arts, femme belle & ſenſible, à qui ſon mari n'a pas rougi de renoncer pour vingt mille écus propoſés par elle, a longtems habité Belfort, où commandoit ſon léſineux époux. C'eſt à l'abri d'un rocher ſolitaire, & voiſin de cette ville, que la Comteſſe venoit ſoupirer ſes élégies, reſpirant toute la tendreſſe de l'amour, & toute la mélancolie de l'amour malheureux. J'étois près de cet hermitage, conſacré aux Muſes, & à la tendreſſe. Le ſort de la beauté, eſt d'immortaliſer tout ce qui peut avoir eu des relations avec elle : auſſi la ſolitude où venoit rêver la fille il-

(*a*) Riviere paſſant à Belfort.

luſtre & infortunée du Maréchal de Chatillon, porte-t-elle encore le nom de *Fontaine de la Suze*? Cette retraite réunit en effet tous les droits au choix d'une ame amoureuſe & bleſſée. Je dois ſa deſcription aux Poètes & aux Amans.

La Savoureuſe, petite riviere qui paſſe à Belfort, diſparoît ſous terre à peu près à une lieue de la ville : elle ſerpente longtems dans des détours ſouterrains & inconnus. On en ignore la profondeur & les ſinuoſités : mais ce dont les épreuves les plus multipliées rendent certain, c'eſt que c'eſt elle que l'on retrouve à deux petites lieues environ de l'endroit où elle a diſparu. Sa nappe, large de pluſieurs toiſes au moment où elle reparoît, ſort du pied d'un rocher, d'une très grande élévation, & taillé en voute naturelle. En s'échapant de ce rocher, ſes eaux s'épanchent à droite & à gauche, au devant de la grotte, dans un baſſin, auſſi agréable aux yeux, que

ſa fraîcheur l'eſt aux ſens dans les jours d'été. Au milieu de ce baſſin s'élevent des peupliers qui rendent encore la grotte plus myſtérieuſe, & l'ombre plus durable. Ces arbres laiſſent appercevoir d'immenſes prairies à travers leurs rameaux, & ce petit obſtacle ajoute encore aux charmes du payſage : il faut toujours avoir quelque choſe à deviner.

Sous la voute, on trouve encore les reſtes d'un ſiege commode que la Comteſſe avoit fait tailler dans le roc même, mais un peu mutilé par le tems & les poliſſons. C'eſt-là, que ſeule & plaintive, Madame de la Suze ſongeoit au Comte de Flamarin (*a*), déteſtoit ſon mari, & ſoulageoit ſon cœur par ſes vers & ſes larmes.

S'il nous reſte, après la vie, quelque ſecrette intelligence avec notre ancienne demeure, ſi notre ombre

---

(*a*) Voyez les Mémoires du Chevalier de Gramont.

peut venir errer aux lieux que nous chériſſions, notre moderne Sapho doit jouir d'un hommage que les ſiecles prolongeront, & que la Nature aura ſoin d'entretenir. Sa grotte eſt devenue le réfuge des amans du canton. Le rocher eſt par-tout couvert de deviſes, non moins tendres, pour être un peu ruſtiques. La mémoire d'une femme illuſtre qui aima, y déſarme les cruelles, porte à l'amour, & fait faire des enfans. C'eſt ainſi que les perſonnages illuſtres ſervent encore la patrie, même après leur mort.

VINGT-UNIEME SOIRÉE.

Projet d'un Canal de communication d'une mer à l'autre, par une des plus grandes dimenſions du Royaume.

J'ETOIS impatient de me porter vers la ſommité des montagnes qui ſépa-

rent le Suntgaw, du Comté de Bourgogne. Tous ces points, d'où les sources déversent en différentes directions, & que l'on nomme *pendans des eaux*, sont toujours, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le mot de l'énigme des montagnes. Ils sont intéressans pour tout voyageur, indispensables au Militaire & au Géographe, importans pour le Naturaliste, attrayants pour le simple Curieux.

Les carrieres de granite de Géromani, les bois superbes que j'avois parcourus dans les pays circonvoisins, & que je voyois, faute de débouchés commodes, perdus pour la Marine qu'ils enrichiroient, m'occupoient encore. C'est dans ces dispositions que je m'approchai des sources de la riviere d'Ill, versant au Rhin & à l'océan par Strasbourg. Je les trouvai singulierement rapprochées de celles du ruisseau d'*Alain*. Je suivi ce ruisseau; je reconnus son confluent dans *la Halle*, le confluent de celui-ci dans la *Sa-*

voureuſe , & celui de la *Savoureuſe* dans le *Doux* , verſant par la *Saône* & le *Rhône* à la méditerranée. Des étangs conſidérables placés près des ſources de l'*Alain* , & dirigés eux-mêmes en ſens contraires par leur pente naturelle , me donnerent la ſolution de mon problême ; je vis la poſſibilité d'un projet utile & grand , & m'applaudis de ma curioſité ſatisfaite.

Il eſt certain qu'il eſt phyſiquement poſſible , & même facile , d'établir par-là un canal de communication entre les deux mers.

Si l'on conſidere que ce canal traverſeroit la plus grande partie du Royaume du midi au nord-eſt , exportant & important les denrées & matieres fabriquées ou non fabriquées des plus riches provinces , & des villes les plus marchandes de la France ; ſi l'on regarde toutes les marchandiſes de Francfort & de la baſſe Allemagne, conduites par le même canal , à travers notre territoire , vers la Suiſſe &

l'Italie, les avantages résultans de l'entreprise, seront aussitôt prouvés qu'apperçus. Son exécution exige de l'argent, & l'Etat en manque : c'est un malheur, mais il n'est pas sans remede.

Ce remede n'est assurément pas de charger un particulier ou une Compagnie de l'avance des frais du canal, avec permission d'y établir des droits; mieux vaut encore qu'il ne soit pas fait, s'il ne peut l'être qu'à ces conditions. Le commerce est enfant de la liberté; toute entrave le gêne. La contrainte la plus légere équivaut pour lui à l'esclavage. Jamais de nombreux batteaux n'arriveront aux écluses où il y aura des droits à payer, des visites à souffrir, & la vexation des sous-ordres à redouter. Ces droits accordés dans un instant de crise politique, au lieu de la diminuer, la prolongent & obstruent toutes les voies par où pourroit refluer l'abondance. Reparoît-elle enfin après de longs détours, il est trop

tard; la prescription a cimenté ces droits usuraires que l'on voudroit racheter; il faut que l'Etat plaide contre le sujet, & l'Etat perd souvent sa cause. Le Maltotier pille, le commerce languit, le Souverain est lezé, & le peuple souffre.

Que faire donc? allons nous coucher, & nous y rêverons.

VINGT-DEUXIEME SOIRÉE.

Moyen propre à opérer l'exécution du Canal proposé, sans qu'il en coute rien à l'Etat.

On ne songe jamais, sans douleur, à cet immense exil qui dépeupla la France sous le dernier regne. Pour s'attendrir au tableau que ce souvenir présente, il n'est pas besoin d'avoir eu ses peres compris dans l'Arrêt de proscription, de regarder de loin les terres dont sa famille a été dépossé-

dée, de comparer ſon mal-être actuel à l'ancienne aiſance de ſa race, & d'avoir perdu ſa patrie & ſon rang avec ſa fortune, pour des opinions. Il ne faut pas même être François pour plaindre tant de citoyens morts pour la France! Il ne faut qu'être homme pour pleurer ſur ces illuſtres infortunés, ſoupirans après les toits de leurs peres, & les champs que leurs ayeuls ont cultivés ou défendus.

On croit les entendre de tous les coins du monde, où les a conduits la miſere, & où l'induſtrie leur a valu de nouveaux tréſors. On croit les entendre des marais de la Hollande, des bords du Léman (*a*), de cette extrémité de l'Afrique fécondée par eux (*b*). C'eſt de-là qu'ils invoquent leur Roi, qu'ils n'ont point oublié, parce qu'ils ſavent qu'il les aime encore. Ils l'appellent, ils lui demandent, à

(*a*) Le Lac de Genêve.

(*b*) Le Cap de Bonne-Eſpérance.

grands cris, l'entrée de leur premier aſile, & lui offrent, avec leur ſang & leurs bras, des tréſors, qui, loin de leur patrie, demeurent inuiles à leur bonheur.

On ſait que les Religionnaires, bannis par la révocation de l'Edit de Nantes, ont fait ſouvent des offres réelles de pluſieurs millions pour rentrer en France. Nous parlions hier d'un grand objet d'utilité, mais de dépenſes auxquelles la ſituation des affaires ne permet pas de ſonger. Chargeons les Religionaires de la conſtruction gratuite du canal; offrons-leur, en dédommagement de leurs frais, leur retour dans cette patrie ſi déſirée. La ville du Neuf-Briſack, aujourd'hui déſerte, leur offre des demeures toutes préparées. L'herbe & les ronces n'y deshonoreront plus des rues alignées au cordeau? des maiſons toutes neuves, auxquelles il ne manque que des habitans, abriteront ces nouveaux citoyens. Ils y ſeront dans le voiſinage

même du canal creusé par eux, & incessamment couvert de leurs batteaux sans nombre. C'est au profit de leur premier maître qu'ils emploieront alors leur crédit étendu dans toutes les parties du monde. Ce canal, libre d'un bout à l'autre, laissera flotter les pavillons du commerce sans ces restrictions qui l'effarouchent, & les entraves qui le tuent. Les Négocians y accourront en foule, parceque rien ne les gênera. Une voie sûre & commode sera ouverte dans toutes les saisons par l'intérieur de la France, en tems de guerre pour les armées, en guerre & en paix pour les denrées & les marchandises.

Je vois les magasins de Marseille s'échanger avec ceux d'Amsterdam. Je vois les Constructeurs du canal, heureux de racheter le titre de citoyen par un acte autentique de patriotisme, dédommagés de leurs avances, par les seuls produits d'une navigation facile. Je vois la seule influence

du commerce

du commerce enrichir la nation, les peuples heureux & reconnoiſſans, le Prince riche & ſatisfait, la fécondité pénétrer dans les terres voiſines, & l'abondance circuler dans tout le Royaume.

S'il reſte encore chez nous une porte ouverte à la tolérance, c'eſt ſans doute, par une province où cette tolérance eſt une des clauſes de la capitulation. Voilà le cas de l'Alſace. Ce que l'on propoſe ici n'intervertit donc l'ordre en rien. Mais combien ne ſeroit-il pas doux de faire, de cet article d'un traité, un acte de la bienveillance du Monarque ? Il ne s'agiroit pour cela, que de rendre, en Alſace, la liberté de conſcience à tout ſujet expatrié, qui viendroit y coopépérer volontairement à l'exécution de l'entrepriſe méditée. C'eſt alors que les forêts du Suntgaw ne ſeroient plus perdues pour nos ports. C'eſt alors que les carrieres de Géromani ſeroient exploitées, & que leur plus beau bloc

immortaliſeroit l'homme d'Etat, à qui la France devroit le retour de tant de ſes enfans égarés.

VINGT-TROISIEME SOIRÉE.

Deſcription d'une partie de montagne naturellement ſymétrique, qui ſe trouve près de Saint Claude.

D'OU provient le plaiſir que nous éprouvons, quand, par hazard, la Nature joint la ſymétrie à la majeſté de ſes ouvrages ? Une forme ſymétrique annonceroit-elle plus de perfection qu'une autre forme ? Pouvons-nous en ſuppoſer une plus propre à un objet ſorti des mains de la Nature, que celle que lui a donné ſon Auteur ? Et dans ſes œuvres, bizareries, régularités, accords, diſſonances, tout n'eſt-il pas également harmonie?

Ce plaiſir n'auroit-il pas plutôt la même cauſe, que preſque tous nos

plaisirs, le même mobile, que presque toutes nos actions ? l'amour propre. Ne pouvant rien faire de grand, nous avons au moins voulu que ce que nous faisions fût compassé. Voyant le plus vaste de nos édifices s'affaisser devant la plus petite des montagnes, nous avons au moins voulu opposer l'ordre de nos colonnes à l'énormité des roches ; & quand nous rencontrons des monts symétriques & des roches correspondantes, si nous applaudissons tant à ce phénomene, c'est que nous sommes disposés à applaudir davantage un ouvrage qui ressemble aux nôtres.

A une lieue & demie de S. Claude, les montagnes m'ont offert un spectacle vraiment singulier en ce genre. La vérité scrupuleuse fera la parure de mon récit

Après avoir passé un petit pont de pierre & gravi un chemin d'un quart de lieue à peu près ; je me retournai, selon ma coutume, que je crois fort

bonne en voyage. En effet, un voyageur qui regarde de tems en tems derriere lui, double le nombre des tableaux qu'il lui est réservé d'admirer dans sa route. Dans cette nouvelle direction, j'apperçus une masse de terre, en forme ellipsoïde, & s'élevant à mille pieds de hauteur par quatorze couches bien distinctes, & qui semblent autant de marches de ce grand trône. Cette masse peut avoir une circonférence d'une demie lieue environ. A sa droite, sa baze est cernée par un grand chemin bien battu, & dont la chaussée correspond à un torrent de la même largeur, dont les eaux verdâtres cernent le côté opposé. Derriere ce vaste mamelon, au bout d'une vallée de plusieurs lieues, dont il dérobe la vue, les hautes chaînes du Jura terminent le fond du paysage par un grand rideau rembruni; tandis que se rapprochant à droite & à gauche, elles semblent venir accompagner ce siége majestueux.

A cinq cents pas de lui, & préciſément en face de ſon centre, tombe, de plus de cent pieds d'élévation, une caſcade groſſie de mille autres, qui ſe prolongent en droite ligne pendant plus d'une lieue, à travers les campagnes. La derniere chute comprimant l'air entre ſa nappe & la caverne qu'elle couvre, ajoute à l'effet général par un bruit ſemblable à celui du tonnerre, que les échos multiplient & perpétuent.

Que tous les Deſpotes du monde s'aſſemblent, & que le plus fort ou le plus vain oſe s'aſſeoir ſur ce trône. O, Géant pigmé! O, Lillipuſſien coloſſé! vois donc ce que c'eſt qu'un homme, & ſonges que tu es un homme, tout au plus.

Mais quel ſpectacle différent ſe découvre! d'un côté s'éleve péſamment un aigle emportant un agneau dans ſes ſerres ſanglantes; de l'autre un ours traine, par ſecouſſes au fond de ſon antre, la vache qu'il vient de ter-

raſſer; tandis qu'au fond de cette vallée le Pâtre des vaches empêche la Bergere des moutons de rien découvrir de tout ce ravage, & n'en voit rien lui-même. Aigle, Ours, Pâtre & Bergere, tous s'amuſent, il n'y a jamais que les pauvres troupeaux de malheureux.

VINGT-QUATRIEME SOIRÉE.

Remarques ſur la trop grande multiplicité des vignobles, ſur-tout dans les terreins plats.

En parcourant la Franche-Comté, j'examinois l'étendue de ſes vignobles; je murmurois ſecrettement toutes les fois que je les voyois occuper un terrein que ſon plan horiſontal rendoit propre à la charrue. Je ſoupçonnois que l'on peut ſe paſſer de s'enivrer, mais non de manger; & mes plaintes augmen-

toient toutes les fois que je rencontrois une montagne inculte, rapprochée d'une plaine occupée par des vignes. J'aurois voulu pouvoir moi-même tranſplanter tous ces ceps expatriés, les rendre au terrein que leur avoit deſtiné la Nature, & rendre celui qu'ils occupoient à une denrée de premiere néceſſité pour l'homme.

Il faut des vignes, ſans doute; le ciel les a faites pour en jouir. On ne doit pas moins profiter de ce qu'il a créé pour nos plaiſirs, que pour nos beſoins: c'eſt une morale fort douce que je ſuis plus loin qu'un autre de rejetter. Mais ſi le vin n'appartient qu'à nos plaiſirs, il faut n'avoir que de bon vin. Les plaiſirs, non plus que les arts purement agréables, ne ſouffrent point de médiocrité.

Or, il eſt bien sûr qu'un terrein plat, n'eſt pas le plus propre à la vigne. En l'exilant de tout ſol ainſi diſpoſé, non ſeulement donc on tend à la plus grande population, en aſſu-

rant du pain pour tous les jours à un plus grand nombre d'hommes ; mais on leur ménage encore de meilleur vin pour les jours de fêtes.

La Nature ſemble avoir encore plus particulierement deſtiné les côteaux rapides à la vigne, en joignant, dans ce genre de ſol, la facilité de la culture, à la meilleure qualité du fruit. On ne peut façonner la vigne qu'avec des outils, tels que la marre, le feſſoul ou le hoyau. Ils forcent également le Cultivateur à une poſition très gênante. Tant qu'il remue la terre dans un champ horiſontal, le Vigneron eſt contraint à ſe courber avec excès ; cette fatigue, jointe à la chaleur du jour, le rend incapable d'un travail auſſi conſtant.

Après avoir fait cette remarque pour l'avide propriétaire, j'oſerai faire celle-ci pour l'humanité : c'eſt que, de cet effort contre nature, naiſſent des accidens ſans nombre, qui la révoltent. Il eſt rare de voir, dans un pays

où les vignes ſont ainſi aſſiſes dans des terreins bas, un vieillard, ou plutôt un journalier jeune que le travail a vieilli, dont le corps ne ſoit courbé d'une façon difforme, dont la poitrine ne ſoit tout à fait rentrée & comprimée contre l'eſtomac, & qui ne ſoit enfin contrefait, défiguré & ſouffrant: ceci après tout vaut bien ſa petite conſidération.

Tranſportez les vignes ſur les côteaux, tous ces inconvéniens ceſſent. Il eſt facile de ſentir que le Vigneron qui pare des ceps ſur un côteau, & en remontant toujours du pied vers la cime, n'a plus à ſe baiſſer qu'à moitié pour atteindre un ſol alors placé preſqu'à la hauteur de ſes bras par ſa direction naturelle.

Alors vous ne recueillez du vin qu'où vous ne pouvez pas recueillir du bled. Vous recueillez du bled par-tout où le bœuf peut enfoncer le ſoc de la charue qu'il traine. Votre vin eſt meilleur, & la joie qu'il vous donne n'eſt

plus empoiſonnée par l'idée des malheureux eſtropiés pour le faire venir.

Mais, qu'importe après tout, les angoiſſes & les mutilations du Vigneron miſérable, au riche qui boit le nectar dans des coupes d'or.

VINGT CINQUIEME SOIRÉE.

Environs de Beſançon. Hiſtoire des Bousbots.

JE méditois encore la ruine des vignes médiocres, quand, pour la premiere fois, j'apperçus Beſançon & les monts Agreſtes ſuſpendus ſur la ville. Les eſcarpemens immenſes d'une citadelle, plus étonnante à l'œil, que ſavamment dirigée par l'art, m'offroient un contraſte tout à fait pittoreſque, avec les environs cultivés comme des jardins, & le cours ſinueux du Doux, qui ſe reploie ſur lui-

même, pour mieux envelopper la capitale du pays qu'il arrose.

Je fus sur-tout frappé de la culture des vignobles, à qui je faisois en général le procès depuis longtems. Je leur avois sur-tout déclaré la guerre dans les lieux où je leur avois vu joindre à l'inconvénient d'un sol impropre, le plus grand inconvénient d'une culture négligée. J'avois trouvé peu de remedes à cette négligence, occasionnée par la misere des propriétaires, presque toujours hors d'état de pourvoir aux frais qu'entraine ce genre de possession, & qu'augmente si fort le peu de certitude de la récolte.

A l'aspect de ces vignes, où jamais un brin d'herbe inutile ne dérobe la sêve au sarment, ni trop, ni trop peu fourni, où tout annonçoit l'aisance & le travail suivi du Cultivateur, je me racommodois involontairement avec elles. L'ordre, nouveau pour moi, observé dans les plants, ajoutoit encore aux charmes de la décoration.

Mon œil erroit avec plaiſir ſur ces tapis de pampres retenus & réunis horiſontalement & ſymétriquement à une certaine hauteur.

> Non animum modo uti paſcat proſpectus inanem ;
> Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
> Terra, neque in vacuum poterunt ſe extendere rami.

Tout me portoit à adoucir mon arrêt de proſcription médité. Je cherchois la cauſe de cette perfection de culture. Je n'y reconnoiſſois point l'ouvrage d'un Vigneron, inquiet le jour, en agitant ſa marre, du pain de ſon ſouper. Ces plans émondés conſtamment & nourris par un ſol fréquemment remué, ne me ſembloient pas recevoir leur fécondité de bras énervés par la faim, comme preſque tous ceux à qui eſt remis le ſoin de pourvoir à la nôtre.

J'avois reconnu, à une meilleure culture, les vallées d'Alſace, habitées par ces Anabaptiſtes, chez qui les Laboureurs ſont les Grands : d'autres cir-

conſtances devoient me confirmer, en Franche-Comté, combien il eſt toujours vrai, qu'une profeſſion honorée, eſt sûre de fleurir. J'appris à Beſançon, que de toutes les claſſes de citoyens la plus conſidérée, après la Nobleſſe, étoit celle de Vignerons. Je ſus que cette claſſe, ſoigneuſe de conſerver par des vertus l'eſtime dont elle compte la jouiſſance depuis pluſieurs ſiecles, étoit connue dans la province ſous l'ancien nom de *Bousbots*; que parmi ceux qui en faiſoient membre, des titres, dont ils étoient jaloux ſans orgueil, conſtatoient avec l'ancienneté & la pureté de leur race, leur profeſſion invariable & honorable, puiſqu'elle eſt utile. Je fus encore informé, que, dans la plus haute antiquité de la ville, on y avoit connu un ordre d'adminiſtration publique, ſous la dénomination de *Tribunal des quatre*; & que de ces quatre Magiſtrats, deux étoient alors toujours choiſis parmi les Bousbots. Alors ces vertueux

vieillards quittoient leurs outils champêtres, pour aller rendre la justice. Le tact de l'ame la leur rendoit plus facile que l'étude des codes. Ils étoient payés par la seule gloire d'être médiateurs. Il survenoit des discussions, mais point de procès, & de leurs Siéges souverains, nos Vignerons Jurisconsultes retournoient à leurs collines, pour y jouir sans reproche du soleil & de la Nature.

Une fois instruit que les Vignerons étoient honorés en Franche Comté, rien de tout ce qui m'avoit surpris ne m'étonna plus. Les nouveaux faits, dont je pris connoissance, me découvrirent mille détails intéressans. Les mœurs simples avoient dû nécessairement les faire naître. Ces détails me charmerent, mais sans me surprendre.

On me cita un de ces Bousbots, qui jouit à présent de plus de douze mille livres de rente, & qui, aussi loin de l'avarice, que d'une fausse honte, va

tous les jours à la vigne avec ſes trois fils. Là, il regarde le ſoleil levant pour qu'il le béniſſe & mûriſſe ſes raiſins. Enſuite faiſant quatre parts du pain bien choiſi & abondant qu'il a apporté, il jette les quatre morceaux à égale diſtance, en différentes directions dans ſa vigne. Alors les trois fils & le vieillard s'arment chacun de leur marre ou de leur ſerpe ; ils dirigent leurs travaux vers le point où le repas frugal les attend ; & y arriver le premier, eſt une gloire douce, comme une joie pure, dont le pere vigoureux ne cede encore rien à ſes enfans.

VINGT-SIXIEME SOIRÉE.

Reflexions ſur les Bousbots.

L'EXISTENCE des Bousbots réaliſe bien agréablement, à mon gré, les plus douces chimeres que l'anti-

quité nous ait tranſmiſes. En voyant les Bousbots, je ſonge aux Bergers de Théocrite. Dès que je vois un payſan aiſé & fier de ſon état, une bergere propre & jolie n'eſt plus une fable pour moi. À la vue des êtres défigurés & dégoutans qui font paître nos ſales brebis, moins ſales que les Paſtourelles qui les gardent, je reproche moins aux Poètes d'avoir menti, qu'à nos mœurs d'avoir tout gâté. Les langueurs du Lignon me font bailler tout comme un autre: je trouve Céladon un ſot, & Aſtrée une bégueule; mais j'aime à croire qu'il a pû exiſter un tems, où les hommes, jaloux de ſe bien porter, préféroient l'air des campagnes aux grandes latrines, que nous décorons du nom de Capitales & de Métropoles. Nos fort anciens grands peres n'avoient pas même eu le malheur de les ſoupçonner. Une fois établis à la campagne, & la cultivant, je les vois véritablement riches, & je n'ai nul beſoin d'archives hiſtoriques pour

pour me perſuader leur opulence. Je leur vois des troupeaux ; il ne faut point de forces pour les garder ; je conçois ſoudain qu'ils ſont conduits aux champs par les enfans des plus riches Laboureurs, grands Seigneurs d'alors. Pourquoi ces Bergers ne ſeroient-ils pas propres, puiſqu'ils ſont à leur aiſe ? le jour à l'ombre, le ſoir dans la plaine, leur pannetiere jamais vuide, libres, bien nourris, bien portans, pourquoi ces Bergers ne ſeroient ils pas tendres ſous un beau ciel qu'ils ne perdent jamais ? Pourquoi les Bergeres ne ſeroient-elles pas jolies ? Comment alors les Bergers ne ſeroient-ils pas amoureux ? Amoureux, comment ne ſeroient-ils pas Poètes ?... Amour, poéſie, Bergers, Bergeres, délices de la vie champêtre, vous n'êtes point des fables ! mais votre regne eſt fini. Quelles chanſons peut inſpirer une Bergere qui gratte ſes poux ! & le moyen que tout cela ſoit autrement ? il y a

cent Bousbots autour de Beſançon, il y a, en France, cent mille Employés des Fermes.

VINGT-SEPTIEME SOIRÉE.

Deſcription des Grottes d'Oxelles.

LES grottes d'Oxelles, ſituées à quelques lieues de Beſançon, ſont un des phénomenes les plus intéreſſans que la Franche-Comté préſente au Naturaliſte. Leur étendue, leur profondeur, & la ſingularité des formes qu'y ont adoptées les criſtalliſations, en font un objet de curioſité pour le ſimple voyageur, & d'obſervations pour l'homme plus inſtruit.

On peut regarder ces grottes, comme une des mines du Royaume les plus abondantes en ſtalactites & ſtalagmites; jeux ſinguliers de la Nature, & effet de la lente infiltration des eaux.

L'entrée de ces ſouterrains naturels donne à peine paſſage à un homme de front. Elle ſe trouve au pied d'une colline, qui paroîtroit d'une hauteur conſidérable aux environs de Paris, mais qui n'eſt en effet que d'une élévation très médiocre pour un pays de montagnes.

Cette colline eſt conſtamment couverte de buis rampans, peu fournis, & également ſemés dans toute l'étendue du même côteau.

La partie de montagne, occupée à ſa ſurface par ce genre de production, s'étend beaucoup plus loin que l'on ne peut pénétrer par les ſalles ſouterraines reconnues aujourd'hui. A la vérité, il n'a jamais été fait de grandes recherches pour découvrir de nouvelles galleries. Il y a, je crois, à parier que le mamelon, qui conſerve tant d'uniformité à ſa ſurface, eſt auſſi le même dans toute ſa capacité intérieure.

La fraîcheur de ces grottes eſt conſidérable. Elle l'eſt même aſſez, en

été ſur-tout, pour rendre dangereux le paſſage rapide d'une température à l'autre. Ce danger n'eſt pas le ſeul qui vous accompagne, & ajoute à l'intérêt du voyage. Ce trajet eſt impoſſible, ſans le ſecours des flambeaux, & toujours incommode ſi ce ſecours n'eſt pas multiplié. Outre la difficulté de la marche, par-tout embarraſſée par l'inégalité du ſol, on rencontre fréquemment de petites flaques d'eau, effrayantes pour tout le monde, excepté pour le garçon Meunier qui vous conduit, & qui ſeul en connoit les profondeurs. On cottoye de vrais précipices, dont, ſans guide, on pourroit être la victime. Auſſi, avant de rien voir, faut-il s'abonner à entendre le prolixe récit de l'Orateur du moulin, & tous les adages qu'il débite ſur le ſort des infortunés, péris ſans chandelles dans ces beaux lieux. *Telle année, un Officier François ayant voulu s'avancer ſeul, malgré les conſeils du garçon Meunier, il s'eſt*

perdu, & on n'en a jamais entendu parler. En 1700, *un voyageur Anglois voulant découvrir de nouvelles communications, ſans le garçon Meunier, il s'eſt noyé dans un trou ſans fonds. Un Seigneur Polonois a péri dans cet autre gouffre, ſans le garçon Meunier; & deux Capucins voulant cheminer, ſans le garçon Meunier, ont vu leur lumiere s'éteindre, & ſont morts de faim & de froid dans les grottes.* A ces mots, la terreur s'empare de toutes les Dames de la compagnie; la peur ſe met aux priſes avec la curioſité; cette lumiere éteinte des Capucins, fait trembler; on eſt prêt à reculer... *le garçon Meunier* aſſure alors qu'il n'y a rien à craindre avec lui; on prend un briquet dans ſa poche, la crainte fuit, & l'on ſe met en marche.

C'eſt un ſpectacle, vraiment agréable, que tous ces criſtaux ſuſpendus, ces colonades tranſparentes, ces rochers de diamants, ces lambris fragiles, dont la Nature fait les frais,

dont l'art ambitionneroit les ſculptures élégantes, & qui ſe multiplient autour de vous, ſous cent formes, plus biſarres & plus fantaſtiques les unes que les autres.

Après avoir multiplié les flambeaux pour la ſureté de la marche, il y a un parti charmant à en tirer pour la décoration. En les diſpoſant derriere ces blocs modelés avec une variété ſi pittoreſque, ils changent à l'inſtant le ſpectacle & l'embelliſſent. La tranſparence des criſtalliſations, miſe en jeu par la lumiere, les enrichit à l'œil. Les eaux filtrées, qui viennent goutte à goutte augmenter & perfectionner ces dais, ces franges, & ces colonnes diaphanes, acquierent toute la ſaillie du diamant, par le reflet des flambeaux. L'on ſe croit tranſporté dans les grottes de Thetis au jour des nôces de Pelée.

Il exiſte une ſalle, entre autres, ſingulierement propre à cette illumination magique. Le haſard y a diſpoſé

les congellations en forme de palanquin Chinois. Les piliers qui le ſoutiennent, les draperies qui le décorent, les plumes qui le couronnent, tout y eſt rendu avec exactitude, délicateſſe, pompe & féerie.

Mais c'eſt à côté des plus grands plaiſirs, que les plus vifs regrets ſont placés. On ne voit pas ſans peine, & même ſans indignation, les morceaux les plus rares de cette belle ſale & des grottes d'Oxelles en général, mutilés par des gens, plus malfaiſans, que curieux, ou noircis par des feux d'artifice, plus maladroitement, que galamment imaginés.

Qu'un Amateur de l'Hiſtoire Naturelle, voyageant en Franche-Comté, ſoit jaloux d'enrichir ſa collection de quelques ſtalactites les plus parfaits qu'il pourra tranſporter, cela eſt bien ſimple, juſte même, & ſans inconvénient. La Nature réparera ſon larcin, & les grottes ne ſeront point appauvries. Mais qu'un homme moins

curieux de ce qu'il poſſede, que jaloux de ce qu'il n'a pas, après avoir mis à contribution un tréſor auquel il n'a nul droit que la complaiſance ou la duperie du propriétaire, détruiſe, mutile, deshonore à plaiſir ce qu'il ne peut enlever, afin qu'un autre ne l'enleve pas, voilà le tipe de l'égoïſme le plus plat & le plus révoltant, comme le cachet du plus mauvais de tous les eſprits & de tous les amours propres. Voilà ce dont pluſieurs voyageurs ont donné des exemples aux lieux que je décris, & où la vue de leurs dégradations gratuites m'a révolté.

Quant aux feux d'artifice, ils ne ſont pas méchants, mais ils ſont mal placés. Il me paroit à merveille de donner des fêtes à de jolies femmes ; c'eſt pour elles que les fêtes ſont, ou doivent être inventées ; c'eſt elles ſeules qui les font, il n'y en a point ſans elles. Par-tout où la Nature a préparé un théâtre agréable, un ſit heureux,

ſoit à la ſurface, ou dans les grottes les plus profondes, c'eſt toujours un autel où la beauté a les premiers droits. Mais encore une fois, il m'eût ſemblé mieux entendu de donner, dans les grottes d'Oxelles, des concerts, dont les accords ſe ſeroient harmonieuſement reproduits dans les tubes des criſtaux, qu'ils n'auroient point endommagés, que des feux bruyans qui dégradent ces fragiles prodiges, ou enfument pour jamais ceux que la commotion violente a épargnés.

VINGT-HUITIEME SOIRÉE.

Réflexions ſur les Grottes & ſur les Souterrains naturels en général.

DE QUEL téleſcope aider ſes yeux, à quel point de la terre ſe porter pour decouvrir tous les tréſors de ſa ſurface ? Que l'homme placé ſur une

haute montagne, voit des richesses avec sa vue bornée ! Si cette foible vue pouvoit s'étendre, combien les merveilles se multiplieroient! & quand cet homme auroit parcouru la superficie du monde, qu'il seroit loin de connoître tous les chefs-d'œuvres de la Nature ! Que la Nature est belle, grande, inépuisable & variée !

Cette terre, qui, dans le coin étroit que nous habitons, multiplie, avec tant de prodigalité, les formes, les grandeurs & les nuances des beaux arbres qui nous abritent, des fleurs qui nous embaument, des fruits qui nous délectent, & des paysages qui nous enchantent, cette terre, à chaque dégré de son tour, est autre, & n'est jamais moins opulente. Les jardins que nous foulons servent de dômes à d'autres jardins magiques, à d'autres régions miraculeuses, où la végétation & la vertu productive se signalent par d'autres phénomenes.

Si l'homme ose s'enfoncer dans les

abîmes que la Nature tient ouverts; ſi plus curieux ou plus vain, il oſe en creuſer lui-même pour lire aux flancs de cette terre qui le nourrit & l'engloutira, c'eſt de prodige en prodige qu'il deſcend; c'eſt d'énigme en enime qu'il avance; c'eſt, à chaque pas, un nouveau regne de choſes qu'il parcourt; & parvenu enfin où l'homme le plus hardi peut aller, ce ſcrutateur ſuperbe des cauſes, n'a pas traverſé la huit millieme partie du diametre du globe qu'il vouloit connoître.

C'eſt pourtant quelque choſe à lui d'avoir calculé le diametre de la terre.

VINGT-NEUVIEME SOIRÉE.

Obſervations générales ſur la Franche-Comté.

LA Franche-Comté fournit au Roi le triple de ſoldats des autres provinces, en proportion de ſon étendue.

La Nature y a raſſemblé toutes les productions de premiere néceſſité pour l'homme. Les bleds y ſont au-delà de la conſommation d'une population nombreuſe, quoiqu'éloigné de ce qu'elle pourroit être. La culture du *maïs*, ou bled de Turquie, fournit à l'habitant une nourriture ſaine & très ſubſtantielle. On commence à y ſemer les pommes & les poires de terre ou *patates*, dont les uſages infinis ſont ſi négligés, & preſque ignorés encore dans le reſte du Royaume. Des rivieres & de nombreux ruiſſeaux, bien empoiſſonnés, traverſent cette contrée en tous ſens, & ſont bordés par des prairies immenſes, qui pourroient être d'un tout autre rapport, avec les plus légeres attentions. On cueille en Franche-Comté une grande quantité de vins médiocres, de fort bons vins d'ordinaire en aſſez grande abondance, & quelques-uns jouiſſans d'une réputation très méritée.

C'eſt dans cette province que ſe

trouve le joli vin d'Arbois, dont le bon Henri faifoit tant de cas, & dont il facrifia, de fi bonne grace, deux bouteilles, en fignant fon traité avec le Duc de Mayenne, effoufflé à le fuivre dans les jardins de Monceaux. Le vin d'Arbois eût perdu fon procès, fi Henri IV eût connu celui de Château-Châlons; s'il en eût connu les Chanoineffes, la belle Gabrielle eût perdu le fien.

Les bois deviennent rares en Franche-Comté, moins par leur rareté, que par les abus qui les dégradent.

L'intérieur des montagnes nourrit une quantité confidérable de beftiaux, dont le laitage donne encore de grandes reffources, & entretient des corps plus fains, & non moins vigoureux, pour ne point vivre de cadavres.

Après ces denrées effentielles, la Franche-Comté en poffede encore une, dont la cherté factice reftreint la confommation, au détriment de l'utilité dont elle pourroit être; ce

ſont les ſources ſalées de Salins & de Lons-le-Saunier.

Avec ces tréſors, la Franche-Comté peut ſe paſſer de tout le monde, & être fort utile à ſes voiſins. Je crois ces tréſors ſuſceptibles d'une grande augmentation. Je reprendrai l'énumération que je viens d'en faire. Indiquer ce que je crois propre à opérer un mieux, ne point affirmer mes opinions, ſera m'acquitter d'un devoir de citoyen, ſans crainte de paſſer pour un Docteur.

TRENTIEME SOIRÉE.

De la culture du Maïs ou Bled de Turquie, & de quelques-unes de ſes propriétés, méconnues ou négligées.

On cultive en Franche-Comté le *Maïs* ou *Cara* des Péruviens, & l'on ignore la plupart des propriétés de

cette production. On ne ſait pas, & c'eſt parcequ'on ne veut pas le ſavoir, que la farine de bled de Turquie, même le ſon, produit un vinaigre très fort & très ſain, en le laiſſant aigrir dans de l'eau de fontaine, & mieux dans de l'eau de riviere. Les habitans des grandes Indes ſavent tirer un miel très délicat du maïs, en prenant les tiges un peu avant la maturité du grain. Je ne ſais pas pourquoi nous n'en ferions pas autant. Il y a peut-être un danger à inſtruire d'une autre vertu de cette plante. Les mêmes Indiens nous apprennent, qu'en laiſſant dépoſer dans l'eau les grainsdu maïs, juſqu'à ce qu'ils y germent, ſi on les fait moudre enſuite, & bouillir après dans la même eau, il en réſulte une boiſſon d'une violence extrême. On peut abuſer de ceci, ſans doute; la crainte de cet abus, avoit même porté les Incas à faire un article de Religion de l'abſtinence de cette boiſſon. L'ivrognerie peut en abuſer, mais il y a

un parti à en tirer pour le commerce; punissons les ivrognes, & encourageons les Commerçans.

Ce qui n'est pas pardonnable, c'est le peu de parti que l'on tire en Franche-Comté, nommément des feuilles & des tiges seches du bled de Turquie. Elles sont absolument perdues, & pourroient fournir une nourriture fort saine pour les troupeaux, quelques soins les leur rendroient même agréables. Il s'agiroit de les couper, afin qu'elles fussent plus tendres sous la dent de l'animal.

Il est bon aussi que les gens de la campagne sachent, que des topiques de grains de maïs ou Turquie, bien crevés, sont un excellent spécifique pour toutes les plaies.



TRENTE-

TRENTE-UNIEME SOIRÉE.

De la culture des Pommes & Poires de terre, ou Patates.

IL EST à désirer que la culture des pommes & des poires de terre ou *patates*, s'étende dans le Royaume. C'est aux provinces, où elle est déja connue, à donner l'exemple, en la multipliant : la Franche-Comté est dans ce cas.

Mille raisons doivent porter à encourager ce genre de culture. Quelques-unes de ces raisons sont généralement connues ; d'autres, moins universellement ; d'autres, tout à fait ignorées.

Ce genre de légume unit, a l'avantage de la nourriture saine & abondante qu'il procure, celui d'une récolte assurée. Il faut encore compter

pour beaucoup le peu d'apprêt qu'il exige pour être consommé, & la vertu qu'il a de se garder longtems. On peut encore ajouter à cette derniere propriété par des préparations faciles. On les indiquera tout à l'heure.

On recueille les pommes de terre après que toutes les autres moissons sont faites. De là, l'emploi d'un tems, où le Cultivateur est moins occupé; & nulle soustraction au tems des autres récoltes.

La terre, où l'on seme les patates, demande cependant des préparations & des soins. On leur donne ordinairement trois façons. Un premier labour à la bêche ou pioche, un sarclage, & une autre façon pour enmotter les tiges & les assujettir.

On dit communément que les patates exigent de fort bonnes terres. Sans doute qu'elles viennent mieux dans celles-là, comme toutes les productions en général; mais elles réussissent par-tout. J'oserois conseiller,

même, de commencer tous les défrichemens par ce genre de culture. Voici mes raisons.

Il faut bêcher ou piocher les champs où l'on séme les pommes de terre. Un sol, durci par un trop long repos, ou trop empierré pour donner au soc une entrée facile, sera donc très à propos remué par ces labours à la pioche, que la culture des pommes de terre exige par-tout. La récolte demande une seconde fouille, qui produit nécessairement un nouveau remuement dans cette terre trop consolidée. On dépose sur le champ, ainsi remué, les longues tiges de la plante, après en avoir ôté la racine qui en est le fruit. Ces tiges forment, pour ce champ, un engrais naturel, assez abondant. Le friche, ensemencé cette année en pommes de terre, a donc acquis pour l'année prochaine un principe de fécondité & de mobilité qui le rend à la charue & à toute culture indifféremment.

On a, depuis peu, imaginé en Allemagne une certaine préparation des patates, qui permettroit de suppléer à l'usage journalier du caffé; c'est au moins le but des Inventeurs. Je doute fort qu'ils y parviennent. Ce nouveau breuvage sera peut-être aussi agréable, surement plus sain, & infiniment moins cher. En réfléchissant un peu, on verra que toutes les raisons pour, sont presque nécessairement contre. On ne suppléera jamais, par une denrée à vil prix, à celle que le luxe aura introduite, plus que le besoin. Je crois bien qu'une boisson violente est devenue presque nécessaire à ces vieux corps blasés, étuis d'une ame encore plus languissante. Quelques personnes prennent du caffé par goût, sans doute; un plus grand nombre par habitude; mais c'est par air qu'on est venu à en servir par-tout. Nos Sibarites rougiroient de boire d'un meilleur vin, s'il coutoit moins. Il n'y a pas jusqu'à la bonne chere,

dont le prix ne faſſe le mérite. Il n'y a pas juſqu'au plaiſir, qui ne ſe meſure au poids de l'or qu'il a couté; la fille la plus chere, quoique la plus fanée, ſera la plus jolie.

La caffé rend à l'Europe de mauvais eſtomachs en échange des millions qu'il lui coute. Cette plante nous offroit un remede agréable; l'abus en fait un joli poiſon; mais les hommes tiennent beaucoup aux poiſons qu'ils choiſiſſent. Ce n'eſt donc pas avec la prétention de ſupprimer l'uſage d'une boiſſon, trop mal ſaine pour n'avoir pas de ſectateurs, que j'indique la nouvelle préparation des patates. Elle permettroit, ſans doute, de diminuer, au moins en partie, la conſommation très diſpendieuſe du caffé. Mais cette réforme ne peut être amenée que par les gens raiſonnables; elle n'établira jamais une branche de commerce bien étendue. Au demeurant, voici la recette.

Il s'agit de faire tremper les patates

dans de l'eau, bouillante aſſez pour en ôter la peau avec facilité, mais rien de plus.

Cela fait, il faut couper les pommes ou poires de terre par tranches aſſez minces. On les étend ſur des planches ou ſur des plaques. On les fait ſécher au four avec l'attention de les retourner pour qu'elles ſechent plus vîte. Enſuite on les brule légerement, on les réduit en farine dans le moulin, & on les aſſaiſonne, comme le caffé, avec du lait & du ſucre. Cette boiſſon eſt fort ſaine, fort agréable. Mais elle eſt d'en deçà des mers, c'eſt un grand inconvénient.

Morale à part, nous conviendrons que le Moka a plus de parfum que les patates; mais il y auroit un parti plus important à tirer de cette préparation ſimple des patates. Il eſt facile de ſentir que la pomme de terre deſſéchée, comme il eſt dit plus haut, raſſemble dans cette opération, toutes ſes parties muqueuſes & nutritives dans le plus petit

poids & le plus petit volume poſſible. D'où il s'enſuit qu'un homme pourroit, ſans s'incommoder dans ſa marche, porter de cette denrée de quoi ſe nourrir pluſieurs jours. Cela ſeroit à coup sûr moins embarraſſant, que le fardeau du pain que le ſoldat eſt obligé de prendre pour quatre jours, dans preſque toutes les expéditions de guerre. Ce pain lui ôte, par la fatigue de le porter, toute la force qu'il peut lui donner en le mangeant.

On a déja propoſé de ſe ſervir de pommes de terre pour faire du pain aux troupes : ce qui peut avoir ſon utilité. Mais l'idée de réduire par le deſſechement la même quantité intrinſeque à un poids & à un volume moindres, me ſemble plus neuve. Neuve ou non, qu'importe, ſi elle eſt bonne.

Tout ceci me rappelle que les Princes étrangers ne connoiſſent point ces fournitures de pain à leur compte, en tems de guerre. Les pays où ſe trouvent

les troupes, en fourniſſent. Les ſoldats ont de moins la peine de le porter, & n'en manquent pas davantage. Les Princes en ſont plus riches à la fin de la campagne. Les Entrepreneurs des vivres le ſont moins, il eſt vrai.

TRENTE-DEUXIEME SOIRÉE.

Des Rivieres & Ruiſſeaux en général, & en particulier de ceux de la Franche-Comté.

LA SAONE exceptée, les rivieres qui arroſent la Franche-Comté, ne ſont point navigables. C'eſt toujours la faute des hommes quand une riviere quelconque ne l'eſt pas. Il n'y a que la pareſſe, l'ignorance, ou la miſere qui puiſſent en rejetter le tort ſur la Nature.

Quant à l'ignorance & à la pareſſe, il n'y a rien à dire, ſinon d'éclairer

l'une, & de punir l'autre. Quant à la misere, il est fâcheux que le remede soit ainsi détruit par le mal même; car il est bien sûr que toute province, où s'ouvrira une nouvelle navigation, sera enrichie.

Il n'y a point de riviere qui ne puisse porter des bateaux, plus ou moins considérables, avec plus ou moins de dépenses: beaucoup moindres en général, qu'on ne se l'imagine, si elles sont bien dirigées, & telles qu'elles soient (à moins d'une extravagance & d'une friponnerie palpables), toujours au dessous du produit qui en résulteroit. Mais ceci est le but d'un autre ouvrage, trop intéressant pour ne pas se hâter de le finir, trop important pour le finir trop tôt.

Parmi la foule d'Ordonnances, si souvent contradictoires, où sont enfouis, en France, les droits de propriété, & les charges auxquelles ils obligent; parmi ce tas de volumes, impossibles à lire, & faisant de la con-

noiſſance des loix, une choſe auſſi néceſſairement ignorée, qu'eſſentielle à ſavoir, je ne connois pas, & je ne crois pas qu'il exiſte une Ordonnance claire & poſitive ſur le curement des ruiſſeaux & rivieres du Royaume. Si elle exiſte, au moins eſt-elle de toutes les loix enfreintes, la plus violée & la plus inſuffiſante.

Les rivieres de Franche-Comté, ſont, comme toutes les autres rivieres du monde, ſujettes à des débordemens périodiques : ainſi l'a voulu l'Auteur de la Nature. Sans des réflexions bien ſubtiles, il eſt aiſé de reconnoître, dans ce fléau apparent, un nouveau bienfait, comme dans beaucoup d'autres. Mais l'homme aime à ſe plaindre : l'on diroit ſouvent, qu'être regardé comme malheureux, eſt utile à ſon bonheur.

Il eſt certain que les inondations ont, par-tout, leur tems à peu près marqué. Le calcul qu'elles permettent, n'eſt pas tout à fait géométrique, j'en

conviens ; il a ſes exceptions : mais enfin on peut en avoir des approximations aſſez exactes dans toutes les provinces. Il eſt ſeulement permis de s'étonner de la négligence que l'on apporte aux obſervations qui devroient conſtater ces phénomenes.

Ces remarques ſont aſſez intéreſſantes pour l'agriculture, pour qu'elles duſſent être moins négligées. Ce n'eſt pas par des Académiciens qu'elles doivent être faites, & leurs réſultats doivent être encore moins enterrés dans les archives des Académies. Utiles aux gens de la campagne, c'eſt par eux, c'eſt pour eux qu'elles devroient ſe faire, & c'eſt ſous leurs yeux qu'elles devroient être ſans ceſſe expoſées.

Quel inconvénient, quel embarras y auroit-il à obliger les Prévôts, Baillifs, Syndics ou tels autres chefs de chaque Communauté, à tenir, tous les ans, regiſtre exact des dates & des dégrés des crues d'eau de la riviere ou ruiſſeau de leur territoire ? Pourquoi

ce regiſtre ne ſeroit-il pas ſans ceſſe ouvert & mis ſous les yeux du Cultivateur ? La chaire de vérité ſeroit-elle donc avilie, ſi les Curés eux-mêmes, s'inſtruiſant un peu plus des objets vraiment utiles à l'Etat, rappelloient ces remarques dans leurs prônes ? Pourquoi n'y joindroient-ils pas des réflexions ſimples ſur les changemens, que la connoiſſance de ces accidens naturels devroit apporter dans les genres de culture voiſine des rivieres ? Rien de plus commun que l'abſurdité des payſans à cet égard. L'avarice même ne peut déraciner chez eux le préjugé & l'habitude. Ils ſémeront fort longtems, près d'un ruiſſeau, une denrée toute contraire à la qualité du ſol aquatique ; & tranſplanteront avec la même conſtance, ſur la colline, la production dont le ciel a dépoſé le principe de fécondité dans ces inondations, funeſtes ſeulement par notre faute. Je me rappelle avoir vu, en ce genre, des choſes incroyables pour le

ridicule. Tout cela paroît extraordinaire ; mais il faut bien se persuader que l'on n'est jamais la dupe du vice d'un ancien usage, que pour ne pas croire les hommes aussi absurdes qu'ils le sont. Ils le sont à l'excès, dès que le Gouvernement perd une occasion ou un moment pour les éclairer. *Il faut bien que cela soit bon, car il y a des siecles que cela est ainsi*, est un raisonnement encore plus faux, qu'il n'est commun.

J'ajouterai quelques réflexions pour les consciences timorées, qui peuvent trouver extraordinaire de proposer aux Curés de rendre les paysans meilleurs Laboureurs.

Cette proposition, à l'analyser, ne me semble nullement faite pour causer du scandale. Le but de la Religion est, & doit être, selon moi, de faire faire au Sujet le plus sûrement son salut, en servant le plus utilement son Prince. C'est remplir les deux objets, que de rendre le Sujet plus labo-

rieux & plus intelligent. L'occupation ne lui permet pas de ſonger au mal ; l'induſtrie féconde les campagnes : c'eſt donc bien ſervirle ciel & l'Etat. De ces ſortes de catéchiſmes, à la fois pieux & politiques, il réſulteroit, pour le payſan, avec de meilleures moiſſons, plus de reconnoiſſance envers le Dieu qui les donne. Mon cœur me tromperoit bien groſſierement, s'il me mettoit en contradiction avec l'Egliſe, quand il me fait penſer que ce ſeroient d'excellens prônes pour les villages, que des conſeils éclairés ſur l'agriculture, & la lecture de certains chapitres de M. Tiſſot (*a*). L'abondance & la joie naîtroient du premier point du ſermon ; la ſanté naîtroit de l'autre, qui détruiroit, peu à peu, les préjugés funeſtes, que l'habitude a enracinés dans la tête des payſans mala-

(*a*) M. Tiſſot un des premiers Médecins de l'Europe, & moins recommandable encore par ſes talens, que par ſa ſincere envie de les rendre utiles à l'humanité. Voyez ci-après la Soirée ſur Lauſane.

des. La Religion, à coup sûr, n'y gagneroit pas moins que le Trésor Royal. Je sens par moi-même, que l'on n'aime jamais tant le bon Dieu, que quand on est à son aise, & qu'on se porte bien.

TRENTE-TROISIEME SOIRÉE.

Suite des reflexions sur la Police des Rivieres & Ruisseaux.

Nous reprendrons le sujet d'hier, c'est-à-dire, l'espece de police à établir touchant les rivieres & ruisseaux du Royaume. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut, en parlant des Anabaptistes. J'y renverrai pour examiner le moyen simple, indiqué d'après leur expérience, pour rendre le séjour des eaux moins long dans les champs. Je dirai seulement ici combien il seroit essentiel d'apporter plus de soins à détruire les engorgemens, qui se forment dans tous les cours

d'eau, par l'amas des matieres que ces courans entrainent.

Si ces ſoins étoient journaliers, même annuels, ils ne ſeroient rien. La négligence impardonnable des propriétaires riverains, en fait bientôt un objet de dépenſe conſidérable, ou un inconvénient très funeſte. En cela, les riverains n'entendent pas plus leurs intérêts perſonnels, que le bien général. Une vérité bien conſolante & trop oubliée, c'eſt que ces intérêts bien entendus, ſont toujours les mêmes.

Laiſſez pouſſer un jonc au milieu d'une riviere; ne l'arrachez pas: & ſoyez bien sûr qu'avec les années, là, où il y a un jonc, il y aura une iſle.

Cette vérité inconteſtable pourroit ne pas effrayer le Seigneur des environs, ſi on la laiſſoit iſolée. Il calculeroit que cette isle ſera un terrein de plus, & un aggrandiſſement à ſon héritage. Il calculeroit mal. D'abord il mourra longtems avant que cette isle lui rapporte; mais il vivra encore, quand

quand elle commencera à lui nuire. D'abord cette isle ne se formera que des terres en valeur enlevées successivement par les eaux aux rives de son patrimoine. Le propriétaire perdra donc infailliblement d'un côté, ce que ses arrieres neveux pourront gagner d'un autre. Tout ce qu'il pourra avoir, en pur don, se bornera à quelques carpes ou brochets sentant la bourbe, au lieu de la noisette qu'ils sentoient avant cette fange amassée dans leur séjour. Il héritera encore d'exhalaisons propres à empoisonner sa demeure & sa personne; ou s'il y échappe, il lui en coutera au moins, à coup sûr, quelques arpens de pré que les eaux, obstruées dans le milieu de leur lit, ôteront assez vîte aux prairies de droite & de gauche.

C'est ainsi que se forment ces marais dangereux qui souillent les rives de plusieurs rivieres du Comté de Bourgogne, & de tant d'autres Provinces. On les nomme des *mortes* en

Franche-Comté; des *relaiſſées* ailleurs. N'importe le nom ; mais beaucoup importe les vapeurs qui en ſortent , & portent dans le voiſinage des fievres opiniâtres & ſouvent mortelles.

De toutes ces *mortes* ou *relaiſſées*, il n'en eſt pas une dont on ne détruiſît le danger par quelques coupures, tracées avec intelligence. J'ajouterai encore qu'il n'eſt pas un ſeul de ces deſſéchemens, qui ne valût, en herbes ſeules, un produit au deſſus de ſes frais. On auroit la ſanté en ſus ; ce pot de vin a ſon prix.

Il n'eſt donc pas néceſſaire , ni pour l'agrément , ni pour l'économie, de tolérer ces inconvéniens. Je n'y vois d'autres avantages poſſibles , que celui de multiplier les échutes (*a*) dans un pays de main-morte. Un calcul de ce genre n'appartient qu'à cet ancien Curé du charnier des Innocens, qui

(*a*) Nom donné aux héritages provenans du droit qu'ont les Seigneurs dans tous les pays de main morte, d'hériter des biens de leurs payſans morts ſans enfans.

s'oppoſa en forme à ce que l'on pavât Paris, de peur que ſes profits ne diminuaſſent avec le nombre des enterremens. Tout le monde n'eſt pas digne de cette charité chrétienne (*a*).

TRENTE-QUATRIEME SOIRÉE.

Suite du même ſujet.

J'AIME les prés & les ruiſſeaux, j'y reviens ſouvent. Pour inviter à en épurer les bords, je parlerai des nouveaux avantages que le propriétaire auroit encore à eſpérer en échange de ſes avances.

Après la ſalubrité de l'air & le terrein recouvré par les deſſéchemens, il faut compter pour quelque choſe juſqu'à la fange que l'on retireroit des marres putrides épuiſées. Accumulée ſous des eaux dormantes, cette fange porte la mort; diſperſée ſur la ſurface

(*a*) Voyez les Eſſais ſur Paris.

des champs voiſins, elle donne la vie avec la fécondité.

Entaſſez, dans un coin de la prairie, les roſeaux & les plantes aquatiques, qui engorgent les courans, & ajoutent à la corruption, en prolongeant le ſéjour des eaux. Brulez ces joncs inutiles, & remarquez, à la fenaiſon prochaine, combien d'herbes nouvelles vous auront valu ces cendres diſperſées.

Les eaux une fois bien épurées, on aura de meilleur poiſſon. C'eſt ici l'occaſion de publier une recette, pratiquée avec ſuccès dans le pays d'Hanovre, pour la multiplication de cette denrée. Je ne puis garantir le ſuccès, que pour deux eſpeces de poiſſon, le ſaumon & la truite. Je ne ſache pas que les épreuves aient été appliquées à d'autres; mais je ne vois point de raiſons, pour qu'elles ne réuſſiſſent pas également pour tous les poiſſons d'eau douce.

1°. Il faut faire un coffre de bois,

d'une profondeur arbitraire, mais à peu près dans les proportions de douze pieds de longueur ſur un & demi de largeur, & ſix pouces de profondeur.

2°. Il faut laiſſer au milieu d'une des extrémités du coffre une ouverture de ſix pouces en quarré.

3°. Ce trou doit être intérieurement garni d'un treillage de fil de fer, dont les mailles aient au plus quatre lignes.

4°. Au milieu de l'autre extrémité, on pratique un trou de ſix pouces de longueur, ſur quatre de largeur. Il eſt pareillement garni d'un treillage.

Cette précaution eſt indiſpenſable pour défendre l'entrée du coffre aux ſouris d'eau.

5°. Le deſſus du coffre doit être ferré, & fermer hermétiquement, afin que les inſectes n'y trouvent pas plus d'entrée, que les ſouris d'eau.

6°. On fait les petits préparatifs néceſſaires pour placer & aſſujettir ce coffre ſur le bord d'une riviere ou d'un ruiſſeau.

Il eſt encore poſé plus avantageuſement à la ſource d'une fontaine, au bas de laquelle on forme un petit vivier.

7°. Il faut couvrir le fond du coffre d'un lit de ſable bien lavé, d'un pouce d'épaiſſeur, à peu près.

8°. Sur ce lit de ſable, on répand du gravier, partie de la groſſeur d'une noiſette, partie de la groſſeur d'une noix, le diſpoſant de maniere que toutes les pierres groſſes, ou petites, ſoient contiguës entr'elles.

9°. Tous les préparatifs étant faits pour l'emplacement du coffre, on prend, dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier, tems de la fraie des truïtes & des ſaumons, une femelle vive ou morte nouvellement; on lui fait rendre ſes œufs, en lui paſſant la main de haut en bas ſur le ventre, & la tenant au deſſus d'un vaſe de bois, dans lequel on a verſé la valeur d'une demie pinte d'eau de fontaine.

C'eſt dans cette eau que l'on fait évacuer les œufs de la femelle.

Nota. Que les truites ne ſe prennent, pour la fraie, que dans les mois de Décembre, Janvier & Février.

10°. Il faut enſuite ſe ſaiſir d'un mâle de la même eſpece, &, par le même procédé, lui faire rendre la laite dans la même eau.

Il eſt à remarquer que les œufs ne ſe détachent point de la femelle, & que la laitance ne découle point du mâle, avant d'être parvenûs au point de perfection que la génération exige.

11°. Quand les œufs des truites & des ſaumons ont été rendus fertiles par le mélange indiqué, on les dépoſe ſur le gravier, enfermé dans le coffre.

Alors on dirige un filet d'eau, qui entre par l'ouverture ſupérieure, & ſort par l'iſſue du treillage inférieur.

Il faut avoir grand ſoin qu'une eau, fraîche & renouvellée, coule ſans ceſſe dans le coffre, juſqu'à la hauteur du treillage, qui facilite ſon écoulement.

12°. Il est également indispensable d'entretenir le filet d'eau, & d'empêcher qu'il ne tombe avec trop de force, de peur que sa rapidité n'entraine ou ne dérange le dépôt des œufs qui séjourne dans les graviers.

13°. Il faut, de trois en trois jours, nettoyer la superficie de l'eau du coffre, & entrainer avec un plumeau la crasse ou le limon qui peuvent s'être arrêtés à cette superficie.

Cette espece de croute est un des symptômes qui donne à découvrir le tems où les truites & saumons se vivifient; ce qui a lieu communément au bout de cinq semaines.

On apperçoit un point noir, qui, après huit ou dix jours, perce l'œuf, & se développe.

14°. Il faut connoître le dégré de chaleur de l'eau, que l'on fait passer sur les germes; les œufs étant plus ou moins promptément éclos, selon que l'eau du ruisseau qui les arrose, est plus ou moins chaude & vive.

15°. Le poiſſon, après être éclos, porte, pendant un mois, l'œuf qui lui reſte attaché au ventre. Il n'eſt ſuſceptible de prendre aucune nourriture pendant tout ce tems-là; ſa gueule demeurant informe, juſqu'au moment où le poiſſon eſt tout à fait détaché de ſon œuf.

16°. Parvenu à ce point, il ne s'agit plus que de tranſporter les éleves dans un vivier, où ils puiſſent trouver plus d'eſpace & une nourriture proportionnée, tels que des vers d'eau, preſque imperceptibles & le limon de la terre.

Cette ingénieuſe invention eſt d'un habitant du pays d'Hanovre. Il en a fait les épreuves avec le plus grand ſuccès à Nortelem. Le fruit de ſes recherches eſt devenu un objet de commerce conſidérable. Elles lui ont, en outre, valu une penſion de l'Angleterre, qui croit que le moyen de multiplier les découvertes utiles, eſt de les récompenſer.

TRENTE-CINQUIEME SOIRÉE.

De la trop grande multiplicité des chemins en Alſace.

On se plaignoit, il y a quelques années, de la rareté des chemins en France; il faut aujourd'hui ſe plaindre de leur multiplicité, tout à l'heure indécente dans pluſieurs parties du Royaume. Quand on a ajouté au terrein qu'ils font perdre, ce qu'ils coutent aux Communautés forcées de les conſtruire, & le peu de proportion établi entre l'avantage & les frais, on finit par trouver beaucoup plutôt le profit des Ingénieurs, que la réelle utilité de la route.

Cette utilité eſt loin d'être indiſpenſable, quand une route nouvelle n'a pour but, que la décoration d'un bourg ignoré, où aboutiſſoit un chemin, auſſi bon, mais un peu moins

bien aligné (*a*). Cette raiſon ne devient ſuffiſante, que quand l'Entrepreneur eſt un fripon.

Corvées pour corvées, friponneries pour friponneries, ſi l'on creuſoit quelquefois un canal navigable, au lieu d'une route, les eaux du canal rendroient en fécondité aux terres voiſines, ce qu'il leur ôteroit en ſuperficie. Il opéreroit encore, chemin faiſant, des deſſéchemens naturels : nouvelle compenſation du terrein uſurpé par lui. Il y auroit de plus, dans ce canal, du poiſſon que l'on mangeroit ; les charois plus faciles & moins chers, diminueroient la quantité de chevaux néceſſaires à nourrir ; le nombre des chevaux ſupprimé permettroit de mettre quelques prairies en champs, ou nourriroit plus d'hommes & moins de bêtes ; cela ſeroit plus humain.

(*a*) Ceci n'eſt point dit à l'aventure ; une diſcrétion, peut-être mal entendue, à la vérité, empêche ſeule de citer ces exemples probans.

TRENTE-SIXIEME SOIRÉE.

Premier encouragement à donner à l'agriculture en Franche-Comté.

On recueille beaucoup de bled en Franche-Comté ; moins cependant qu'il ſeroit poſſible d'en recueillir. La preuve en eſt, que l'on y rencontre encore des friches, même en aſſez grande quantité.

Pour que les friches diſparoiſſent, il faut, en général, pluſieurs choſes. La premiere, eſt un débouché facile pour les denrées que produiront ces terres miſes en valeur. On a vu hier que ces débouchés ne manquent pas, à beaucoup près, dans la province dont il s'agit. On connoit encore, en ce genre, l'effet de l'exportation, & il ſemble, à la honte du ſiecle, que ſes ſuites ſoient un problême. Ce n'en eſt ſurement pas un pour les Intéreſſés,

qui ſe plaiſent le plus à l'embrouiller. Mais après un débouché facile promis au Cultivateur ; mais après l'exportation, il faut encore lui aſſurer une jouiſſance paiſible & une propriété. Cette propriété n'exiſte pas où ſubſiſtent les reſtes révoltans de ce gouvernement féodal, aviliſſant les Comtés & Duchés de Bourgogne. Je n'ai pû expliquer que par le dégoût inſéparable de cet eſclavage, la nonchalance ſurprenante & commune aux payſans Franc-Comtois. Ils ſont forts & pareſſeux ; c'eſt qu'ils ſont eſclaves ; les fers les plus légers accablent les bras les plus vigoureux. Il faut donc briſer ces fers. Quant aux Seigneurs des terres, dont ces droits révoltans de main-morte forment en partie les patrimoines, un dédommagement ſeroit juſte, ſans doute. Il ne faut pas que le Laboureur ſoit avili ; il ne faut pas que le Seigneur ſoit ruiné : tout peut s'arranger. Tous les jours un ſujet main-mortable ſe rachete de ſon

Seigneur. Le prix de cette franchiſe eſt fondée ſur celui de la fortune du payſan qui s'affranchit, & dont le Seigneur attend une échute plus ou moins conſidérable. Cela poſé, tout payſan eſt aſſez riche pour s'affranchir, tel pauvre qu'il ſoit. En effet, ſi le Seigneur attend une échute conſidérable de tel de ſes vaſſaux, ce vaſſal eſt riche, il peut acheter ſa rançon. Si ce vaſſal n'a rien, le Seigneur n'a rien à en attendre, il peut l'affranchir pour rien.

Le gouvernement doit veiller à la conſervation de la fortune des Seigneurs, comme des payſans, ſans doute. Mais l'amour propre du Seigneur, fier d'avoir des ſerfs, des main-mortables, des eſclaves dans ſa Paroiſſe, mérite, à ce ſeul titre, peu de conſidération, ſur-tout quand il s'agit, en comparaiſon, de l'intérêt le plus preſſant de l'humanité. Quant à l'amour propre même, quel Seigneur, fait pour l'être, trouvera, en réflé-

chiſſant, plus noble de commander à des ſerfs, qu'à des gens libres, à des bêtes de charge, qu'à des hommes?

Il y a tout à parier, que les plus chauds antagoniſtes de ce projet, ne ſeroient pas ceux qui auroient les droits les plus réels à le rejetter. Il auroit, pour ennemis déclarés, plus de Parvenus, que de Gentilhommes: cela eſt dans l'ordre. Ces droits, ſans doute, doivent être plus chers au Pâtre décraſſé, enrichi à percevoir les deniers de la douane, & devenu d'hier Seigneur de la Terre, où ſon pere gardoit les vaches, qu'au vrai Noble qui compte, par ſiecles, les ſervices rendus par ſa race à la Patrie.

Mais que l'on ſente combien ces droits, qui révoltoient même entre les mains qui les ont de tout tems poſſédés, portent de révolte dans l'ame, quand on ſonge, que pour de l'argent volé, le premier Traitant ſe les approprie.

TRENTE SEPTIEME SOIREE.

Des Bois en général.

C'EST une belle production de la Nature qu'une vaſte forêt ! L'homme ignorant & froid, qui s'y promene, ne peut lui-même s'y défendre du charme attaché à l'obſcurité religieuſe de ces aſiles. Que ce charme eſt puiſſant pour l'homme ſenſible, errant ſous des chênes trois fois ſéculaires ! Mais que d'idées pour l'eſprit, que de profonds ſentimens pour l'ame de l'homme inſtruit & ſenſible à la fois, & goutant les délices de l'ombre au fond d'un bois antique & ſacré !

Où l'homme froid n'a vu que de grands arbres, ſous leſquels il ſe retire machinalement, quand il a trop chaud, l'homme ſenſible contemple une retraite ſolitaire & conforme à la rêverie qui ſoulage ſes peines, ou le concentre

tre mieux dans le ſouvenir de ſes félicités. Il n'eſt point de détour pour lui dans cet immenſe eſpace, où il ne déſire, où il ne ſe rappelle, en ſilence, une mere qu'il aime, un ami qu'il attend, une maîtreſſe qu'il adore, ou des enfans dont il eſt adoré. Amoureux, il eſt bientôt poète. Dès-lors, mille rapports nouveaux. Chaque arbre eſt un dais de verdure pour la maîtreſſe chérie; chaque tapis d'herbe fraîche, un lit pour les plaiſirs les plus tendres; chaque fleur un hommage à l'objet aimé, & chaque rameau un témoin de mille ſermens de conſtance, que l'on ne croit jamais pouvoir trahir.

Mais, aux plaiſirs même de cette ame douce & active, combien d'autres plaiſirs ſe réuniſſent encore en faveur de celui qui réunit le flambeau des ſciences au feu du ſentiment! Après avoir, ſous ces vaſtes berceaux, joui, comme homme ſenſible, de tous les penſers de l'amour; après avoir, ſous chaque feuille, étu-

dié les careſſes des oiſeaux ; après avoir, dans chaque buiſſon, reçu d'autres leçons d'amour d'une foule d'êtres ſans nombre; après avoir entendu, au loin, les échos effrayés par d'autres concerts d'amour encore ; après avoir appris des chants du roſſignol, des rairemens du fauve (*a*), des henniſſemens du courſier paiſſant dans ces bois, & de l'enlâcement de ces bois même, que tout tend à ſe reproduire, à s'unir, à s'aimer, combien d'autres calculs intéreſſans vont naître, pour l'homme inſtruit, de la contemplation du philoſophe.

Ce chêne, où des tourterelles ont poſé leur nid; ce chêne, dont les fruits, jadis ſuffiſans pour l'homme, engraiſſent à préſent, à ſes pieds, des animaux que l'homme dévore ; ce chêne, qui a

(*a*) On ſait bien que ce mot n'eſt pas françois, mais il doit l'être. Le Lion rugit, le Taureau mugit, le Cheval hennit ; pourquoi le verbe *Raire*, employé pour exprimer les cris du Cerf, ne fourniroit-il pas de même un ſubſtantif ?

vu cinq fois ſe renouveller la race des hommes..., un homme va l'abbattre en un moment. Abbattu, que deviendra-t-il ? Soutiendra-t-il nos Temples? Ornera-t-il les palais des Rois ? Fera-t-il voguer des Matelots vers le Nouveau-Monde ? Echauffera-t-il l'humble foyer du pauvre dans les jours rigoureux de l'hiver ? Un Sculpteur en fera-t-il un Dieu ? Son tronc, ſéparé en mille tables, permettra-t-il aux accords les plus doux, de réſonner dans des cavités harmonieuſes ? Il perpétuera le feu, non du Temple prophane de Veſta, mais de ces fourneaux embraſés, d'où découle le fer de nos charrues, & malheureuſement auſſi le fer de nos armes. Il emmanchera la bêche du Cultivateur, la coignée qui le détruira lui-même, & la pertuiſane du Guerrier qui détruira ſon ſemblable. Il formera le timon du Laboureur & le ſceptre du Monarque. Sans ces bois, plus de chars de triomphe, plus de chars pour la mo-

leſſe, mais plus de chariots non plus pour rouler les moiſſons vers la grange; plus de roues ingénieuſes mouvant les meules qui nous nourriſſent; plus de tables commodes pour les joyeux convives; plus de preſſoirs, d'où découlent les joyeuſes vendanges; plus de cuiſſons ſalutaires pour tous nos alimens. Il faudra brouter l'herbe crue, ou dévorer cruds les membres ſanguinolens des animaux. Sans bois, plus d'arts, plus de maiſons, plus de villes, plus de ſociétés. L'homme ne peut donc pas plus ſe paſſer de bois, que de pain. Mais une année renouvelle le froment; il faut un ſiecle pour renouveller un arbre. L'économie la plus ſévere, l'adminiſtration la plus approfondie dans ſes principes, la plus ſtable dans ſa marche, la plus rigoureuſe dans ſes ſtatuts, ce ſont donc les bois qui l'exigent.

Quittons ces belles forêts, où je m'égare, où l'homme ſenſible s'attendrit, où le philoſophe citoyen rêve

pour opérer un mieux, & demain nous nous rendrons compte des abus par lesquels tant de beaux arbres ont été mutilés, tant de cantons mis à nud, & tant de parties dégradées dans ces belles forêts.

TRENTE-HUITIEME SOIRÉE.

Abus dans l'administration des bois, nécessités par la loi même.

BEAUCOUP de délits naissent, sans doute, de la méchanceté des hommes; un plus grand nombre, peut-être, des mauvaises loix. Le vrai but de la loi, n'est pas que tous les délits soient punis; ce but ne peut seul satisfaire qu'un Tyran. La loi s'en propose un plus noble, plus sage, plus humain, celui de prévenir le délit même, & avec lui l'occasion de punir l'infracteur.

Une loi ne vaut donc rien, quand

elle fournit au ſujet une tentation journaliere de l'enfreindre ; quand elle met, à toute heure, la vertu aux priſes avec l'intérêt perſonnel, la ſoumiſſion aux loix de la ſociété en lutte avec les beſoins naturels, c'eſt-à-dire, quand elle prépare au citoyen un combat pénible, avec une défaite auſſi sûre que funeſte à ſa tranquillité perſonnelle & au bien général. C'eſt donner à la juſtice le faux emblême, dont de faux Théologiens ont deshonoré la Divinité ; c'eſt faire de Thémis une Sirene déteſtable.

Mais revenons aux forêts, & voyons, dans leur adminiſtration vicieuſe, ce piége ſans ceſſe tendu par la main qui doit garantir de tous les pieges ; cette provocation aux abus ; ce code que les plus âpres des Procureurs ſemblent avoir redigé ſeuls, en y ménageant à chaque article une occaſion de ruine pour les malheureux qu'ils doivent dépouiller.

Je parle des abus particuliers aux

forêts de la province dont je m'entretiens depuis longtems, ou à celles où les mêmes reglemens ont lieu dans d'autres provinces du Royaume. Je n'approfondis pas une matiere qui demande l'étude de la tête la plus forte, pour en tirer tout ce qui en doit sortir. Je cherche seulement à mettre en évidence la fausseté de quelques principes, d'où ne peuvent nécessairement dériver que de fausses conséquences.

Dans toutes les Terres où je m'arrête, dans tous les Châteaux où je séjourne en Franche-Comté, j'entends des plaintes des Seigneurs contre les habitans. Qu'ont-ils fait? — ils pillent mes bois. — Que font vos Gardes? — ils les rapportent. — Que font les Juges? — ils ne décident rien. — Pourquoi? — c'est que le droit n'est pas clair. — La chose le devient beaucoup de ce moment.

Voilà le principe de l'abus connu, remontons à la source du principe.

Par quelle fatalité ces droits ſont-ils ſi embrouillés? de quand vos habitans datent-ils leurs prétentions ? ſur quoi les fondent-ils ? par quelles preuves conſtatent-ils les dates de leurs prétentions & leurs prétentions mêmes ?

A toutes ces queſtions, que le bon ſens le plus ſimple vient de dicter, les trois quarts des propriétaires reſtent courts, & leurs gens d'affaire n'en ſavent pas davantage. Cependant s'il s'en trouve un plus inſtruit, vous êtes au fait en quatre mots.

Il y a cent ans, que tout le Comté de Bourgogne étoit couvert de bois : l'abondance exceſſive de cette denrée la rendoit ſans valeur. Au peu d'importance que la vilité de ſon prix faiſoit mettre à ſa conſervation, ſe joignoit même un intérêt preſſant de la détruire, au moins en partie. Il n'y avoit point de routes ouvertes. A travers les ſentiers mal frayés dans ces bois, immenſes repaires de brigands,

le Seigneur de la mazure titrée & voiſine, ne pouvoit voyager qu'en armes & au péril de ſes jours. Souvent, aux approches de la nuit, ſortoient de ces forêts ſans fin, des troupes d'aſſaſſins qui venoient livrer des aſſauts aux tours crenellées du Haut-Juſticier du canton. Il falloit donc abattre des bois à force : la permiſſion d'en prendre à diſcrétion pour ſe chauffer, pour ſe bâtir, étoit donc facilement accordée à l'habitant par le Seigneur. De là tous ces droits communaux, d'uſage, de parcourt, de bois morts & morts bois, &c. ſource inépuiſable des abus actuels ; abus que les circonſtances changées rendent auſſi funeſtes qu'ils pouvoient être indifférents, & peut-être utiles, il y a un ſiecle.

Mais lorſque, durant cent ans, on coupe du bois à diſcrétion dans une province, on en abbat certainement bien plus qu'il n'en repouſſe. Auſſi les bois ſont-ils aujourd'hui auſſi rares qu'ils étoient, il y a un ſiécle, ſura-

bondans en Franche-Comté. Or, si en un siecle, les droits accordés par les Seigneurs peu prévoyans, ont détruit autant de bois qu'il en existe aujourd'hui dans la province, il est très clair que ces droits subsistans toujours, il s'en faudra du tout au tout dans cent ans, qu'il y ait un pied d'arbre en Franche-Comté. Ces droits sont donc destructeurs du bien général. Ils menent donc à une disette absolue d'une denrée de nécessité premiere. Il est donc de l'intérêt de ceux qui en jouissent, comme de ceux qui les ont accordés, que ces droits soient abolis.

Telle Communauté a obtenu, il y a cent ans, de son Seigneur, le droit de parcourt & de chauffage dans ses bois, pour une redevance d'une poignée d'avoine par chaque habitant de ladite Communauté. Ce droit de parcourt permet au paysan de faire paître ses bestiaux dans ces grands bois; mais comme ces grands bois sont voisins des nouvelles coupes, & que les bestiaux

ſont mal gardés, il s'enſuit que tous les rejets de ces coupes nouvelles, broutés par la dent mortelle des animaux, ne repouſſent jamais. Donc, pour une poignée d'avoine, qu'il ne touche pas, le propriétaire voit ainſi détruire, dans ſa ſource, le patrimoine de ſes ſucceſſeurs.

Les droits de chauffage & de bois mort ou mort bois, ne ſont pas moins funeſtes. Accorder à un payſan la permiſſion de couper du bois de quoi échauffer ſon humble foyer l'hiver, c'eſt lui donner le droit de couper tout le bois qu'il pourra bruler, employer, ou vendre, cela eſt inconteſtable. Lui dire : je vous permets de couper du bois blanc dans mes forêts, & d'y ramaſſer les branches mortes, que les vents d'automne feront tomber, c'eſt lui dire : tu pourras couper le meilleur chêne en même tems, & le mettre au milieu de la charge de bois blanc que tu pourras emporter ; car comme mes Gardes ne pourront pas toujours

être ſur tes talons pour t'obſerver, & que toi, tu ſeras ſans ceſſe homme, & excité par l'eſpoir de l'impunité, tu feras le mal que ton intérêt perſonnel ſemblera te conſeiller ; car tous les hommes ſont ainſi bâtis.

Mais commē cet eſpoir de l'impunité ſera cependant douteux, & toujours accompagné de la crainte d'une confirmation du délit, il en naîtra encore un autre inconvénient. En effet l'appréhenſion des Gardes, quoiqu'inſuffiſante pour empêcher le dégat, ſera toujours aſſez vraie pour l'augmenter, comme on va le voir. Les coups de la hache du déprédateur, par exemple, pouvant avertir le ſurveillant prépoſé par les loix ; ce déprédateur ſe ſervira de la façon la plus expéditive d'abbatre l'arbre, afin d'être moins longtems dans le cas d'être ſurpris. Pour hâter ſon larcin, il coupera l'arbre à la hauteur de ſes bras, parce-que cela eſt plus facile ; mais cet arbre ainſi exploité ne repouſſera plus

que des rejets rabougris & à jamais inutiles. Souvent pour n'être point trahi par les coups redoublés de la coignée bruyante, la ſcie mortelle opérera, à ſon défaut, la dégradation de la forêt, & tout arbre coupé par une ſcie, meurt ſans reſſource ; car chaque tronc, dont elle ſépare la tige, voit, ſous le progrès des dents, obſtruer tous les canaux par où devoit circuler la ſéve, & perd pour jamais le droit de reverdir.

Enfin la peur fera ajouter le gaſpillage aux vols réels. Le propriétaire léſé mettra en nouveaux Gardes l'argent qu'il auroit mis en amélioration dans ſes terres. Il ſera en guerre avec les payſans qu'il devoit protéger. Ces nouveaux Gardes ſeront de nouveaux voleurs de bois. Les habitans des Communautés voiſines n'en dégraderont pas moins les forêts ; mais de leur coté payeront, en frais, aux gens de juſtice, l'argent qu'ils auroient employé à fumer leurs terres. Enfin de

tous ces conflits de Jurisdiction, naîtra, avec la ruine des bois, celle des terres labourées : car tout se tient en fait de politique & d'administration.

Nous n'avons pas tout dit : l'homme le moins prolixe peut écrire longuement sur le chapitre des abus.

Quant à toutes ces causes de la dégradation des forêts se joint, comme en Franche-Comté, une foule d'établissemens, tels que les forges, les verreries, les salines, multipliant à l'excès la consommation du bois, il est incontestable, que l'administration de cette denrée précieuse exige, là, une attention encore plus particuliere.

En pareil cas, il me semble que la premiere chose à faire, est d'examiner, avec scrupule, toutes les ressources que la Nature & l'art peuvent fournir pour établir de l'économie dans ce genre de consommation. Si, par exemple, la Nature fournit une autre matiere que le bois, & qui puisse suppléer

à quelques-uns des emplois où on le prodigue ; si, sur-tout, cette matiere est d'un moindre prix, il est clair qu'il est absurde de n'en pas profiter.

Or, la Nature donne cette matiere. Cette matiere est la houille, ou charbon de terre : les parties surphureuses & alumineuses qui s'y rencontrent, peuvent peut-être la rendre moins propre à la fusion du fer & du verre ; mais il est clair, & l'expérience est à l'appui, que là où il y a de la houille, il est très mal adroit d'employer du bois pour la cuisson du sel.

Qu'arrive-t-il ? c'est que les Entrepreneurs des salines s'étant fait approprier d'immenses concessions de bois, dont ils savent tirer parti pour leur propre compte, ont grand soin d'écarter toute idée & toute découverte qui permettroit le retrait de ces concessions si mal placées.

Les faits valent encore mieux que les argumens : voici un fait. Il y a quelques années que le Gouverne-

ment averti que l'on pouvoit cuire du ſel avec de la houille, donna ordre d'en faire l'épreuve dans une des ſalines du Royaume, (on la nommera au beſoin). L'épreuve fut faite, mais dirigée par les Entrepreneurs intéreſſés, c'eſt-à-dire, Juges & Parties. Ils rendirent compte de l'opération, & proteſterent de l'impoſſibilité de la ſuivre, attendu que la vivacité du feu de houille avoit fait fondre leurs chaudieres. Sur ce compte rendu, on renonça au projet; les Directeurs conſerverent leur conceſſion de forêts, & continuerent à s'enrichir par leur exploitation.

Eût-il été bien difficile de répondre à ces Meſſieurs, qu'ils avoient mis trop de houille à la fois dans leurs fourneaux, & que tout ce qu'ils avoient prouvé, étoit que l'on pouvoit faire beaucoup de ſel avec peu de houille? Qu'auroient-ils enfin répondu eux-mêmes, ſi on leur avoit ajouté que le Roi de Pruſſe poſſede à Hall des ſalines

ſalines immenſes, formant une partie conſidérable de ſes revenus ; que ces chaudieres ne ſont chauffées qu'avec de la houille, & qu'elles ne fondent point. En voilà, des faits.

Enfin, pour dernier abus, ces mêmes Directeurs de ſalines, & ceux des verreries à leur inſtar, ont trouvé le ſecret de perſuader que leurs établiſſemens ne pouvoient pas ſe ſoutenir, ſans un droit abſolu de prendre du bois à diſcrétion, & au prix le plus vil dans un arrondiſſement fort étendu. C'eſt de-là qu'eſt né l'uſage le plus injurieux au droit ſacré de la propriété, & un monopole révoltant ſur lequel il ne s'agit que de jetter les yeux pour en découvrir la groſſiereté.

Un homme poſſede des terres dans cet arrondiſſement des ſalines. Dans ces terres il a des bois. Le bois vaut, là, communément cent ſols ou ſix francs la corde, je ſuppoſe. Eh bien, ce même propriétaire ne peut pas vendre ſon bois. Il faut qu'il le donne ſur le

pied de quarante ſols ladite corde, à ces mêmes Entrepreneurs qui le lui revendent enſuite ſix francs à lui-même. Je dis qu'ils le lui revendent, parceque cela eſt auſſi vrai, que facile à deviner. En effet l'on ſent bien que ſi la conſommation de l'établiſſement public, à l'appui duquel ce reglement a été fait, monte à cinquante mille cordes de bois par an, il eſt trop tentant d'en enlever le double, au même bas prix, & de le vendre au même ſurtaux, pour que l'honnête Entrepreneur y manque: auſſi n'y manque-t-il pas.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt que les ſalines? C'eſt une ferme. — Pourquoi donc ne pas l'adminiſtrer comme tous les propriétaires du monde adminiſtrent leurs fermes? Leur a-t-il jamais paſſé par la tête de s'engager à fournir du fumier, des engrais & des charues au Laboureur qui doit leur rendre tant, de tant de journaux affermés par lui? Ce Laboureur ne trouve-t-il

pas bien des charues & du fumier à lui tout ſeul, ſans que le propriétaire s'en embarraſſe ? Que les Entrepreneurs des ſalines ſoient donc chargés à leur tour de trouver du bois, & de le payer aux propriétaires, au prix que la concurrence aura toujours ſoin de rendre équitable, quand elle ſera libre. Autrement qu'ils rendent donc compte au Roi comme Marchands de bois & Fermiers des ſalines à la fois, puiſqu'ils ſont en effet l'un & l'autre.

C'eſt à ces abus ſans nombre, & tous réunis, que la forêt de Chaux doit en Franche-Comté ſa ruine & ſa dégradation preſque irremédiable. Nous en parlerons demain, & nous aurions dû en parler à la ſuite du projet de canal détaillé ci-deſſus.



TRENTE-NEUVIEME SOIRÉE.

De la Forêt de Chaux, & du Val d'Amour.

Des ſommets où les eaux ſe ſéparent dans le Sundgaw & ſe dirigent vers la méditerranée & vers l'océan, j'ai été curieux de ſuivre la riviere du Doux. Je voulois voir par moi-même les obſtacles que l'on prétend que ſon cours préſente à la navigation. Après avoir bien reconnu que tous ces obſtacles peuvent diſparoître avec quelques dépenſes dirigées avec art & économie, j'approchai de la plus belle partie du vallon. Elle eſt appellée *Val d'Amour.*

Ce beau pays commence quelques lieues au deſſus de Dole, & les charmes du payſage le rendent tout-à-fait digne du joli nom qu'on lui a

donné. Ce nom appartient au terrein renfermé entre le Doux & la Loüe, depuis le confluent de ces deux rivieres jusqu'à quelques lieues au dessus.

Ce pays est, en grande partie, occupé par la forêt de Chaux appartenante au Roi, & pouvant contenir trente-six à trente-huit mille arpens. Elle a rapporté environ une pistole au Roi l'année derniere, & lui sera à charge dans le cours de l'année actuelle. Ceci demande une explication: elle est simple.

Une trentaine de villages voisins de la forêt, y ont depuis longtems un droit d'usage & de parcourt. La dégradation des bois s'en est suivie, cela ne pouvoit pas être autrement. Pour réprimer l'abus, on a restreint les droits de ces Communautés. L'ancienne jouissance illimitée a fait souffrir le nouveau reglement avec impatience. De-là les délits sans nombre, les punitions insuffisantes, l'humeur réunie

au befoin, & la ruine entiere de la forêt.

Pour y parer, on a femé, au nom du Roi, une pépiniere de Gardes bientôt affommés, ou devenus premiers déprédateurs, & qu'il n'a pas moins fallu payer fort cher. De-là des frais immenfes, abforbant & au de-là le revenu des coupes. De-là la loi méprifée impunément : ce qui eft encore pire que la perte d'une forêt.

Que faire? abattre des bois deftinés à être dégradés tant qu'ils feront fur pied, les vendre & cultiver les champs.

Ce feroit un bien doux emploi des foins d'un citoyen vertueux & amateur des travaux de la campagne, que de veiller à l'établiffement des hameaux que le défrichement propofé pourroit nourrir. Les jours s'écouleroient bien fereins pour lui, en créant au fein du Royaume une nouvelle peuplade d'Agriculteurs & de fujets fideles! Après avoir confervé de ces

bois ce qu'il en faudroit autour de chaque nouveau village, & avoir établi pour l'exploitation une loi ſimple qui multiplieroit l'étendue par le bon ordre; après avoir enfoncé le ſoç dans les terres neuves, & profondément remuées par l'eſſertage des ſouches qu'elles recelent, quel plaiſir de ſe perdre, au tems de la récolte, dans des bleds où le plus haut moiſſonneur ne ſeroit pas apperçu! Que de ſpéculations, que d'eſſais champêtres que l'on néglige, que l'on ignore, & qui ſont auſſi voiſins, que sûrs pour la richeſſe du Cultivateur, & de l'Etat par conſéquent!

Ce Colon, chef, que je ſuppoſe vertueux & inſtruit, ſe garderoit bien, ſans doute, tant pour ſon Roi, que pour ſes nouveaux Laboureurs, & pour lui-même, d'empoiſonner la propriété de leurs champs par une foule de droits abſurdes qui deshonorent l'homme, rendent le payſan malheureux ou lâche, le Seigneur barbare ou

dupe, le Roi mal ſervi, & les champs déſerts. Il profiteroit au contraire des exemples voiſins pour les éviter. On ne connoîtroit ni lots & ventes, ni mainmorte dans le Val d'Amour. L'arpentage ſeroit fait en diſtribuant les terres. Un droit léger pour le Cultivateur ſeroit fixé & invariable, ſelon la qualité bonne, médiocre ou mauvaiſe de chaque journal. Cela fait, l'homme libre cultiveroit librement ſon champ libre. Sûr de jouir de l'amélioration de ſes terres, fruit mérité de ſes travaux & de ſes avances, il n'épargneroit ni ſes ſueurs, ni un argent ſi bien placé. L'abondance générale ſeroit le tribut le plus utile, comme le plus doux au Souverain, & le jour où l'impôt ſeroit porté au Créateur de la colonie pour le reverſer directement dans les coffres du Prince, ſeroit la fête la plus ſolemnelle du Val d'Amour.

Les bornes de cet heureux canton, ſeroient d'un côté le lit du Doux rendu

navigable, & de l'autre la Loüe, dont les eaux précipitées finiroient peut-être aussi par porter des batteaux, ou au moins par arroser les terres, au lieu de les noyer. Rien n'est impossible avec des bras qui cultivent un sol, dont ils sont tranquilles possesseurs.

Sur ces bords, où sans cesse navigeroient tous les Commerçans de l'Europe, quelques villages simplement bâtis, & où la bonne foi & l'hospitalité seroient connues, s'enrichiroient à la fois par le commerce & la culture. Les Enfans du Fondateur, & peut être lui-même, verroient un jour des villes à la place de ces villages.

Que lui faudroit-il, à lui, pour ses soins patriotiques & paternels? la plus petite de toutes les terres, mais la plus agréable. Il habiteroit une jolie maison, propre & peu vaste, mais dans le point de vue le plus heureux de la vallée. Que lui faudroit-il? le bord du canal pour s'y promener au frais, quel-

ques bois pour ſe repoſer à l'ombre, des champs pour donner lui-même l'exemple du labourage, quelques fleurs, des livres, des amis, une femme, ſans doute! & le ſpectacle du bien qu'il auroit fait. *Vox clamantis in deſerto.*





SOIRÉES HELVÉTIENNES.

PREMIERE SOIRÉE.

Premiers ſentimens de l'homme ſenſible, au moment où il s'éloigne des frontieres de ſa patrie.

LA SCENE change. A peine ai-je dépaſſé les bornes de ma patrie, & déja le regret de la quitter mêle un trouble involontaire au déſir de voir des lieux nouveaux. La terre, que je foule à préſent, n'a plus rien de commun avec moi. Quand je la preſſe aujourd'hui, c'eſt une grace que j'obtiens; hier c'étoit un droit que j'exerçois. Hier j'étois citoyen; je ſuis étranger aujourd'hui.

L'homme que je rencontrois hier, ne pouvoit être que mon défenſeur ou mon frere ; demain un avis, changé dans le Conſeil des Rois, peut me faire autant d'ennemis de tous les hommes qui m'entourent. Le toît qui m'abrite en ce moment, je l'incendierai peut-être demain par devoir, & par devoir, demain, j'égorgerai peut-être mon hôte d'aujourd'hui. O, ma patrie ! n'es-tu donc pas la terre entiere ? O, mes amis ! n'êtes-vous donc pas tous les honnêtes gens ?

Il eſt donc des circonſtances, où le réſultat des loix ſociales eſt d'iſoler l'homme, au lieu de l'entourer ? Ce ſont les loix ſociales qui ont dit : là, finit telle province ; là, commence tel Empire ; là, eſt poſée la borne de tel Royaume ; l'homme de là, ſera là ſuſpect ; citoyen en deçà d'un pont, eſpion au delà.

Les préjugés alterent juſqu'à nos organes. Je ne dois plus, je ne peux plus enviſager les objets avec les mê-

mes yeux. Un vœu ſecret de nuire va ſe mêler involontairement aux recherches les plus bienfaiſantes. Si j'examine aujourd'hui un établiſſement utile, quel ſera mon vœu ? d'en conſtruire un ſemblable en concurrence. Si le ciel me ſuggere un moyen de le perfectionner ici, quels ſeront mes ſoins ? de me taire.

Ce ſentiment pénible pour moi, ſera deviné d'avance par les êtres qu'il intéreſſe. J'arriverai chez eux inſpiré par un intérêt contraire ; devrai-je m'étonner d'y trouver la méfiance ? les regards obſervateurs s'arrêteront ſur moi, & ſi j'obſerve, je ſerai ſoupçonné. Un idiome différent m'exilera de toute converſation. Si cet idiome m'eſt familier, c'eſt une garde de plus que l'on croira devoir prendre. Au milieu d'un cercle nombreux, je ſerai ſeul ; au milieu d'un peuple innombrable, je ne tiendrai à perſonne.

Là, mes vêtemens ſont prohibés ; ici les barrieres ne s'abbaiſſent qu'à la

vue d'un paſſeport m'annonçant par la néceſſité de m'en pourvoir, que je ſuis étranger & eſclave à la fois. Idiome, coſtume, change, uſages, mœurs, tout me dit que je ſuis expatrié. J'ai dépaſſé un poteau, j'ai changé d'Empire; j'ai fait deux pas de plus, je ſuis au bout du monde.

Ah! gardons-nous d'ouvrir ici notre ame: couvrons notre viſage d'un maſque: ordonnons à nos yeux de n'être que de faux interpretes; flattons & mentons: car ces hommes-ci portent un autre habit que le nôtre. Malheur à nous ſi notre cœur ſe laiſſe ſurprendre ici au ſentiment conſolateur de l'amitié. En vain cet exil même de ce qui lui eſt cher, l'attendrit; envain tout ce qui lui manque, le diſpoſe à le remplacer, lui rend plus néceſſaire un autre cœur où s'épancher, un autre être à conſulter, n'importe; qu'il ſe ferme, qu'il ſe concentre, qu'il s'iſole & qu'il ſouffre: car ces hommes-ci prient Dieu différemment.

Voyageur, ferme tes yeux, ſi tu rencontres une ſit agréable. Crains que ce payſage ne te charme ; que cet aſpect champêtre, conforme aux goûts de ton eſprit & de ton cœur, ne t'invite à t'y fixer. Ces hommes, chez qui tu voyages, te rendent injuſtice pour injuſtice. Dis adieu à la fontaine où tu voulois te déſaltérer, au bois ruſtique où tu voulois rêver, à la cabane qui te ſuffiſoit, & que tu voulois acquérir. Tu communies différemment, tu envenimerois le pays, les Tribunaux te proſcrivent, ton or même ſemble empoiſonné ; l'or même eſt vain, quel eſpoir te peut-il reſter encore (*a*) ?

Un homme ſeroit pourtant bien à plaindre, ſi dans ces climats, d'où l'exilent à jamais l'intolérance & quelques opinions diverſes, le ciel, qui

(*a*) On ſait que dans le Canton de Berne & les autres Cantons Proteſtans, un homme d'une autre ſecte ne peut acquérir aucun bien-fonds, encore moins ſe marier.

ne calcule pas comme les hommes, avoit fait naître l'objet qu'il doit aimer, la compagne de sa vie. Si, là, respiroit le cœur monté à l'unisson du sien par la sympathie la plus tendre ; si, là, brilloient les yeux où doivent s'allumer pour lui les premieres étincelles de l'amour. Il faut donc, là, qu'il craigne d'appercevoir tout ce qu'ailleurs il désire de rencontrer ! Que tous les objets des plus chers desirs des hommes soient, là, le but de ses premieres terreurs ! les hommes l'ont ainsi voulu. En traversant ces campagnes, dont il ne peut ni semer, ni recueillir les moissons, s'il voit de loin une femme, qu'il tremble qu'elle ne soit belle ; qu'il fuie avant de l'avoir vue ; que ces beaux cheveux, agités par les vents, que ces beaux bras, se mouvans avec toutes les graces du sexe qui les a toutes, que les replis de ces vêtemens, balancés dans sa marche, semblent à cet infortuné proscrit autant de liens formidables faits pour l'attirer

l'attirer dans le malheur, & l'y garoter pour la vie. Cette femme ne peut être à lui. Cette femme est-elle sensible, simple, tendre, aimante, disposée à l'aimer? infortunes de plus, & voilà tout. En vain le ciel fait retentir un autre arrêt au fond de son cœur blessé; en vain l'accord le plus doux, entre lui & elle, confirme cet arrêt de bienfaisance, les hommes le cassent. Le même Dieu ordonne à cet étranger & à cette femme de s'aimer; mais des Prêtres différens leur défendent de s'unir. Voilà nos loix! Est-ce donc là, Grand Dieu, cette fraternité, le plus sacré, comme le plus doux des vœux de la Nature!

Hommes, posez des limites à vos champs; qu'une pierre dressée sépare vos Nations & les divise; que vos costumes divers vous changent, à l'extérieur, en cent races différentes; que mille idiomes variés vous rendent étrangers & ennemis; qu'après ces masques accessoires, le despotique

uſage altere & défigure juſqu'aux formes phyſiques & naturelles ; qu'ici les meres applattiſſent le viſage des nouveaux nés ; que, là, elles épatent leurs nazeaux ; que, plus loin, elles pêtriſſent les crânes des enfans à la mamelle : hommes, vous aurez beau faire, vous ſerez toujours eſſentiellement ſemblables. Par-tout vous ſerez foibles, timides, même en étant barbares ; faits pour vous aimer, même en vous égorgeant ; toujours freres, malgré vos dénominations diverſes ; & par-tout, & à jamais, vous aurez ſurtout beſoin les uns des autres.

DEUXIEME SOIRÉE.

Aux Suiſſes.

PEUPLES que je vais viſiter, peuples, chez qui quelques conventions politiques rendent moins étrangeres,

pour ma patrie, les conventions de la Nature ; vous, dont les mœurs frugales & la réputation de franchise me font vous aimer, avant de vous connoître, bons Suisses, ne fermez pas vos portes à mon passage. Je ne violerai point la maison où j'aurai reçu l'hospitalité : je ne porterai point chez vous la dérision nationale. Vos usages ne me paroîtront point ridicules, pour être simples, ni vos mêts dégoutans, pour être moins déguisés & plus sains que les nôtres. Bons Suisses, je trouverai chez vous le mélange qui se trouve par-tout où il y a des hommes ; des fripons, des gens honnêtes, des sots & des gens d'esprit. Je ne voyage point avec ce principe destructeur de la confiance, qui fait croire à l'homme qui vit soixante ans, qu'il en faut vingt pour connoître un galant homme. Je me plais au contraire à penser qu'il est un tact secret, don du ciel, réservé aux cœurs sensibles, & qui fait bientôt vibrer à l'unisson les cor-

des de deux ames faites pour ſe répondre. Je traverſe vos montagnes au galop, & ne déſeſpere pas d'y laiſſer quelques êtres ſur qui je puiſſe compter, quoi qu'à cent lieues de diſtance. D'ailleurs, quel riſque même à ſe tromper? quel homme eſt aſſez vil pour craindre un ingrat?

Vous qui m'aurez reçu, ſi jamais vous quittez vos ſommets pour parcourir nos plaines, vous pourrez vous dire en partant: il eſt au ſein de la France, une cabane, où j'ai une retraite aſſurée chez un homme à qui je ferai plaiſir. Tout ce qu'il pourra tenir de vos concitoyens dans cette cabane, y aura une place de droit. Anglois que j'honore, Portugais que je plains, Eſpagnols dont j'eſpere, Ruſſes, Italiens, Suédois, Allemands, je vous en promettrai autant quand j'irai chez vous, & même dès aujourd'hui. J'aime tout le monde en général, & n'enn'aime que plus mes amis en particulier.

TROISIEME SOIRÉE.

De Bâle.

En voyage, tout acquiert un prix. Un François s'arrange à Londres dès la veille, pour aller le lendemain, à l'extrémité de la ville, visiter, dans le plus grand détail, un objet qu'à Paris il n'auroit pas, en dix ans, remarqué au bout de sa rue. L'Anglois en fait autant à Madrid, l'Espagnol à Rome, l'Italien à Vienne, &c.

Cette singularité a cependant un principe fort simple. Chez soi l'on remet au lendemain. En voyage, comme l'on meurt en quelque façon chaque jour pour le lieu où l'on se trouve, on met chaque jour à profit. L'homme qui, le matin, a une bonne action à faire, devroit bien se dire aussi qu'il peut mourir le soir.

J'ai éprouvé, par moi, ces contradictions, que je ne reproche pas,

mais que je remarque dans tout le monde. J'ai vu mille choses à Bâle, & pris note de mille autres, qu'en mille ans, je ne me fusse pas seulement avisé de regarder dans la rue Saint Martin à Paris. Sans qu'on s'en doute, l'amour propre est un peu cause de cela, comme de presque tout le reste. On veut encore moins voir tout, que n'avoir pas vu ce qu'un autre peut avoir remarqué.

Par exemple, on ne passe point à Bâle, sans visiter la Bibliotheque: cependant ce qu'il y auroit de plus choquant, je ne dis pas pour la Bibliotheque du Roi, mais pour cinquante Bibliotheques de Particuliers, auxquelles on ne songe pas, & qui ne sont pas même citées à Paris par les Gens de Lettres, seroit une comparaison avec cette fameuse Bibliotheque de Bâle, qu'un voyageur ne peut oublier sans sacrilege, & qui tient un grand article dans tous les Dictionaires géographiques.

La perle de ce trésor, est un manuscrit, du Nouveau Testament, sur parchemin bien enfumé. S'il est permis de rapprocher le prophane du sacré, on citera aussi l'original du Testament d'Erasme, où l'on voit, avec une bien douce satisfaction, qu'il légue ses vieilles culottes à Jérôme Frebonius, son ami. Un article plus intéressant du même Codicile, nous apprend que ce grand Peintre de la Folie, fut obligé de vendre sa bibliotheque pour vivre. Que l'on dise, après cela, que nous ne valons pas mieux que nos peres! Au moins aujourd'hui, quand un homme, plus grand qu'Erasme (*a*), & aussi pauvre, se trouve dans le cas d'en faire autant, au moins, dis-je, trouve-t-il (à cinq cents lieues de lui, à la vérité,) une tête couronnée, dont la bienfaisance l'en empêche.

Ce même Erasme, qui, sur la fin de sa vie, payoit son souper avec un to-

(*a*) M. Diderot pensionné par l'Impératrice de Russie.

me de ſa bibliotheque, a cependant à Bâle un tombeau. On peut aller, dans la Cathédrale, verſer quelques larmes ſur les cendres de celui qui a tant fait rire. Il doit à ſon volume de facéties, une belle table de marbre noir, où l'on voit gravée en lettres d'or une longue épitaphe latine, malheureuſement un peu platte.

A côté de ce monument funébre, s'éleve celui de Maupertuis, & ces deux mauſolés ainſi rapprochés, rappellent combien d'hommes de réputation, méurent loin de leur patrie. Eſt-ce la patrie, eſt-ce l'homme illuſtre qui a tort ? ſouvent l'un & l'autre. Mais une nation doit être plus ſage qu'un homme ; ce ſeroit à elle à pardonner.

C'eſt près de la même Cathédrale que ſe trouve la ſalle de ce fameux Concile, la terreur des Papes & l'appui des Rois. Que diroit-on d'un voyageur qui auroit paſſé à Bâle ſans y voir la ſalle du Concile ? Ce qu'elle

renferme cependant de plus remarquable, ſont quatre vilains bancs de bois, adoſſés à quatre vilaines murailles nues. Jadis ils furent couverts des draperies de la pourpre ſacerdotale; mais il eſt certain qu'il n'y a pas, aujourd'hui, un poſtillon qui ne demandât ſon compte à un Evêque qui meubleroit ainſi ſon écurie.

Je ne prétends point dire de mal du Chymiſte Bernouilli, ni du Docteur Anoni, en diſant que leurs Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, indiqués avec grand ſoin par les Aubergiſtes de Bâle à tous les étrangers qui ont grand ſoin de les aller voir, ſont dans le fait, deux petites collections très incomplettes, & que dédaigneroient aujourd'hui vingt de nos jolies femmes. Les voyageurs trouvent cela ſuperbe. J'avoue que je ſerai toujours révolté de cette manie, de ne déſirer que ce qu'on n'a pas, de n'admirer que ce qui eſt loin, de ne reſpecter que ce qui eſt vieux : manie commune à tous les hommes, ſans doute,

mais dans laquelle excellent mes charmans compatriotes.

Outre Bernouilli le souffleur, il existe encore à Bâle un autre descendant de l'illustre Jean Bernouilli, rédacteur du calcul différentiel intégral. Nous devons à Daniel, son fils, qui vit encore, un excellent traité de l'Hidrodynamique. Ce n'est pas sans regret que je viens de voir cette bonne tête, dont la Nature avoit si bien disposé les cases pour les grands problêmes, occupé pour trois *Batz* (*a*) par leçon, à faire calculer des angles à tous les polissons de la République.

QUATRIEME SOIRÉE.

Suite de la description de Bâle.

IL EST d'un mauvais esprit de tout dénigrer, comme d'un sot de tout ap-

---

(*a*) Monnoie du pays.

plaudir. Je voudrois bien n'être ni l'un ni l'autre. Je n'ai pas cru devoir un plus ſomptueux panégyrique à la Bibliotheque & à la ſalle du Concile de Bâle : il n'eſt pas plus en mon pouvoir de m'extaſier devant les placards renommés d'*Holben*, ſi connus ſous le nom de la danſe des morts.

C'eſt contre le mur d'un long hangard, qu'il a plu au Michel-Ange Balois, de deſſiner avec du ſang de bœuf & du noir de fumée, une centaine de ſquelettes, prenant chacun par la main un individu de chaque condition humaine. On feroit grace à la groſſiereté du coloris, même à de fréquentes incorrections de deſſein, ſi l'on reconnoiſſoit plus d'eſprit & de verve dans l'exécution de ce tableau des halles. A la vue de la mort, la jeune Vierge, ravie à la fleur de ſon âge, y fait une auſſi vilaine grimace que la vieille Marchande de pommes qui meurt à ſon côté ; le Héros y meurt comme l'Uſurier, & le Pape

orné de ſa thiare, ne recule pas avec plus d'effroi que le Grenadier, à la vue du phantôme; ce qui eſt faux & mal adroit tout enſemble.

Le véritable chef-d'œuvre dont *Holben* a illuſtré & enrichi ſa patrie, eſt un autre tableau ſur bois, repréſentant la paſſion de Notre Seigneur. Le plus grand mérite de ce morceau, eſt un coloris éclatant & ſouvent vrai.

Je dois, j'en conviens, être en garde contre moi, dans les jugemens que je porte ſur les tableaux, quand leurs ſujets ſont triſtes, & leurs détails déſagréables. Il me ſemble qu'aſſez de ſcenes douloureuſes & réelles ſe renouvellent dans la vie, ſans conſacrer les arts à les reproduire. Le maſſacre des Innocens, les peſtiferés de Marſeille, la fievre des Ardens, & mille autres tréſors de ce genre, me font à peu près le même plaiſir, qu'un tas de têtes de morts amoncelées dans le coin d'un cimetiere. Je les troque-

rois tous pour un œillet de *Wanushen*, ou pour un enfant de *Boucher*.

Peut-être cette prévention a-t-elle grossi, à mes yeux, les défauts que j'ai cru remarquer dans le tableau d'*Holben*. Je n'ai pu arrêter longtems mes regards sur les supplices de l'Homme-Dieu, suant le sang dans le jardin des olives, ou laceré, dans une place publique, sous les verges d'un Chelagueur sacrilege, qui se démonte une épaule contre toutes les regles possibles du dessein.

Si quelque chose m'étonne plus que l'excessive réputation d'Holben, ce sont les trente mille florins que l'Electeur de Baviere a offerts de son tableau; toutefois le refus des Balois, m'étonne encore davantage.

Mais que tous les tableaux cedent à la salle à manger de mon cabaret. Que jamais voyageur ne passe à Bâle sans loger aux *trois Rois*, s'il est jaloux de contempler le plus beau de tous les paysages, & de souper dans

le plus joli lieu du monde. En vain la position charmante de cette auberge, & de cette jolie salle à manger, ont-elles été illustrées par le burin; en vain trouve-t-on sur nos quais autant d'estampes du Cabaret des *trois Rois* de Bâle, que du dôme de Saint Pierre de Rome; ce que l'on voit sur l'estampe, ressemble à un hangard de Charon; ce que l'on trouve sur les lieux, est un vrai Temple des Orgies.

Qu'il est doux, quand la fumée des mêts annonce l'heure du souper, & aiguise l'appétit, qu'il est doux, aux longs jours de l'été, de respirer le frais dans une salle ouverte, & dominant le Rhin de toute part. C'est pour la joie des convives, c'est pour les délices de leurs yeux que ce fleuve semble, là, s'échapper du vallon des villes forestieres, & former, en s'épanchant, un canal vers Huningue. On l'entend bouillonner contre les arches d'un pont pittoresque, sur lequel paf-

ſent nuit & jour les peſantes Jardinieres du pays, reſſerrant l'union des deux villes, que le pont ſépare, par un perpétuel échange des denrées des deux rives. Les hommes ne ſont unis que par leurs beſoins.

L'agitation des vagues établit, dans l'atmoſphere qui les environne, des courans d'un air délectable qui vont rafraîchir les bienheureux ſoupeurs des *trois Rois*. Chaque flot leur apporte un vent plus frais, & roule aux pieds des murs qu'ils habitent, des milliers de ſaumoneaux, que l'on pêche de la ſalle à manger même. L'épervier remonte; on voit les écailles de la priſe briller au clair de la lune; les gourmands ſe frottent les levres, & tout le monde bat des mains. Le poiſſon frais & vivant, n'a d'entrepôt, du fleuve à la poëlle, qu'un petit baſſin d'eau limpide, & renouvellée ſans ceſſe par un jet d'eau perlé, & tombant au milieu de la table de ces con-

vives, qui ne ſe ſervent d'eau que pour rafraîchir leur vin.

Cette ſalle, digne de la petite maiſon d'Alcibiade, ne ſemble faite que pour les nôces de deux époux qui s'aiment. Son plafond ne devroit, ſans doute, réſonner qu'aux accords des clarinets & des lires, & ne ſe ternir qu'à la fumée de la mirhe précieuſe; il ſeroit bien doux, ſans doute, d'y ſouper avec l'ami que l'on a depuis longtems, ou la maîtreſſe que l'on doit avoir bientôt; mais il eſt même charmant d'y entendre jurer, d'y voir fumer de mauvais tabac, & d'y ſouper à table d'hôte.

CINQUIEME SOIRÉE.

De Bâle encore.

TOUTES les horloges de Bâle ſont conſtamment avancées d'une heure: c'eſt-

c'eſt-à-dire, que quand il eſt onze heures du matin, elles ſonnent midi, ainſi de ſuite. Ni la tradition, ni les archives de la République, ne motivent cet uſage ſingulier par aucune cauſe bien reconnue. Parmi toutes celles que l'on met en avant à tout hazard, & que les tems ont altérées, j'en ai remarqué deux plus vraiſemblables : on choiſira.

Les uns prétendent que les Evêques & autres membres du Concile, arrivoient toujours trop tard aux aſſemblées, & que cette ſupercherie des cadrans parut alors le meilleur moyen de hâter la nonchalance Epiſcopale. Cela peut ſe croire à toute rigueur. Il eſt aſſez probable que les Evêques ont de tout tems aimé un peu à dormir. Cependant je crois que cette verſion eſt celle des Philoſophes de la République ; c'eſt-à-dire, de cette claſſe d'hommes dangereux, qui, à Bâle, comme par-tout ailleurs, s'aviſent de lever une jaquette violette

ou écarlatte comme une autre jaquette, & trouvent que c'est toujours un homme qui est dessous.

L'autre opinion, moins indiscrette, & d'ailleurs appuyée sur un fond historique ; dit, que la ville fut, il y a plusieurs siecles, menacée d'un assaut ; qu'un des citoyens fut informé que le coup d'une heure après minuit frappé à l'horloge du pont, étoit le signal de l'attaque des assiégeans ; qu'en conséquence il arrêta la sonnerie à ce coup d'une heure, & avança l'aiguille d'une heure aussi ; que les assiégeans entendans sonner deux heures au lieu d'une, crurent s'être trompé ; que l'attaque n'eût pas lieu ; que Bâle fut délivrée, grace à cette erreur, & que l'usage de sonner deux heures, au lieu d'une, fut conservé par reconnoissance.

On rapporte à la même anecdote guerriere, l'origine d'un monument très remarquable qui se trouve à côté de cette horloge du pont, & dont on

n'a garde de tenir quitte tout Noble étranger, séjournant vingt-quatre heures dans la ville.

Cette horloge est placée au dessus d'une arcade par laquelle on entre sur le pont qui separe le grand du petit Bâle. A côté du cadran salutaire, il est impossible de ne pas considérer, avec une sorte d'admiration, une tête qui passe à travers un trou, & tire périodiquement la langue avec beaucoup de grace, ce qui lui donne un air très goguenard. Après la justice convenable rendue à la force de cette mécanique, on apprend que le bruit populaire, fait le même citoyen, qui avança l'horloge, auteur de ce monument. En effet, la renommée publie, que cette tête qui tire la langue, est sensée narguer les assiégeans déçus, & obligés de se retirer. La renommée auroit dû seulement remarquer que cette tête fait face à l'orient, & que les assiégeans se retirerent vers le

Sud-Oueſt. Mais ce n'eſt pas la premiere fois que la renommée fut étourdie & inconſéquente.

Plus d'un grave perſonnage s'eſt apperçu de cette application contradictoire, & la recherche d'une plus vraiſemblable, a penſé occaſionner une cataſtrophe très funeſte. En effet, oüi le rapport des Antiquaires & Hiſtoriographes du petit Bâle, l'application ayant été démontrée fauſſe, on conclut, il y a quelques années, que c'étoit au petit Bâle que la tête faiſoit la grimace. Or, comme il eſt pardonnable de prendre de l'humeur contre quelqu'un qui vous tire la langue d'un pied de long depuis trois ou quatre cents ans; les petits Bâlois trouverent plaiſant, pour ſe venger, de mettre en repréſentation .... (devinez quoi) en face de la tête mobile & Républicaine; ſur quoi les Magnifiques prirent fait & cauſe comme de raiſon, & la guerre penſa s'allumer... pour un cul, (puiſqu'il faut vous le di-

re) ; ainſi commença celle de Troye, & tant d'autres, ſans qu'on s'en doute.

SIXIEME SOIRÉE.

Origine de l'alliance des François avec les Suiſſes.

CHANGEONS de ton. C'eſt ici le lieu de rendre hommage à douze cents Héros de l'Helvétie. Leurs noms ne méritoient pas de reſter enſevelis dans les faſtes les plus poudreux de l'hiſtoire. J'ai à célébrer l'exemple le plus grand & le moins connu de la valeur & du patriotiſme ; je déſire de l'éloquence. Les hommes dont je parle ſont morts. Des ſiecles ont achevé la décompoſition de leur corps que les plus fortes ames ont animés. Je n'ai rien à attendre de ceux que je loue ; je peux librement ouvrir ma bouche à la louange. Je pleure ſur les

plus braves des Guerriers dont à peine les compatriotes ſavent les noms, & à qui il n'a peut-être manqué qu'un Poète médiocre pour être des demi-dieux aux yeux de l'univers.

Au milieu du quinzieme ſiecle, un détachement de douze cents hommes deſtinés à renforcer la garniſon de Bâle, s'oppoſa à l'armée entiere des Bourguignons. Elle étoit commandée par Louis XI, alors Dauphin de France. L'action ſe paſſa au cimetiere d'un village nommé Saint Jacques, diſtant d'un quart de lieue de la ville. Après un combat de quatorze heures, les Suiſſes reſterent tous ſur la place, dix exceptés. Ces derniers porterent la nouvelle aux leurs; ils furent chaſſés. Il n'y avoit que trois cents Lacédémoniens aux Thermopyles.

C'eſt à cette époque que l'alliance des François fut jurée par Louis XI, avec un peuple trop eſtimé par ſes vainqueurs, pour qu'ils demeuraſſent ſes

ennemis. Ce traité paroît bien noble & bien glorieux aux deux Nations.

Mais, c'est en parcourant le champ de bataille de ces modernes Spartiates, que l'on reconnoit à quel point l'ignorance, dans ces siecles à la fois héroïques & aveugles, a souvent rendu nul l'élan du courage. En effet, quand on songe à cette journée si imparfaitement décrite dans l'histoire, où croit-on que s'étoient postés nos douze cents intrépides? On sait qu'ils sont Suisses, habitans de ces âpres montagnes, où la Nature semble leur assurer la liberté en dédommagement de l'abondance. On croit voir ces fiers Républicains, environnés de remparts inébranlables & naturels, défendre l'entrée de leur patrie dans quelque gorge sombre. On se les représente dans quelques-uns de ces défilés, où une armée de 20000 hommes comme un simple détachement, ne peut offrir que dix combattans de front; & l'on finit par être presque étonné que l'armée de 20000

hommes ne soit pas détruite par 1200 défenseurs de leurs foyers, de leurs enfans, & de leurs femmes.

Qui croira que douze cents hommes, à qui la valeur conserve toute la présence de leur esprit à l'appui des forces de leurs bras; qui croira, dis-je, que ces douze cents hommes, en ayant vingt mille en tête, dont ils sont encore séparés par une riviere, au lieu d'en fortifier leur front de défense, la traversent, se portent à mi-côte de la rive opposée, ajoutent ainsi au désavantage du nombre, celui d'un terrein dominé, & finissent par s'acculer à ce même ruisseau qui devoit assurer leur salut, & leur sert de funérailles ?

Qu'à trois lieues en arriere, (*a*) les douze cents Suisses eussent attendu les vingt mille Bourguignons; les Bourguignons n'auroient pas percé, & mille Héros seroient morts plus tard.

(*a*) Entre Lichcthal & Walbourg, par exemple.

Mais une réflexion ſimple détruit ce calcul. Le but du détachement étoit de ſecourir Bâle, & la nouvelle diſpoſit'on indiquée ne le lui permettoit pas. Qu en conclure, une choſe aſſez ſinguliere, mais vraie? C'eſt que la ville de Bâle & les deux tiers du Canton, étrangers à ces climats ſauvages où les bras Républicains ſe durciſſent, où les ames Romaines s'évertuent, où l'aſpect bizare des monts, exalte les eſprits, leur donne une trempe particuliere, & enfante l'énergie phyſique & morale, ſort des bornes naturelles de la Suiſſe. Que Bâle, dis-je, & ſon territoire ne forment qu'un Canton adoptif, & un démembrement réel, tôt ou tard rentrera dans une autre conſtitution politique que la Nature autoriſe davantage par les grandes diſpoſitions phyſiques, les ſeules durables, & non incultes elles-mêmes (*a*).

(*a*) Cela eſt ſi vrai, que l'influence du climat ſeul établit une différence remarquable entre les mœurs de ce Canton, & celles de tous les autres. Vous trouverez

Les Souverains auront beau faire ; qu'ils poſent des poteaux & des bornes ; qu'ils tracent des lignes conventionnelles de démarcation ; les fleuves, les montagnes, les mers, voilà à la longue les ſeuls limites reſpectés. Tandis que la naiſſance & la deſtruction ſe toucheront dans tout ce que ſera l'homme, la permanence demeurera le ſceau de la Nature & de ſes ouvrages.

Allons rêver là deſſus ; il y a de quoi.

SEPTIEME SOIREE.

Réflexions ſur le combat de Saint Jacques, & ſur le peu de renom de cette journée.

LES combattans des Thermopyles ſont immortels. C'eſt avec reſpect que

---

dans les troupes trente habitants d'un autre Canton de même étendue, contre un Bâlois. Vous trouverez par tout ailleurs en Suiſſe, un amour iné pour les armes, & à Bâle l'eſprit de banque & d'agiotage dominant, ſurtout.

leurs noms ſe prononcent, & chacun tiendroit à ſa honte de les ignorer (*a*). Les Suiſſes morts près de Bale (*b*) ont-ils moins fait? Non. Pourquoi ſont ils moins connus? c'eſt que les Grecs avoient à la fois des Héros, & des Poètes pour les chanter, des Sculpteurs pour leur élever des ſtatues, & que les Suiſſes n'ont eu que des Héros. L'admiration naît encore aux ſeuls noms d'Athenes & de Lacédémone. Que Plutarque, Sophocle, Thucidide & Phidias fuſſent nés à Berne & à Zurich, c'eſt aux noms de Zurich & de Berne, que naîtroit cet enthouſiaſme, éternel hommage enchaîné à la mémoire de Sparte & du Pirée.

Rome n'eſt plus, (car ce n'eſt plus être, qu'être ce qu'elle eſt, après ce

---

(*a*) Maron, l'un d'eux a été révéré comme un Dieu.

(*b*) Tout juſqu'aux noms propres, contribuoit, chez les Anciens, à l'éloquence & à l'harmonie; auſſi étoient-ils harmonieux & éloquens. Il ſemble chez nous que tous les inventeurs des noms propres, aient au contraire juré le ſupplice de nos oreilles. Les Anciens, par exemple, avoient à vanter la journée des Thermopyles, & nous celle de S. Jacques, &c.

qu'elle a été). Rome n'eſt plus, ſon nom en impoſe toujours. Pourquoi? Eſt-ce pour avoir jadis ſoumis à ſes armes tout le monde connu ? Mais cette Rome, aujourd'hui maîtreſſe incertaine de la plus foible de cent dominations démembrées de ſon ancien coloſſe, qui nous dit qu'elle fut jadis Reine d'un monde aujourd'hui diviſé en mille Empires plus puiſſants qu'elle? Sont-ce ſes fers qui nous révelent ſa ſplendeur? Pourquoi tremble-t-on encore au nom de Rome? C'eſt que Cicéron tonne encore au Capitole. C'eſt que le marbre y fait encore reſpirer Brutus. C'eſt que l'ame de Scipion y brule encore ſous le porphyre qui le repréſente : c'eſt que Tite-Live a écrit. C'eſt que Tacite a peint : c'eſt que les voix de tous les arts, réunies en un chœur ſublime, atteſtent à l'univers que tout l'univers a fléchi devant Rome.

Sans Homere, que ſeroit Troye? Sans Quint-Curce même, que ſeroit Ale-

xandre? Sans les Poètes, que seroient les Dieux? C'est à Homere que Jupiter doit sa foudre, Pallas son égide, & Vénus sa ceinture. Sans Ovide, sans Homere, sans les Chantres de l'Ausonie & des Archipels subjugués, ces trésors de la Mythologie, ces fables enchanteresses, maintenant enterrés sous des traditions grossieres, maintenant confondus avec les superstitions les plus absurdes des Caraïbes & des Hotentots, seroient loin de nous charmer, & de présider encore à nos plaisirs.

Les lettres, les vers, les arts, peuvent donc quelque chose sur la renommée des peuples qui les honorent? Sans eux cette renommée perd donc ses aîles & sa voix? O! Nations jalouses de la gloire, jalouses d'avoir un nom dans les continens éloignés, & dans les siecles futurs: O! Princes, qui voulez vivre après la vie, & non mourir avant la mort, honorez donc les lettres, les vers & les arts!

HUITIEME SOIRÉE.

Suite du sujet précédent.

Les Lettres contribuent à la gloire des Nations. C'est même aux lettres seules que les Nations sont, à la longue, redevables du rôle qu'elles jouent dans l'histoire : & les lettres, loin d'être honorées, sont avilies par les Nations qui leur doivent le plus ! Cette ingratitude excite à la fois l'indignation & l'étonnement. Quand d'un côté nous jetons le ridicule sur les talens qui nous charment ; quand de l'autre nous garottons le génie qui nous éclaire, nous ressemblons à des voyageurs insensés qui empoisonnent la fontaine où ils veulent se désaltérer, ou éteignent le seul flambeau qui les guide à travers les abîmes.

Il est certain qu'une profession est loin d'être honorée, quand l'exercice

de cette profeſſion eſt une eſpece de dégradation. Or, il eſt certain qu'un homme du monde qui ſe fait imprimer en France, eſt de ce moment regardé par les autres gens du monde, comme déchu. Il eſt rentré dans cette claſſe d'homme que les gens du monde daignent tout au plus protéger, parceque cette claſſe d'hommes a vraiment daigné amuſer ou inſtruire les gens du monde. Les plus ſots, (c'eſt-à-dire le plus grand nombre) de cette foule de gens médiocres, que la ſociété ſupporte, & qui la fatiguent ſous cette dénomination arbitraire d'homme du monde, croient de la meilleure foi du monde, que le titre d'auteur, bon ou mauvais, eſt une dérogeance dans toutes les formes. Voilà la ferme perſuaſion des ſots de cet ordre, & la profeſſion de foi illuſoire de ceux du même ordre, qui ne ſont ni aſſez ſots pour penſer de même, ni aſſez forts pour dire ce qu'ils penſent.

Que l'on ne croie pas détruire cette

vérité par quelques exemples de gens du monde bravant le préjugé, ou par quelques ſuccès arrachés à l'envie. L'ingénieuſe imbécillité de l'orgueil ignorant, a pouſſé l'art juſqu'à mêler l'humiliation au ſuccès, l'injure à la louange, & le dédain au ſuffrage.

Les gens de lettres auroient tort de croire que l'on n'eſt qu'un ſot, quand on ne ſe fait pas imprimer; mais les gens du monde n'ont pas raiſon de croire au deſſous d'eux de penſer, d'avoir des connoiſſances, des idées, & d'en faire part aux autres. On peut garder de bonnes choſes dans ſa tête, & faire imprimer beaucoup de ſottiſes. Un faiſeur de petit vers plats & même jolis, ou de grands vers bourſouflés, & même beaux, a grand tort de ſe croire l'oracle du monde. Un grand Seigneur a grand tort auſſi de croire que l'on déroge pour faire de jolis vers. Un déclamateur économiſte ſe trompe ſingulierement, quand il s'arroge le droit de fronder les jolis vers & les gens

gens du monde tout à la fois, parce-qu'il a fait un mémoire faux ou même vrai ſur l'exportation. Mais il eſt étonnamment abſurde de croire quelqu'un moins *bonne compagnie*, pour avoir publié les vues d'un bon citoyen, ou les ſaillies d'une imagination brillante. Beaucoup de gens ont tort, & moi tout le premier, en croyant prouver aux autres qu'ils n'ont pas raiſon.

On ne pourra pas dire que les lettres ſont honorées dans une Nation où la culture des lettres, c'eſt-à-dire la culture de l'eſprit, ne mene à rien; où le titre d'homme de lettres eſt, au contraire, un titre d'excluſion aux Charges, aux Emplois qui néceſſitent cependant un eſprit cultivé. Il eſt cependant vrai que les hommes à qui le ciel a fait don de l'éloquence, de la clarté, de la force de tête, de la ſenſibilité d'ame, & de l'amour de la gloire, n'apporteroient pas moins d'aptitude aux objets vers leſquels le Gou-

vernement daigneroit diriger leurs veilles. Qu'arrive-t-il de l'exil où ces hommes ſemblent voués par nos conſtitutions actuelles ? qu'ils n'en ſentent pas moins ce qu'ils valent ; que l'amour propre non ſatisfait, fermente ; que l'aigreur naît, & à ſa ſuite le ſarcaſme bilieux à la place des douces méditations ; que l'on voit éclore des ſatyres, ou des déclamations ciniques au liéu de découvertes intéreſſantes ; que le talent ſe dégrade lui-même, après avoir été dégradé ; que le miel devient abſinthe, & le nectar du poiſon.

C'eſt à ce principe & à ſes conſéquences, que doivent le jour, tant d'ouvrages prohibés, & dont pluſieurs ne méritent pas même cet honneur. Ils ſont fort chers dans mon pays, & ne coutent ici que ce qu'ils veulent. Profitons de l'occaſion, & allons courir chez les Libraires Suiſſes.

NEUVIEME SOIRÉE.

Suite du même sujet.

JE viens d'acheter des livres ; mais je ſuis trop bon François, pour ne pas regreter mon argent. En effet, pourquoi faire gagner aux Libraires de Bâle & d'Iverdun ce dont je pourrois enrichir mes compatriotes Libraires de la rue S. Jacques ?

Les Suiſſes ſont nos alliés ; paſſe donc encore pour l'argent dépenſé à leur profit ; il nous en reviendra quelque choſe. Mais j'apprends que la plupart des livres prohibés que j'achete, même ici, ſont imprimés en Hollande. Ce ſont donc ces Hollandois, prêtant de l'argent aux Anglois, que j'enrichis. Chaque petit écu, dépenſé par moi, équivaut donc ainſi à un gros, au détriment de ma nation : car

une différence de trois livres de la perte au gain, équivaut à ſix livres; je ſuis donc un fort mauvais citoyen, ſans m'en douter. Non. Tout le patriotiſme du monde ne peut pas me rendre aſſez riche pour devoir & pouvoir payer un louis, ce que je peux avoir pour trente ſols.

Mais pourquoi Marc Michel Rey, d'Amſterdam, donne-t-il pour trente ſols ce qui coute un louis en France? Ceci eſt une grande queſtion; épluchons-la: autant vaut parler de cela que d'autre choſe; à condition que nous tâcherons de dire moins de choſes ſingulieres, que de choſes vraies, & utiles ſi nous pouvons.

De tous les arts, celui de l'Imprimerie, peut-être, eſt le plus digne de l'attention du Gouvernement. C'eſt à lui à qui l'on doit, ſinon la découverte de tous les autres, au moins leur conſervation. C'eſt à lui ſeul, peut-être, qu'eſt réſervé le droit de corriger ſes propres abus, & ceux de tous

ces autres arts que lui ſeul perfectionne.

Mais de même que le Véſuve vomit à la fois des lâves impures & des filons précieux, de même ſortent à la fois de la preſſe, l'argument des loix & les ſubtilités de la pratique, les leçons de la morale & les paradoxes du Sophiſte, l'éloge du Héros, le panégyrique du brigand, l'avis de la critique, le ſarcaſme de la ſatyre, les hymnes ſaints, les couplets du libertinage, les conſeils de la tolérance, & les heurlemens du fanatiſme.

Le Légiſlateur a dit : on fait des livres utiles ; on en fait de dangereux. Permettons d'imprimer les bons ; défendons l'impreſſion des mauvais. Mais la ſeule défenſe de faire le mal ne ſuffit pas pour l'empêcher. En établiſſant la loi, on a voulu prévenir ſon infraction. A-t-on réuſſi ? s'y eſt-on bien pris pour réuſſir ? examinons.

Le Gouvernement a nommé des Cenſeurs. Les Imprimeurs, ſous peine

d'une punition pécuniaire ou corporelle, n'ont eu le droit d'imprimer un manuſcrit, que lorſqu'il a été ſcelé de l'approbation des Cenſeurs prépoſés par le Gouvernement; & les Libraires n'ont de même eû le droit de débiter l'ouvrage imprimé, que lorſqu'il a porté l'empreinte de l'approbation accordée au manuſcrit.

Qu'eſt-il arrivé? que les livres, prohibés par les Cenſeurs, ont paru, malgré les Cenſeurs; que le livre défendu a excité la curioſité du public; que la curioſité du public connue, le Libraire s'eſt promis de la mettre à contribution, & que l'eſpoir du gain, une fois capable de lui faire oublier le reſpect dû à la loi, a bien su encore lui faire ſurmonter la crainte d'une punition douteuſe. Qu'eſt-il arrivé? que l'étranger a tourné à ſon profit & au détriment du nôtre, la ſévérité de nos loix; que le livre défendu eſt arrivé à nos frontieres eſcorté de l'avarice du Libraire Hollandois, & de

l'importance dont la prohibition l'avoit revêtue. Qu'eſt-il arrivé & qu'arrivera-t-il enfin? ce qu'une expérience non interrompue nous prouve: que le livre défendu, connu de tout le monde par ſa ſeule condamnation, ſera lû de mille gens, qui, ſans elle, ne l'auroient pas regardé; que l'exemplaire ſera ſeulement plus cher pour chaque particulier, fier & jaloux d'avoir, à ce prix, un livre prétendu rare; que l'étranger ſera le vendeur, & le citoyen l'acquéreur, & qu'à tout cela il n'y aura que de l'argent perdu pour le commerce national, & voilà tout.

Mais, de plus, puiſqu'il faut qu'un Cenſeur ſoit en état de lire & de juger tous les livres; il faut donc que ce ſoit un homme très inſtruit, un homme de lettres? De ce moment, le voilà donc Juge & partie, prépoſé tel par les loix mêmes? Mais de plus, quel poids peut donc avoir l'Arrêt d'un

Juge, recusé par le premier Tribunal de la Nation, & le seul d'où des loix, ayant force de loix, peuvent émaner? Car on sait bien que le Parlement ne tient nul compte de l'approbation des Censeurs, & qu'un livre, aujourd'hui revêtu de toutes les formes de la Chambre Syndicale, peut être demain brulé par la main du Bourreau ?

Ces contradictions, ces obstacles renaissans, ce conflit de Jurisdiction perpétuel & si contraire au bien, n'annonceroient-ils pas que l'on part d'un faux principe, d'où ne peuvent dériver que de fausses conséquences ?



DIXIEME SOIRÉE.

Suite du même sujet.

La disproportion des délits & des peines est, à la longue, le plus sûr garant de l'impunité des coupables. La peine de mort, infligée en France contre les déserteurs, est une preuve de cette vérité : quand un déserteur passe, l'Officier voit la fosse ouverte, les fusiliers en armes ; il détourne la vue. Le même déserteur seroit arrêté, si une note d'infamie étoit le seul, comme le juste châtiment de sa trahison. On veut bien concourir au bon ordre ; mais peu de gens se soucient, à un certain point, d'être bourreaux.

Ce qui est vrai pour le déserteur, l'est de même pour l'homme de lettres, qui, pour quelques écarts d'une imagination trop bouillante, ou quel-

ques propositions hasardées, court risque de sa liberté & de sa fortune. Dans quelle maison cet homme poursuivi ne trouvera-t-il pas un asile? quel citoyen ne deviendra pas son complice, en le voilant, s'il le peut, aux phalanges d'espions qui l'assiégent? Quel Juge, sur son Tribunal, sera bien ardent à le faire comparoître? aucun. Il est bien dit que le Législateur, dictant une loi trop dure, ressemblera, tot ou tard, à un pere, qui toujours armé d'un bâton, au lieu de verges, pour punir son fils, finit par ne le punir jamais, de peur de l'estropier.

A cette inutilité des loix trop séveres, se joignent les inconvéniens, plus grands peut-être, des demi moyens mis en usage pour les pallier. De ce nombre sont les *permissions tacites*, employées dans l'administration de la presse, pour obvier à la rigidité des Arrêts de proscription.

Quand il a été réglé qu'aucun livre

ne pourroit paroître ſans l'approbation du Gouvernement, on s'eſt apperçu que ſi quelques écrits méritoient d'être défendus, un plus grand nombre ne valoit pas la peine d'être approuvés. On a ſenti que pluſieurs autres, mêmes utiles, ne pouvoient pourtant pas paroître, avec décence, revêtus du ſceau du Gouvernement. On s'eſt demandé de quel front le Magiſtrat iroit l'appoſer ſur le tableau voluptueux échappé au crayon du jeune homme, honnête, mais brulant des feux de ſon âge ? La pudeur peut voir ce tableau ſans rougir ; mais la majeſté de Thémis lui permet-elle d'y jetter un inſtant les yeux ?

On a ſenti qu'un privilege informe, placé à la fin d'un poëme amoureux, ſeroit un ridicule & une profanation du privilege ; mais on a encore ſenti que le poëme amoureux ne pouvant être imprimé ſans privilege en France, ſeroit imprimé en Hollande, ſi le privilege étoit refuſé.

C'eſt en faveur de ces genres d'ouvrages, & pour prévenir ces inconvéniens, que l'on a introduit une eſpece de fourberie légale, à laquelle on a donné le nom de permiſſion tacite. Le Juge a dit : vous ferez imprimer votre ouvrage à Paris, & vous direz qu'il eſt imprimé à la Haye. Je n'ordonnerai point ce que la loi me preſcrit de défendre ; mais je fermerai les yeux ſur ce que je puis voir. J'enverrai les Miniſtres de la juſtice inveſtir la maiſon du coupable, mais ils n'entreront point chez lui. Si je le fais conduire dans les priſons, je lui en remettrai les clefs ; j'en écarterai les gardes, & je crierai à haute voix, quand il ſera évadé.

L'Etat, où la loi donne ainſi l'exemple du menſonge, a mauvaiſe grace de tant s'allarmer de la publication d'un livre hardi. Ce n'eſt point aux corps gangrénés à craindre le poiſon. Si cette expreſſion paroît outrée & ridicule, c'eſt ce qui prouvera

le mieux qu'elle n'eſt pas trop forte. J'interpelle ici tous les honnêtes gens ; je leur demande ce qu'ils penſent d'un pays, où l'on paſſe pour un fanatique, dès que l'on oſe y avancer que la ſainteté des loix leur défend ces détours puériles & ces reſtrictions miſérables que le citoyen vertueux ne peut pas même admettre dans ſa conduite privée ? Les loix ne connoiſſent point, & ne doivent point connoître de myſteres. Comme toujours l'équité doit dicter leurs Arrêts, c'eſt toujours à haute voix que ces Arrêts doivent être prononcés.

Mais ſont-ce encore bien là tous les inconviens qui réſultent du deſpotiſme typographique ? Comptera-t-on pour rien la corruption des mœurs, introduite par lui à la ſuite des délations, des eſpions, des fourbes, des traîtres de toute eſpece, devenus les agens du Gouvernement ? Corruption par laquelle les citoyens ſont invités à ſe nuire & à devenir méchans

par l'appas de l'argent ? Jamais livre abominable a-t-il autant répandu de venin dans la ſociété ? Enfin, eſt-il abſolument dit, que jamais la vérité n'entrera chez nous qu'en contrebande ?

ONZIEME SOIRÉE.

Suite du même ſujet.

TOUJOURS détruire! N'édifier jamais ! Pourquoi n'édifierions-nous pas? Nous avons vu les abus & l'impuiſſance d'une méthode, cherchons-en une meilleure. Quand, pour la trouver, je paſſerois trois jours de plus dans le même Cabaret, je n'aurois pas perdu mon tems.

Le meilleur moyen a ſes inconvéniens. Ne conſidérons donc pas comme un titre ſuffiſant de réfutation la poſſibilité d'introduire des abus dans

un nouveau plan. Examinons ſeulement les abus du plan établi, & ceux du plan que l'on propoſe d'établir. Comparons & prononçons en faveur de celui qui produira le plus de bien & le moins de mal.

D'abord il faut poſer comme un fait (parceque c'en eſt un) que les perquiſitions inſuffiſantes de la Police, n'ont encore empêché aucun livre quelconque de paroître. Trop de libelles ſcandaleux atteſtent ce que j'avance. Quel livre n'a-t-on pas eu à la longue ? J'en appelle à ceux-mêmes qui ſont chargés d'en arrêter le cours. S'ils diſent en avoir empêché la publication d'un ſeul pendant plus de deux ans, je reconnois toutes mes idées pour fauſſes. Je les reconnois pour fauſſes encore, ſi l'on me prouve que la rareté des exemplaires, occaſionnée par la prohibition, équivaut à la multiplicité d'acheteurs, ou au moins de lecteurs que cette prohibition même occaſionne. Les exemplaires ſont-ils ra-

res, cent perſonnes liſent ſur le même, tour à tour. Or, tel mauvais, tel infernal, damnable & philoſophique que ſoit un livre, le danger n'eſt pas dans l'acte de la vente, mais dans la lecture du livre; j'ai donc raiſon.

Puiſque la méthode reçue n'a pas empêché un ſeul livre mauvais, ou réputé tel, de paroître, ſi j'en empêche un ſeul, j'aurai donc plus fait, ma méthode vaudra donc mieux? Remontons à un principe vrai, pour être vrai dans les conſéquences; car l'un ne ſe peut pas ſans l'autre.

Il eſt un guide, qui ne nous permettroit jamais de nous égarer ſi nous l'écoutions. Ce guide eſt cette conſcience ſecrette, ce ſentiment ineffaçable dans tous les cœurs, cette pudeur de l'ame qui fait rougir le ſcélérat même, s'il la conſulte un moment. En vain nos inſtitutions ſociales ont-elles mis des ſyſtêmes politiques au rang des vertus naturelles; en vain les combinaiſons multipliées des intérêts ont-elles fait

ſait un problême du bien & du mal, dans ces calculs malheureux & coupables, ſi l'eſprit balance, le cœur prononce. Au deſſus des argumens du ſophiſte, cette voix intérieure & pure ſe fait entendre, comme celle des orages au deſſus des ſifflemens du reptile.

D'après ce témoignage auguſte, j'ai toujours cru que le ſecret de la plus ſaine légiſlation conſiſtoit à mettre chaque citoyen dans le cas de comparoître, le plus ſouvent poſſible, au Tribunal de cette conſcience tacite & ſévere. J'ai cru que ce Juge ſeroit conſulté par les hommes, toutes les fois que les hommes ſeroient sûrs d'être connus pour les auteurs de leurs actions. J'ai cru que ſans l'eſpoir de le tenir caché, encore plus qu'impuni, le crime ſeroit à naître, & j'ai conclu que quiconque ôtera aux hommes l'eſpoir de rien faire de caché, aura trouvé la pierre de touche des loix.

Si l'exécution totale de ce plan eſt malheureuſement impoſſible, la législation la moins vicieuſe ſera celle qui s'en rapprochera le plus. On peut voir où j'en veux venir : c'eſt à avancer que les Cenſeurs, ni leurs ſurveillans, ni la flétriſſure chimérique d'un ouvrage proſcrit, ni les buchers littéraires, & tous les autres foudres du Vatican civil, n'en imposeront pas tant à ceux qui écrivent, que la premiere Ordonnance qui réduira le Code de la Librairie à cet article. *Il ſera permis à tout Citoyen d'imprimer ſon ouvrage, pourvu que ſon nom ſoit à la tête. Celui qui aura pris un nom ſuppoſé, ſera puni ſelon la rigueur des loix du fauſſaire.* Je demande d'abord, s'il eſt un meilleur Cenſeur d'un ouvrage, que celui qui l'a fait ? Il n'eſt pas ici queſtion d'apprécier les charmes de la diction, la force de l'éloquence, le coloris des images, & tous ces objets ſur leſquels l'Auteur, il eſt vrai, n'eſt que trop ſouvent

aveuglé par l'amour propre. C'eſt de l'eſprit dans lequel l'ouvrage a été fait, qu'il s'agit ; c'eſt du vrai but que l'Auteur s'eſt propoſé dans le ſecret de ſon ame quand il a pris la plume, & l'Auteur à cet égard, eſt, ſans contredit, le meilleur de tous les Juges. Il faut donc le mettre dans la néceſſité de ſe juger lui-même. Alors il veille. Mais ſi le Gouvernement ſe charge de veiller pour lui, il s'endort. Peut-être même eſt-il quelquefois arrivé que la crainte de voir le manuſcrit mutilé par le Cenſeur, y a fait multiplier le nombre des traits hardis. L'Auteur ne les y inſere alors que pour ſervir de pâture à la ſévérité de la Police, & couvrir les choſes qu'il veut vraiment conſerver. Tout joug diſpoſe à l'humeur. La vertu néceſſite le plein uſage de la liberté. C'eſt pour ſe diſpenſer d'être vertueux, que les Troglodytes eurent des loix ; ils chargerent les loix de veiller ſur eux pour s'en épargner la peine.

Mais que fera l'homme de lettres, quand retiré dans son cabinet solitaire, il aura à se dire : » seul Juge de » mon ouvrage, c'est à moi de répon- » dre de l'effet qu'il va produire. Fier » de mon état, qui est de dire la vé- » rité, de porter les hommes à l'uni- » verselle fraternité, de désarmer le » fanatisme par la voix persuasive de » la tolérance ; de quelle assez vile » profession serai-je digne encore, si » je ments à mon cœur ? Où fuirai- » je le remords & moi-même, si par » une subtilité coupable, je porte au » mépris des choses dont le respect » importe au bonheur de la société ? «

Que fera-t-il l'homme de lettres, quand il se dira : » mon nom, avec » mon ouvrage, va passer de bouche » en bouche ; mon nom va devenir » un éloge ou une injure. J'ai à choi- » sir entre la haine & l'amour, entre » la vénération & le mépris de mes » compatriotes & de mes contem-

» porains «. Croit-on ſon choix douteux ?

Quel prix ſe propoſe l'homme qui écrit ? le ſuffrage de ſes concitoyens. Que leur mépris & leur haine ſoit donc la récompenſe de l'Ecrivain crapuleux. De quel front s'expoſera-t-il à exciter la révolte ? à voir les paſſans ſe détourner de ſon chemin ? à boire enfin la coupe de la honte dans la place publique ?

Si la loi propoſée étoit miſe en vigueur, tel ſeroit cependant le juſte ſalaire de ces Ecrivains impudiques & ſales, dont le ſeul nom ſouille les levres qui le prononcent, dont les venins peſtiférés circulent dans les Temples de l'éducation, & dont les productions n'auroient point vu le jour, ſans le malheureux ſubterfuge de l'anonyme.

Quand la nouvelle adminiſtration n'anéantiroit que ces fables impures, dont le poiſon a tant de fois flétri les roſes de la pudeur ſur les joues de la

jeunesse, n'auroit-elle rien fait? Croit-on qu'elle étoufferoit moins étroitement ces satyres personnelles & dégoutantes & l'éternel opprobre des lettres avilies? Croit-on que l'on fût plus tenté de s'afficher pour un fanatique, pour un impie ou pour un séditieux, que pour un libertin? Croit-on ne pas devoir presque autant de livres hardis à la prétention de les voir bruler, qu'à la chaleur des esprits dont ils sont sortis? L'amour propre fait les fats & les martyrs. C'est à la persécution que l'on doit les fanatiques de toutes les Sectes, & les fanatiques sont des enfans, qui, comme tous les autres enfans, renferment leurs larmes, dès qu'on ne les regarde plus pleurer.



DOUZIEME SOIRÉE.

Sur le même ſujet, & pour la derniere fois.

QUE l'on nie quelques-unes des conſéquences déduites hier au ſoir à l'appui de la nouvelle méthode propoſée, on ne pourra pas les nier toutes; & une ſeule accordée, la nouvelle méthode eſt démontrée la meilleure. Pourquoi donc ne la pas ſuivre?

Je veux que la barriere que je propoſe d'élever, n'arrête pas le génie ardent & profond, ſcrutant les cauſes & cherchant la vérité ignorée dans les contradictions des erreurs reçues; je veux qu'entrainé au torrent d'une imagination impétueuſe, il pénetre encore au ſanctuaire qu'il n'auroit peut-être pas dû approcher: au moins ne ſera-ce qu'avec la vénération qu'un

mortel doit aux Dieux. S'il y pénétre, dis-je, au moins l'Ecrivain ſans pudeur, qui ne vouloit forcer l'enceinte que pour la profaner, n'oſera pas l'y ſuivre. En un mot, s'il paroît encore des livres ſur des matieres graves & ſacrées, (ſans prétendre décider ici ſi un ſilence éternel eſt préférable, ou non, à l'examen le plus lumineux en ce genre), j'oſe avancer que le ton de l'ouvrage, ſouvent plus dangereux que l'ouvrage même, n'annoncera plus cette aigreur & cette ſacrilege & ridicule prétention de nos eſprits forts. On verra rentrer dans le néant tous ces écrits difformes, où l'affiche de la hardieſſe ſignale chaque page, où l'affectation de grands mots étouffe les petites choſes qu'ils expriment; & c'eſt toujours cela de gagné.

Je ne trouve qu'un inconvénient à la loi, qui pour toute cenſure ordonneroit à chaque Auteur de ſe nommer. C'eſt que le ridicule pourroit, par fois, devenir le prix de l'Ecrivain

bien intentionné, mais médiocre, qui dans les ténebres de l'anonyme, eut échappé aux verges de la malignité. Mais après tout, que produira cette rigueur? un bien. Ce péril n'exiſtant que pour ceux qui vont au devant de lui ſans néceſſité, n'engage point à plaindre ceux qui y ſuccombent. Il eſt même bien à ſouhaiter qu'il devienne aſſez preſſant pour effrayer tout à fait la troupe éphémere qui l'affronte. Quel grand malheur quand on verroit enfin diſparoître ce tas de rimailleurs obſcurs & de proſateurs inſipides, ſe faiſant orduriers ou critiques pour vendre quelques ſols de plus leurs rapſodies, payant leur diné avec un plagiat, & faiſant ainſi un métier de gagne pain de la profeſſion d'homme de génie?

Mais ſi nous fixons une fois le mépris ou l'eſtime publique, pour punition ou récompenſe de l'Auteur indécent ou honnête, n'en fixons point d'autre. Gardons-nous, législateurs

imprudens, d'affoiblir ces puiſſans mobiles, la honte & la gloire, en faiſant ſoupçonner qu'ils ont beſoin d'appui. Ouvrons les cachots; renverſons les buchers; rayons les Arrêts flétriſſans; bornons nos ſoins à l'exécution du ſeul article que contient la loi: *que l'Auteur ſe nomme*; & une fois nommé, qu'il n'ait à craindre que le blâme de ſa nation, comme il n'a à eſpérer que ſes applaudiſſemens.

Quant à l'obligation de ſe nommer, comme c'eſt une convention qu'aucun homme n'oſeroit refuſer de ſigner dans le pacte univerſel, tout eſt permis pour la maintenir. Tant que le législateur ſera lui-même fidele à la loi dans ſon entier, tant que la clauſe de cette loi une fois remplie, l'Auteur n'aura rien à redouter, celui qui la violera, encourra juſtement toute la rigidité due à un infracteur; & s'annonçant pour un homme qui croit avoir à rougir de lui-même, puiſqu'il ſe cache ſans néceſſité, il n'aura plus rien à at-

tendre de la pitié de ſes concitoyens. Alors l'honnête homme ne ſongera pas même à ſe couvrir du voile de l'anonyme, & l'Auteur mal honnête, mais toujours vain, ne s'expoſera point à le prendre par l'impoſſibilité de le quitter. Ce ſera un pacte avec le deshonneur ou l'oubli, que la vertu ni la vanité ne ſigneront jamais; car enfin on ſe fait anonyme pour éviter la perſécution; mais c'eſt à condition qu'on ſe nommera tout bas pour jouir de l'éloge.

Si juſqu'à préſent nous avons vu tant d'ouvrages anonymes & poſthumes, faut-il en répéter les raiſons? Faut-il répéter que l'homme qui a jugé ſon livre bon, & qui a prévu que ſon livre, pour quelques mots hazardés, n'en ſeroit pas moins brulé, & lui perſécuté, a dû l'enſevelir juſqu'à ce qu'il le fût lui-même? Mais l'homme qui a eu la force d'immoler ainſi ſon amour propre pendant ſa vie entiere, a prouvé d'avance que ce n'eſt

pas lui qui avoit tort. Il n'y a qu'une ame très honnête & très vigoureuſe, capable d'un ſemblable ſacrifice ; & les motifs qui y déterminent, tels puiſſans qu'ils ſoient, ne tiendroient pas, dans une ame foible, contre les ſollicitations journalieres de la vanité : car l'homme eſt encore plus vain que poltron : c'eſt beaucoup dire.

La contrainte une fois abolie, les ouvrages anonymes & poſthumes diſparoiſſent. Du moins, s'il en exiſte encore, le nombre eſt infiniment moindre. C'eſt ce que j'ai déja dit & prouvé. Mais ce que je n'ai pas encore prouvé ſuffiſamment, c'eſt que tout cela ſe réduit, en derniere analyſe, à l'argent que le commerce perd par l'ancienne méthode, & qu'il gagneroit par la nouvelle. A Dieu ne plaiſe que je mette jamais en compenſation, des millions à gagner par un établiſſement quelconque, avec les mœurs que cet établiſſement pourroit faire perdre ; il n'y a point d'Etat riche quand il eſt corrompu.

Ce n'eſt donc qu'après tous les autres genres de combinaiſons que j'en viens aux calculs économiques. S'il eſt évident que la Police actuelle obvie efficacement à un ſeul inconvénient moral que la Police ſuppoſée ne détruit pas, les ſtatuts de celle-ci, duſſent-ils produire des monceaux d'or, doivent être brulés avec eux. Mais toute choſe égale d'ailleurs, un objet de commerce de huit à neuf millions n'eſt pas à dédaigner.

Que l'on conſulte à Paris les regiſtres des Libraires qui font le plus grand commerce, on verra que la liberté de la preſſe, établie chez nous, fait néceſſairement tomber toute cette branche de commerce chez les Hollandois & chez les Anglois conſéquemment. On verra enfin que ces millions de plus pour la France, étant de moins pour une Puiſſance rivale, doublent politiquement de valeur pour la France.

Si je ſavois un ſecret sûr d'empê-

cher à jamais de paroître un livre que l'on voudroit qui ne parût pas, le secret fut-il fondé sur la sévérité, je l'indiquerois peut-être. Mais quand, à la répugnance naturelle que cause la rigueur, se joint son impuissance, la douceur doit en vérité prévaloir.

Cessons donc d'irriter ceux qu'il faut conduire, plus encore que les autres hommes, par la raison, puisqu'ils en connoissent mieux les droits. Gardons-nous de leur multiplier, par une rigidité maladroite, les occasions d'avoir tort. Cette rigueur allége pour eux les remords de la faute, & en double l'amertume pour celui qui la fait commettre. Puisse la tolérance prendre la place de l'exhérédation! Puissent, avec les Arrêts de prohibition, rentrer dans l'oubli toutes ces feuilles volantes, où les pointes de la malignité se hérissent contre l'autorité légitime & respectable, même dans sa rigueur; où l'arme puissante du ridicule déchire à mille reprises diffé-

rentes, & fait une plaie d'autant plus profonde, que l'on ne ſonge à y remédier, que quand elle eſt incurable. Puiſſe diſparoître encore ce ton d'aigreur, qui ſemble aujourd'hui caractériſer tout ce qu'on écrit ! Suite funeſte d'une rigoureuſe & inutile contrainte : ſymptôme d'une convulſion, dont il eſt ſi difficile de ſe défendre quand on vous opprime : cris échappés à l'amour propre, ſans ceſſe froiſſé entre l'humiliation & l'eſclavage ; arme de celui qu'on attaque ſans armes, & que l'on force à ſe déchirer lui-même dans le déſeſpoir de ne pouvoir ſe vanger.

A ces vertiges malheureux, à ces ingénieux libelles, à ces productions ciniques & miſanthropes, puiſſent la douceur & la ſainte tolérance faire ſuccéder des monumens plus chers à l'humanité ! Puiſſent ne plus ſortir de la preſſe que des écrits conſolateurs, emblêmes des ames ſenſibles & tendres qui les auront dictés : ouvrages

que l'on pourra relire ſoi-même long-tems après les avoir faits, & qui feront déſirer la ſituation d'ame où l'on étoit en les écrivant : épanchemens d'un cœur honnête, reſpirant la paix, la concorde, la gaieté douce, l'intérieure quiétude, toutes les vertus les plus conſolantes de l'humanité, & les purs ſentimens qui les ſuivent ! Puiſſent tous ceux qui écriront déſormais s'aſſurer d'avoir pour amis tous ceux qui devront les lire un jour !



TREIZIEME

TREIZIEME SOIRÉE.

Du charme que l'homme trouve à la ſolitude. Des cauſes de cet attrait, & comme quoi cet attrait eſt loin de prouver que l'homme eſt fait pour vivre ſeul.

QUITTONS encore les calculs politiques pour la contemplation de la Nature. Rentrons dans les détours de nos belles montagnes; enfonçons-nous dans le creux des vallées & dans les profondeurs de notre ame. Ah! que j'aime à rêver, & que ces lieux y ſont propres!

D'où provient donc ce charme involontaire, attaché à l'horreur des lieux ſombres? d'où peut donc naître ce plaiſir que l'homme trouve à pénétrer dans la forêt obſcure, à deſcendre dans la caverne ténébreuſe,

à fuir tout ce qui ſemble lui être cher ; à chercher tout ce qu'il ſemble craindre, à être ſeul ?

Si les malheureux étoient ſeuls avides de cette volupté bizare, une analogie lugubre avec la ſituation de leur ame expliqueroit ſeule cet attrait des déſerts, & cette préférence en faveur des plus ſauvages. On ſe diroit encore que ces infortunés fuient, là, ou penſent y fuir les cauſes de leurs peines; que les antres qui les récelent, que les abîmes, dont ils aiment a s'environner, ne leur plaiſent, que parce-qu'ils les dérobent à la vue d'un monde déteſtable où ils ont ſouffert.

Mais, non. Ce charme de la ſolitude étend ſes droits ſur tous les hommes. L'infortuné qui gémit, le mortel heureux qui a joui & déſire encore, éprouvent également ſes douceurs ; & ſur la terre, c'eſt au crime ſeul qu'elles ſont inconnues.

Quel eſt le mot de cet énigme ? Eſt-ce un retour vers un état plus naturel

à l'homme ? Seroit-il donc vrai que l'état naturel de l'homme fût d'être iſolé ? La ſociabilité ſeroit-elle un ſentiment factice auſſi ? Non, non ; raſſurons-nous. C'eſt dans la ſolitude même que l'homme, qui la chérit le plus, ne tarde pas à ſe convaincre qu'il n'eſt pas fait pour elle. Du fond de ce déſert qui l'enchante, une voix le rappelle vers le monde qu'il fuit. De la cime du mont, où le ſpectacle de la nature le ravit, & ſemble lui ſuffire, l'homme qui à le plus à ſe plaindre de ſa patrie, comme celui qui doit s'en louer davantage, jette ſur elle un regard douloureux & tendre, & les céleſtes délices de cette ſolitude ſe changeroient bientôt en tourmens d'enfer, ſans l'eſpoir prochain d'un retour à la ſociété.

Mais, ce plaiſir enfin, mais ce plaiſir au moins momentané, quel eſt-il en lui-même ? Mais cet entrainement vers les lieux où le ſilence & l'obſcurité nous rendent plus ſeuls encore,

qui le cauſe? Un inſtinct, une réflexion agile comme la penſée, & qui nous dit, ſans que nous y ſongions, que dans ces lieux ſombres, à l'abri de toutes les diſtractions, nous ſommes attendus par un recueillement plus profond, par une jouiſſance plus entiere du ſentiment quelconque, dont nous voudrons nous occuper.

Un aveugle a le ſens de l'ouie plus délicat qu'un autre homme. Pourquoi? C'eſt qu'il a de moins les diſtractions que l'occupation de ce ſens de plus cauſeroit à ſon ame, & que ces diſtractions de moins permettent une tenſion de plus aux reſſorts de l'autre organe. De même l'homme ſolitaire ayant de moins toutes les diſtractions du monde ſocial à la fois, acquiert une ſenſibilité plus profonde en général; & comme les ſenſations, plus ou moins vives, forment les plus ou moins grands plaiſirs, il en réſulte un attrait naturel vers ces retraites mélancoliques, où les plus grands plai-

ſirs; nous attendent avec une façon plus vive de ſentir.

Douze perſonnes de différents caractères, d'âges différents, & dans des ſituations d'ame tout à fait diverſes, pourront ſe recueillir ſucceſſivement dans la grotte où je repoſe. Elles y ſavoureront toute la volupté de la retraite, & n'auront pas cependant entre elles une ſeule penſée analogue dans tous le cours de leurs méditations. De ces douze rêveurs, l'un ſera un pere tendre; l'autre un poète inſpiré; l'autre un amant ſenſible; l'autre une épouſe fidelle; l'autre un homme triſte; l'autre une vierge agitée par les premiers deſirs; l'autre un philoſophe ſpéculatif : tous ſeront, là, ce qu'ils ſont & ce qu'ils veulent être; mais ſeulement ils ſeront, là, plus que par-tout ailleurs, ce qu'ils veulent être, & ce qu'ils ſont.

La ſolitude qu'ils chériſſent, ſera donc un théâtre plus favorable à leur

enchantement, mais non leur enchantement même. Cet enchantement ne ſera réellement fondé que ſur les ſentimens qu'ils méditeront là plus en paix, & approfondiront avec plus de ſuite & de ſécurité. Mais ces ſentimens eux-mêmes ſeront produits par des ſouvenirs ou des eſpérances, par quelques douces réalités & beaucoup de chimeres careſſantes; mais ces ſouvenirs, ces eſpérances, ces chimeres & ces réalités, ſeront toutes relatives à la ſociété: Le plaiſir d'être ſeul ſera donc eſſentiellement fondé ſur le commerce même des hommes.



QUATORZIEME SOIRÉE.

Suite du même ſujet.

Non, ce n'eſt pas pour vivre ſeul, que l'homme eſt fait. J'aime les déſerts; le ſilence de la ſolitude me plaît; & dans l'obſcurité des grottes, & dans l'épaiſſeur des forêts, & dans les ténebres des antres, mon cœur ſenſible s'abandonne avec plus de délices qu'aucun autre peut-être, à l'enchantement de la méditation. Nul homme peut-être au monde ne ſe livre auſſi longtems de ſuite aux délires de l'imagination renaiſſante. Perſonne n'aime autant à boire, à longs traits, les philtres préparés par cette Sirene; & que l'ivreſſe de ſes breuvages amene le rire ſur mes levres, ou les pleurs dans mes yeux, j'offre un égal hommage à ma Circé. Même quand elle

me fait souffrir, je lui rends grace encore.

Mais ces méditations qui me charment, quels en sont les objets? les hommes que je fuis. Mais ces rêveries si cheres, qui les occupe? des êtres absents, & désirés même au moment que je les évite.

Me voilà seul. Un roc me sert de siege. Un torrent tombe, & son bruit est le seul qui se fasse entendre, avec les vents, dans la vallée qui borne ma vue. Jamais autre homme que moi n'a pénétré ici, & nul ne viendra m'y troubler. Toutes mes idées se rassemblent dans ma tête; tous mes sentimens se retirent vers la partie la plus sensible de mon cœur; je suis comme isolé dans l'univers, & cet exil me plaît. Oui, parcequ'il finira bientôt: oui, grace au souvenir de l'ami que je vais rejoindre, de la sœur qui m'aime, de la mere qui déja s'inquiete de mon absence, de la maîtresse qui soupire après moi, & dont les charmes vien-

nent tour à tour ſe peindre à mes yeux, purs & doux comme au premier jour où je pus les careſſer.

Tentez, ſi vous voulez, de ſortir de ce cercle d'idées qui vous ſemble raccourci, & dans lequel tout rentre; étendez en apparence la ſphere de vos méditations pour leur donner plus d'attraits & de durée, têtes fortes, ſombres penſeurs, cerveaux brulans, pour qui ces idées ſont communes & bourgeoiſes; vous dont le vol métaphyſique eſt plus haut, étendez vos aîles, & vous retomberez comme moi au but dont vous êtes tous partis. Vous verrez tous, encore une fois, que le plaiſir d'être ſeul n'eſt, pour vous comme pour moi, que la réflexion des jouiſſances de la ſociété.

C'eſt Newton, ſi vous voulez, qui ſiége à préſent ſur ma roche déſerte; c'eſt lui qui rêve ſeul ſur cette pierre où j'étois ſeul; c'eſt le grand Newton, ſi bien fait pour ſe ſuffire à lui-même.

eh bien, que fait-il ? Les cieux roulent à ſa vue. Il les fixe. Un trait de flamme y trace pour lui la vérité. Elle brille comme le ſillon de l'éclair, & diſparoît comme lui. Attentif à ſuivre le vol de la penſée rapide, à fixer ce léger météore, notre philoſophe bénit le calme qui l'environne, & lui permet la ſuite de ces ſpéculations divines. Il tremble à l'apparence du bruit qui pourroit le diſtraire. Jaloux d'approfondir, il craint que ces momens de ſilence ne ceſſent, & le bien ſuprême eſt alors pour lui d'être ſeul. Mais le problême eſt réſolu, & déja Newton brule d'en rapporter la ſolution aux hommes qu'elle doit éclairer, & qui doivent l'applaudir.

Newton, comme vous, comme moi & comme tous les autres, a gouté dans la retraite cette abſence des diſtractions qui lui permettoit de ſe concentrer davantage dans le ſentiment qui l'occupoit, & après avoir revé ſur

la roche Tarpéienne, il désire, comme moi, de rejoindre le seuil de la demeure où les siens l'attendent.

Les déserts sont beaux; les montagnes sont sublimes. Heureux qui peut les parcourir! Mais qu'il est doux de retrouver la trace des hommes au fond de ces déserts! mais au milieu du cahos effrayant de ces monts, mais à travers ces roches immenses, dont l'auguste difformité épouvante autant qu'elle étonne, quel plaisir de rencontrer un chemin ferme & commode, où roulent les chars du commerce, & qui vous assure que bientôt vous reverrez des êtres semblables à vous!



QUINZIEME SOIRÉE.

Anecdote singuliere & morale à l'appui des deux Soirées précédentes.

CETTE vérité consolante, que l'Aigle est fait pour la nue, le Tigre pour les bois, la Baleine pour les mers, le Hibou pour la nuit, l'Homme pour la société, cette vérité, consolante & sûre, me rappelle l'histoire d'un homme que le ciel avoit fait bien sensible, & qui fut un tems bien malheureux.

Zipéa naquit avec cette disposition d'organes, qui donne aux passions tant de prise sur nous. Mais il possédoit aussi cette candeur d'ame qui dirige l'élan de toutes les passions vers le bien, & ne permet à l'homme, qu'elle éclaire, d'autre extrême qu'un excès de vertu.

Zipéa portoit sur son visage l'ex-

preſſion fidelle d'un cœur qu'il ne ſongeoit point à cacher. Ses traits, ſans régularité, avoient ce charme irréſiſtible, attaché à une phiſionomie ouverte. On devinoit dans ſes yeux, naturellement doux, combien l'ombre de l'orgueil ou de l'infortune devoit y allumer promptement les feux de l'indignation, ou y faire couler les larmes de l'attendriſſement. Toutes les fibres de ſon corps treſſailloient de volupté ou de douleur, au récit d'une belle action ou d'un crime. Avec des qualités & des graces, Zipéa eût des ſuccès & des jaloux.

La gaieté vive avoit enchanté les premieres années de ſon adoleſcence. Tant qu'il avoit cru que ce qu'un homme diſoit & penſoit étoit la même choſe, tant qu'une expérience funeſte ne lui avoit pas prouvé qu'il faiſoit trop d'honneur aux hommes en les jugeant d'après lui, l'ivreſſe de la joie l'avoit accompagné par-tout. Il l'avoit fait naître où elle n'étoit pas,

& entretenu par-tout où il l'avoit par hazard rencontré. Mais un être sensible, qui vit dans le monde, n'est pas gai longtems.

Zipéa n'avoit encore que senti ; il vint à réfléchir. Le premier mensonge qu'il reconnut causa sa premiere réflexion. Celle-là fut amere ; elle en entraina d'autres. Chacune lui découvrit une chose attristante. Le premier regard fixe qu'il arrêta sur les hommes perça leur masque. Il en rougit pour eux. Il pressentit enfin que ces mots cruels, *méfiance*, *dissimulation*, *intérêt*, *avarice*, *dédain*, *indifférence*, *insensibilité*, qu'il avoit cru de trop dans l'idiome de ses freres, avoient une signification. A cette idée, sa poitrine se gonfla ; de grosses larmes s'échapperent de ses yeux, & brulerent ses joues sans le soulager. La douce sécurité s'enfuit de son ame. Le sourire durable de l'ingénuité s'exila de ses levres ; Zipéa fut désenchanté.

Bientôt ce concours immense d'in-

térêts particuliers dirigés en ſens contraire de l'intérêt général, bientôt cette diſtance incroyable entre la preuve de l'utilité d'une choſe & ſon exécution, bientôt la proſpérité du crime, l'indigence du talent, & la perſécution de la vertu, ſe réunirent, aux yeux de Zipéa, pour altérer la chimere du bonheur public : chimere identifiée, pour l'homme honnête, avec celle de ſa propre félicité.

Zipéa fut généreux ; des ingrats empoiſonnerent pour lui le plaiſir céleſte de la bienfaiſance. Il eût beſoin lui-même ; l'arrogance des bienfaiteurs l'oppreſſa ſous le fardeau des bienfaits & du reproche.

Alors l'aménité s'enfuit à la ſuite de la joie, dès longtems déſertée de cette ame ſi douce. Alors la bile s'alluma dans ce cœur ulcéré. Par une ſuite indiſpenſable, la douleur phyſique s'unit aux peines morales. Une mélancolie profonde vint ruiner une ſanté robuſte, & l'aigreur obſcurcit

enfin ce beau naturel, forcé par intervalles à ſe méconnoître lui-même.

» Eh bien! ſe dit un jour Zipéa, dans un retour heureux à ſon caractere primitif, eh bien! j'ai mal vu. Le bonheur n'eſt pas dans le tourbillon de ce monde trompeur. Ce tourbillon eſt l'abus de la ſociété, & non la ſociété paiſible à laquelle l'homme eſt deſtiné par la Nature. La félicité eſt dans la vie privée & domeſtique, & les ſcenes du bonheur ne s'exécutent, apparemment, que ſur un plus petit théâtre. J'ai un pere, ajoutoit-il; je le vénére, moins encore parceque je lui dois la vie, que parcequ'il eſt vertueux; je vivrai davantage avec mon pere. Mes ſoins filials le dédommageront des plaiſirs qu'il perd avec l'âge, & il croira peut-être y gagner, ou au moins n'y rien perdre. Je ferai ſa joie, & ſerai heureux de ſon bonheur. J'ai un frere; le ciel a commencé le lien qui nous unit; une tendreſſe de choix & d'attrait le reſſerre : le ciel a réuni les intérêts

intérêts de nos amours propres ; le lien de la fraternité eſt une ligue formée par la Nature même contre tout ce qui voudroit nous nuire ; nous nous aimerons toujours mon frere & moi. J'ai une maîtreſſe. Elle eſt belle. Surtout elle eſt tendre. Je peux compter ſur elle. Je l'adore. J'ai même un ami, & j'oſe me plaindre ! Ah ciel ! je te rends grace encore de m'avoir fait naître ! «

A ces mots conſolateurs, à ces réflexions bienfaiſantes, le calme rentre dans une ame dont il étoit banni. Zipéa ſenti les plaies de ſon cœur adoucir leurs élancemens douloureux, & l'eſpoir du retour vers un bonheur durable, devient pour ces plaies cuiſantes un baume doux comme la roſée des fleurs.

Déja les nuages de la mélancolie ont quitté le front de Zipéa. L'expreſſion de la paix intérieure rend à ſes traits leur premiere ſécurité. S'il rencontre des hommes, même de ceux

dont il eut à se plaindre, le regard qu'il jette sur eux, leur annonce de loin qu'il leur pardonne. Il pardonne aux méchans en faveur des êtres honnêtes, dont il a à se louer, & vole à la maison de son pere avec le délicieux besoin d'épancher entre un pere, un frere, une maîtresse & un ami, un cœur comblé des sentimens les plus doux.

Il arrive.... Ciel....! cent flambeaux funestes éclairent la porte... .... Son pere est mort.....! Le conseil de vingt Docteurs ignorans, qu'une tendresse aveugle a rassemblé autour d'un corps altéré, mais encore sain, a empiré le mal. Chacun des membres du bavard & sanguinaire Aréopage, plus jaloux d'un avis bizare, que d'un avis utile, plus avide du salaire que de la guérison, étouffant le jeu des ressorts naturels sous le poids des remedes, changeant leurs vertus en poisons par leur multiplicité, établit à l'envi le choc de cent opinions

contradictoires. Tout concourt au danger, & le dernier résultat est l'arrêt de destruction, & le trépas.

Zipéa, ton pere est mort!... coup affreux! regret vain! le ciel est sourd; il faut souffrir.

Mais le ciel qui nous soumit à la douleur, nous donna aussi l'heureuse impuissance d'étendre loin la durée d'un sentiment violent. Si le plaisir a fait de la sensibilité le premier don de la Nature, les peines nous forcent à regarder l'inconséquence humaine comme un autre présent de la Divinité. Que deviendrions-nous si le tems n'avoit pas le pouvoir d'effacer les traces d'un malheur & de cicatriser les plaies de notre ame?

Zipéa, homme, fut soumis à une loi commune à tous les hommes. Il souffrit plus longtems, parcequ'il étoit plus sensible; mais avec le tems il souffrit moins, parcequ'il est donné au tems de tout affoiblir.

Il restoit à Zipéa une maîtresse, un

ami & une fortune à partager avec un frere chéri. Le partage le plus équitable lui parut une bourse commune, où son frere & lui puiseroient, au gré de leurs besoins & de leurs gouts raisonnables. On lui parla de formes. La proposition contrista son cœur. On insista. Il consentit, & redevint sombre. Les formes entrainerent des discussions. A ces theses sordides & destructives de la paix domestique, Zipéa fut accompagné par une révolte secrette & par l'ennui. Il vit la jalousie s'opposer à l'exécution de ses droits, l'avidité saisir ce qu'il ne songeoit guere à prétendre, & l'avarice céder à regret ce qu'elle ne pouvoit retenir. Zipéa négligea & méprisa ces formes. On en fit des titres contre lui. Il fut indigné, & sur-tout désolé. Il abandonna tout au jugement même de sa partie. Il fut ruiné.

» J'ai perdu mon pere, se dit encore Zipéa, & je n'ai plus de frere; car le mien ne l'est plus! Un ami me

reſte & ma maîtreſſe auſſi ; ah ! je ſuis riche encore ! « La maîtreſſe de Zipéa étoit à la campagne ; il y vole & demande ſeulement en ſecret pardon à ſon ami de ne pas voler à lui le premier. L'amour l'emporte, & il en a le droit quand il eſt vrai.

» Quelques heures de ma vie, s'écrioit Zipéa dans ſa route, s'écouleront douces encore pour moi. J'aurai les conſeils de l'amitié & les careſſes de l'amour. Mon ami, ma maîtreſſe, vous m'aiderez tous deux à oublier un monde perfide, à ſemer des fleurs ſur la tombe de mon pere, & peut-être qu'un jour l'exemple de nos cœurs déſintéreſſés épureront celui du frere qui devoit ſe joindre à nous pour être heureux «.

Zipéa touche les murs qui renferment ce qu'il adore. Il traverſe des jardins, dont tous les arbres ont été témoins des ſermens les plus tendres & des plus doux plaiſirs.

» Ils en couvriront encore de leur

ombre ! s'écrie-t-il. Au jour tombant, je parcourrai encore ces bois. J'y presserai encore contre mon sein le sein ému de ce que j'aime, & l'intervalle des plaisirs amoureux sera rempli par le récit des bonnes actions de la journée «.

Disant ces mots, Zipéa se trouve à la hauteur du bosquet où il fut heureux la premiere fois. Un souvenir enchanteur l'attire vers l'asile le plus secret que ce bosquet recele, & qui lui est si bien connu. Une route sinueuse, où deux amans ne peuvent passer ensemble qu'en s'embrassant, conduit Zipéa au sanctuaire. Il y pénétre.... Dieux....! c'est son ami aux pieds de sa maîtresse qui le profane.... un triple cri déchire l'air .... un silence morne y succede. Le remors, la douleur, & la confusion, ont pétrifié trois êtres, passés en un moment de l'enchantement à la rage, & Zipéa ne sort de son immobilité, que pour fuir, sans proférer

un mot, des lieux qu'il ne veut revoir de ſa vie trop longue à ſon gré.

Zipéa marche longtems, ſans deſſein, ſans projet ſtable, ſans idée fixe, ſans colere, ſans voix, mais abruti. Un ſentiment vague, univerſel & déchirant, eſt tout ce qui lui rappelle ſon exiſtence. Cette extaſe douloureuſe, cette horrible angoiſſe ceſſent enfin avec ſes forces. Zipéa tombe à terre, & ce n'eſt que longtems après, que ſes yeux s'ouvrent aux torrens de larmes qui l'inondent.

Alors tous les malheurs de ſa vie ſe raſſemblent en un point, & peſent ſur lui d'un poids affreux. Ce qu'il avoit oublié ſe renouvelle avec toute la force du préſent. Ce qu'il n'avoit pas remarqué d'affligeant le frappe. Les tourmens du jour ſe joignent à ceux de la veille; ceux-là à d'autres, & tous ceux du paſſé à un plus grand nombre, cachés dans l'avenir, mais inévitables.

Rien alors ne lui paroît juſte que

les basphêmes contre le sort. Rien alors ne lui semble vrai que l'existence machinale ; rien de si faux que tout ce qui est société ; rien de sage que de fuir les hommes.

Après un long intervalle, Zipéa s'interroge cependant encore. Il se demande si toutes ces infortunes n'auroient pas leur principe uniquement dans ceux des constitutions sociales, & nationales encore plus. Voyageons, ajoute-t-il ; voyons les étrangers. S'ils valent mieux, à la bonne heure. Voyons par quelles vertus ils me prouveront que l'on peut n'être pas misérable & ne pas mériter de l'être quand on vit ailleurs que dans les bois ; quand on vit autrement que les animaux moins féroces que nous, & du moins aussi vrais, que nous sommes fourbes, lâches & méchans.

La suite demain.

SEIZIEME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire de Zipéa.

VOILA Zipéa voyageur. Il parcourt les Provinces, les Royaumes, les Empires, traverſe les mers, voit des hommes, noirs ou blancs, rouges ou bazannés, mais d'ailleurs par-tout les mêmes. Il ſonge, en tous lieux, à ſes douleurs, à ſes outrages, à ſon amour, voit ſans ceſſe ſon pere mourant, ſon frere avare, & ſur-tout ſon ami aux pieds de ſa maîtreſſe. Ses goûts ſont émouſſés, ſon imagination amortie, ſon cœur bleſſé & flétri par la douleur & la haine. La vue d'un homme le révolte, comme celle d'un ſerpent. La vie lui eſt à charge, & s'il y tient encore, c'eſt parcequ'il trouve lâche & foible de ne la pas ſupporter telle qu'elle puiſſe être.

Zipéa erroit depuis deux ans, ac-

compagné du cortége de ces idées fombres. De leur habitude étoit réfulté en lui un principe, d'après lequel il croyoit pouvoir conclure que les hommes n'étoient point faits pour vivre enfemble. Enfin il lui paroiffoit démontré & inconteftable, que l'état de l'homme fauvage étoit le vœu de la Nature, quant à l'homme.

Un jour, rêvant à ce fyftême, cherchant à l'approfondir, à l'appuyer, & trouvant des argumens terribles en fa faveur dans la foule de chagrins que lui avoit valu la fociété ; s'abreuvant du fiel de la jaloufie & du poifon de l'amour trahi ; s'enfonçant dans le défefpoir propre à un ami, à un frere, à un amant abandonné, Zipéa fe trouva feul dans un des lieux les plus folitaires d'un pays prefque défert, qu'il parcouroit depuis longtems. Il s'étoit éloigné de l'humble gîte, où les foins de l'hofpitalité lui avoient été offerts. Il les avoir acceptés, & s'étoit feulement écarté dans la montagne pour

pleurer, en attendant l'heure d'un repas frugal, plus que ſuffiſant à ſon appétit.

Plus Zipéa avançoit, plus le vallon devenoit étroit & obſcur. Plus l'horreur du local étoit grande, & plus elle offroit une analogie affreuſe, mais attrayante pour notre voyageur infortuné. Toujours rêvant, il parvint à l'extrémité de ce vallon, bordé de roches à perte de vue. Une maſſe immenſe de pierre, d'où découle la ſource bruyante qui s'échappe dans le vallon aride, le termine. A droite, à gauche, en avant, toute iſſue ſemble interdite. Dans ce rocher même, cependant, Zipéa découvre l'entrée d'une caverne. L'entrée en eſt difficile, mais poſſible. Zipéa eſt dans la caverne. Il s'y enfonce. Ces ténebres glacent ſes ſens déſolés, & cette horreur lui plaît. Il laiſſe échapper des ſanglots. Cent échos ſourds les répetent. Ce bruit lui plaît. Il avance encore. Un rayon de lumiere lui annonce une autre entrée

dans cet antre qu'il chérit. Il y dirige ses pas, moins par attrait pour le jour, que pour s'assurer si cet antre est aussi désert qu'il le veut.

Il sort de l'antre par cette nouvelle issue, & trouve un champ assez vaste, où croissent quelques fruits sauvages, où sont imprimés les pas de divers animaux des forêts, & remarque que ce champ est par-tout renfermé entre une chaîne de rocs sourcilleux, qui n'en permettent l'habitation qu'aux chamois ou aux oiseaux.

Zipéa transporté retourne à sa grotte, & s'écrie : » mon choix est fait, je vivrai ici. J'y vivrai seul, je mourrai là. Que cet asile est noir ! que je l'aime ! personne ne m'y verra. Je n'y verrai personne. Oh, ma maîtresse ! & toi, parjure ami, & toi, frere égaré, qui aima mieux de l'or que ton frere, je ne vous verrai plus. C'est-là que sans paroître un convulsionnaire, je pourrai lever mes bras au ciel, les croiser sur ma poitrine, & que per-

ſonne ne rira en me voyant pleurer ſur les malheurs de l'humanité. Une vaſte chaîne de monts va me ſéparer des traîtres qui me menaçoient, des lâches que j'ai mépriſés, des protecteurs vils, des bas protégés, des menteurs qui trompent, des tyrans qui oppriment, des miſérables que je plains, & des monſtres à qui je dois l'affreux tourment de haïr. C'en eſt fait, je reſpire. Je vais reſpirer ; je ſerai ſeul «.

Diſant ces mots, Zipéa veut retourner à ce gîte où on l'attend. Son projet eſt d'y acheter un arc, pour ſe défendre & ſe nourrir. Il veut encore donner le reſte de ce qu'il poſſede à un valet qui l'a ſuivi, & loin des freres avares, des traitres amis, & des maîtreſſes infidelles, revenir, & pour jamais, à l'état de nature. Il trouve le trajet long d'avance. Il regrette le tems ravi à ſa ſombre retraite, & les regards qu'il va falloir encore une fois jetter ſur des hommes. Mais au moins ce ſeront les derniers.

Dans cet empreſſement, Zipéa s'égare dans la caverne. Il perd la trace qui pouvoit ſeule le conduire à la premiere iſſue par où il a pénétré. Plus il avance, plus il s'écarte. Chaque pas eſt une erreur. Il s'étonne. Il s'allarme. Il ſe fatigue. Il s'arrête.

» Eh bien! quoi? dit-il, je ſuis perdu? Tant mieux, je le voulois..... mais mourir ici dans les déchiremens de la faim....! C'eſt un ſort qui révolte l'homme ſocial & le ſauvage également. Mes allarmes ne ſont pas le déſeſpoir d'un retour à ce monde, que mon unique vœu eſt d'abandonner.... Non, certès, ce n'eſt pas là mon regret.... Mais il faut à l'homme des fruits pour le nourrir, une arme pour n'être pas dévoré; le Sauvage a ſes fleches & ſes palmiers; moi je n'ai rien...«

Zipéa ſe releve, s'efforce, cherche encore. Un jour luit, l'eſpoir naît, & Zipéa ſe confirme ſon projet d'éternel exil. Il arrive au point éclairé. Il ſort

de l'antre ; que voit-il ? Un lieu tout nouveau pour lui. Ce n'eſt ni celui par où il eſt entré & pourroit retrouver ſa route, ni celui qu'il a enſuite découvert. Celui-ci eſt plus vaſte, peuplé d'une quantité immenſe d'arbres à fruits, couvert par intervalle de racines plus que ſuffiſantes à la conſommation d'un homme & de pluſieurs, mais par-tout inabordable en apparence, excepté par le ténébreux labyrinthe.

Rien ne manque à Zipéa. Les hommes ne viendront point le chercher aux lieux d'où lui même ne peut retourner aux hommes qu'il abhorre. Jouis Zipéa ; tes projets ſont remplis. Sois ſeul & vis content.... Ciel ! que fait-il...? étendu ſur le ſable...! que veut-il à ſes membres qu'il déchire...? pourquoi, dans l'accompliſſement de ſes vœux, ſes yeux peignent-ils la rage, & tour à tour mille ſentimens de douleur profonde, dont l'impreſſion feroit couler les larmes d'un riche même endurci...? Zipéa, que veux-tu...?

Il ſe releve. Il court. Il hallete. Il veut gravir au pied de la montagne immenſe ; la montagne s'éleve à meſure que Zipéa monte. Il retombe, pleure & ſe tait. Ses forces renaiſſent, les tourmens avec elles. Une roche iſolée eſt au milieu du déſert ; Zipéa eſt ſur la cime de la roche. Là, fixant le ciel à travers des pleurs ; là, les cheveux dreſſés, & les membres tords, longtems l'organe de ſa voix n'exhale qu'un murmure ſourd & des mots inarticulés. Il parle enfin & ſes ſons, avec peine échappés de ſes douloureuſes entrailles, portent un caractere auſſi lugubre que ſes paroles.

» Qu'ai-je fait... ? qu'ai-je cru, dit-il, d'une lamentable voix... ? Quoi ! point d'iſſue... ? C'eſt pour jamais... ! Hommes, mes freres, où êtes-vous... ? Si cette onde, dont le bruit m'importune, réfléchit un jour mes traits, quoi, ce ſeront donc là les ſeuls traits humains que je pourrai jamais revoir... ? Je ſuis donc à préſent, comme ſi le ciel m'eût

m'eût fait ſeul au monde de mon eſpece ; c'eſt-à-dire, comme un monſtre aux yeux de toutes les autres eſpeces exiſtantes ?... Hommes, mes ſemblables ! quoi ! je ne verrai plus un ſeul de vous !... & je l'ai voulu ! & j'ai cru que la voix des cieux me le conſeilloit !.... barbare inſenſé ! farouche aveugle ! malheureux que je ſuis ! Mes amis, mes parens, mes freres, hommes, femmes, enfans, mes ennemis, où êtes-vous ? ..... O les plus grands de mes ennemis, accourez les premiers : que je vous pardonne, que je vous embraſſe, & que le fiel de la haine ſorte de moi par tous les pores pour n'y rentrer jamais. Mon frere ! arrive ; tu rougiras ; j'oublierai tout, & tu ſeras corrigé : je le ſuis bien, moi, de mon délire affreux. Mon ami... parjure ami.... ma maîtreſſe .... maîtreſſe parjure... oui, venez vous-même ; venez... oui, ſi vous ne m'aimez plus, aimez-vous, je vous unirai enſemble. Vous m'aimerez au moins par re-

connoiſſance ... Non, ne venez pas, vous m'avez trahi ... N'importe, rendez moi un être exiſtant à qui parler, qui m'entende, que je voie, qui agiſſe, qui ne me laiſſe pas ſeul. O ſociété ! O malheureux qui niez ſon empire! regardez-moi ... «

A ce dernier mot, un ſommeil de mort ſemble l'avoir abattu ... Un cri perçant l'éveille; il ſe ſouleve ; il regarde ; il répond par un cri plus affreux & ſe précipite ... où? ... dans les bras de cette maîtreſſe, non perfide, mais la plus tendre des femmes qui ont aimé, & habitante du même déſert.

Le ſilence fut l'expreſſion de cette reconnoiſſance. La laiſſer deviner, c'eſt la peindre. Que l'on ſache ſeulement que l'ami de Zipéa, aveuglé un moment par un ſentiment outrageant pour ſon ami, l'a dompté; que ſa maîtreſſe n'y ſuccomba jamais, même au moment où Zipéa crut le voir. Que l'on ſache encore que cette maîtreſſe déſo-

lée d'avoir perdu son amant pour avoir cherché à consoler son ami, au lieu de l'aigrir, ne connoissant point de remede à cette perte, vivoit solitaire & souffrante, depuis un an, dans une grotte voisine de celle où le hasard avoit conduit Zipéa; tandis que son ami plus malheureux, puisqu'il avoit un remords, pleuroit ailleurs son ami & l'objet de son amour à la fois perdus pour lui. Que l'on sache que Zipéa, guidé par sa maîtresse, quitta son désert, fit abandonner le sien à son ami guéri & pardonné; que son frere méprisant l'or, qu'il arrosoit depuis longtems de ses larmes, en centupla la valeur en le partageant avec son frere retrouvé; qu'une maladie, fruit des secousses trop violentes, attaqua Zipéa, fit trembler ceux qui l'entouroient, & lui-même (car on peut chérir la vie quand on retrouve un frere, un ami, & une maîtresse); qu'un Médecin, point Docteur, mais instruit, consultant la nature & chéris-

ſant l'humanité, le guérit, lui demanda peu d'argent, & fut un ami de plus.

Zipéa redevint heureux & doux. La proſpérité le rendit modeſte & indulgent. Il ſentit que les hommes pouvoient ſe corriger. L'étude des choſes utiles en fit un citoyen recommandable. Des jaloux s'oppoſerent encore à ſa fortune; ſon ambition fondée ſur le deſir de faire plus de bien, triompha. Il perça plus tard, mais perça. Quelques envieux même furent déſarmés par la pureté de ſes vues. Les autres ſe turent. Il les ſervit quand il leur crut des talens; les mépriſa, & les oublia même, quand il ne les vit qu'envieux; finit par ſentir que l'on ſe déſeſpere toujours trop vîte, épouſa ſa maîtreſſe, eut des enfans, connut l'amour du bien, n'en déſeſpéra jamais, & vit ſur tout que les hommes ſont faits pour vivre en ſociété.

DIX-SEPTIEME SOIRÉE.

Route de Bâle à Soleure.

IL N'Y a pas trente ans qu'on trouvoit plus d'obſtacles à paſſer d'une province à une autre, qu'on n'en rencontre aujourd'hui en changeant de Royaume. Ce n'étoit qu'au péril de ſa vie, ou au moins avec une perte énorme de tems, que le Gentilhomme pouvoit, il y a trente ans, cheminer, en voiture, de ſon Château vers celui de ſon frere. Aujourd'hui un char commode vous mene, par des chemins commodes, à travers les abîmes, diſparus ſous les mains de la vigilance & du commerce. Aujourd'hui vous voyagez plus en ſureté chez vos ennemis, que vous ne faiſiez jadis au ſein de vos propres héritages.

Après l'avantage que retire le voya-

geur de la perfection des chemins ouverts dans preſque toutes les parties de l'Europe, il naît de cette multiplicité des routes, une idée plus ſatisfaiſante que la commodité même qu'elle procure.

La commodité du voyageur n'eſt rien : elle n'eſt preſque que l'inconvénient de la choſe, en comparaiſon des autres buts d'utilité grave, auxquels touche directement la perfection des grandes routes En effet, quand les roches ſe hériſſeroient encore à la rencontre des chars de la molleſſe, quand moins d'hommes riches s'amolliroient dans des caroſſes, & qu'un plus grand nombre évertueroient, à cheval, leurs membres aſſoupis comme leurs ames, il n'y auroit pas grand mal. Mais un bien réel, mais un bien d'où mille autres dérivent, c'eſt l'appel univerſel fait à tous les Commerçans de l'univers, par cette facilité des routes, & celle de l'échange des denrées qui la ſuit ;

c'eſt la chaîne de la ſociété affermie, & étendue par le pouvoir des beſoins mutuels, ſatisfaits par la commodité de cet échange; c'eſt la multiplicité des rapports qui en naiſſent de peuple à peuple; ce ſont les préjugés nationaux étouffés, ou au moins affoiblis par le commerce des Nations; c'eſt la douceur des mœurs, la perfection des arts & la paix. Un peuple fait rarement la guerre à un peuple avec lequel il commerce beaucoup.

Que n'eſt-il permis de regarder ces progrès de trente ans, comme l'annonce de plus grands progrès vers l'univerſel bonheur de l'humanité! Pourquoi ne point croire qu'à la fin les hommes ſeront convaincus que, foibles comme ils le ſont, une réunion ſuivie peut ſeule les rendre capables de quelque choſe de grand & d'utile? Pourquoi ne pas eſpérer, qu'une fois convaincus, ils ſe rendront à l'évidence pour leur félicité commune;

qu'alors on verra s'échanger les pertuisanes sanglantes contre les bêches salutaires ; que les longs & ruineux paremens de nos citadelles ne revêtiront plus que de larges canaux navigables & bien empoissonnés, & que le salpêtre ne retentira plus dans l'air, que pour faire sauter le roc, émoussant le fer de la charrue, ou pour célébrer la fête des Rois pacifiques ? Mais en attendant, profitons des routes applanies & avançons vers *Soleure.*

Nous avons déja quitté les bords du Rhin, & nous laissons sur notre gauche le chemin de *Zurich* & de *Lucerne.* Nous remontons la vallée du *Veidebach*, d'abord ouverte & cultivée, & où le mélange des prairies, des vergers, des vignes & des terres labourables, forme, jusqu'à *Liechethal*, un paysage aussi doux à l'œil, que récréatif à l'imagination. Une ville entourée d'une simple enceinte, mais remplissant toute la ca-

paçité de la gorge, annonce déja au Républicain qu'il ſeroit téméraire de l'attaquer là.

La vallée ſe reſſerre, le payſage ſe rembrunit, l'âpreté du climat ſe fait ſentir, & *Valbourg* ſe découvre.

C'eſt ici où les remparts de la liberté s'élevent, & où la Nature les a cimentés de ſes mains vigoureuſes. C'eſt ici où des familles arrêteroient des armées, où tout répete au citoyen qu'il eſt invincible, tant qu'il ne voudra pas être conquérant.

De *Valbourg* au village de *Baalſtatt*, le chemin ſuit les détours de la vallée, entre deux côtes d'une élévation prodigieuſe, & hériſſées de roches contraſtantes avec le noir des ifs qui y trouvent à peine leur nourriture. O peuple brave ! ne te plains pas des roches qui t'environnent ; elles ne ſont point arides ; l'olive de la paix y croît en tout tems.

C'eſt au deſſus du village de *Baalſtatt* que ſe trouve le Château de *Fran-*

kenſtein, remarquable par ſa ſituation. Un quartier de rocher, immenſe dans ſa hauteur & dans ſa ſurface, en forme à la fois la baſe & une partie des murailles, & annonce la difficulté des iſſues. Ce ſont de ces reſtes échappés aux ſiecles de nos grands-peres; à ces tems où chaque poſſeſſeur étoit en guerre avec ſon voiſin, & où le plus foible n'avoit de réfuge que la cime des monts ou les cavernes, où le vaincu & le vainqueur craignoient également les eſprits.

En ſortant de *Baalſtatt*, on remarque ce dont le courage rend l'homme capable, & comme quoi, avec du courage & de l'union, ce foible individu peut preſque commander à la Nature. Cette chaîne énorme de rochers qui nous menace depuis *Valbourg* eſt, là, coupée à bras d'homme. Un chemin facile paſſe aujourd'hui où les chevres ne pouvoient gravir autrefois, & je ſuis fâché d'être obligé de convenir que tout ce qui

eſt grand nous vient des Romains. Cet ouvrage eſt en effet de Céſar.

J'ai eu tort de parler ſi-tôt de ces grands ouvrages des Romains qui nous font rougir de la petiteſſe de nos projets & de la foibleſſe de notre exécution. Ce n'eſt en effet qu'au ſecond village des *Ecluſes* que ſe trouve un monument reſpectable de leurs travaux. La coupure de la montagne près de *Baalſtatt*, n'en eſt qu'un foible échantillon.

Il faut que ces mêmes Romains, par ordre de ce même Céſar, aient ici enlevé une partie des rocs vifs de plus de cent toiſes de longueur, ſur cinquante d'épaiſſeur, & autant d'élévation. C'eſt dans toute cette dimenſion qu'eſt coupée, en cet endroit, une des chaînes du Jura.

Il eſt impoſſible de s'étonner des conquêtes des Romains, quand on regarde ces genres de monumens où ils ont impoſé un ſi grand caractere & un ſceau ineffacable, même aux

yeux de la poſtérité la plus reculée. Il eſt impoſſible que le peuple, qui ſait abattre les montagnes qui le ſéparent d'un autre peuple , ne finiſſe, s'il le veut, par être le Conquérant de tous les peuples du monde.

Mais combien méritera plus d'éloges, combien ſera plus vraiment grand le peuple qui , ſachant abattre les montagnes , au lieu d'ouvrir leurs flancs pour aller conquérir des provinces, n'y pratiquera des paſſages, que pour rendre toutes les Nations ſœurs, & permettre à toutes, en général, l'uſage des tréſors particuliers de chacune! Où & quand ce peuple a-t-il exiſté? Dans quels lieux, & dans quel tems exiſtera-t-il? Sans être moins ambitieux , nous ne ſommes que plus foibles que les Romains.

Quittons les idées ſombres avec les lieux ſombres qui les ont fait naître. Heureux cent fois le voyageur qui , après avoir égaré ſes yeux ſous les noirs ſapins de la gorge des *Ecluſes* ,

les promene, en la quittant, ſur le payſage enchanteur que l'immenſe vallon de l'*Aar* lui découvre. La ſcene change ; l'horiſon s'étend ; les Alpes glacées le terminent, & reſplendiſſent aux rayons du ſoleil. Ce n'eſt plus la Nature en deuil ; ce n'eſt plus cette majeſté ſévere & terrible : c'eſt une veuve qui quitte ſon crêpe, & s'avance parée vers le Temple, pour recevoir un nouvel hommage des mains d'un nouvel époux.

DIX-HUITIEME SOIRÉE.

Du coſtume des femmes Suiſſes. Apologie des femmes en général.

De Bâle à Soleure, de Soleure à Berne, par-tout de ſuperbes chemins : par-tout des forêts de pins rappellant les bois des anciens Druides, leurs myſteres & l'empire de la ſuperſtition

dans tous les ſiecles : par-tout des montagnes formant les payſages, ou les enveloppant de leurs vaſtes chaînes : par-tout l'idée d'un peuple libre & sûr de reſter tel : de toute part la fécondité, ou l'aridité vaincue par la culture ; l'abondance, ou du moins le beſoin ſatisfait ; le luxe d'état, la ſimplicité domeſtique ; enfin l'image de ce bonheur, réſultat précieux des loix ſages, & d'une répartition moins inégale des richeſſes.

Mais avec de bonnes loix, de bonnes terres & un beau pays, ne manque-t-il rien au bonheur ? Les bonnes terres nous nourriſſent ; les bonnes loix nous aſſurent la propriété de ces terres ; un beau pays récrée nos yeux. Mais l'enſemble même de ces jouiſſances porte dans l'ame un principe d'activité pour la ſenſibilité, premier don du ciel, & ſeul attribut qui empêche l'homme d'être tout-à-fait ridicule, quand il ſe croit un être privilégié. Mais ce principe d'activité

mis en action avec la senſibilité qu'il réveille , quel en eſt l'effet ? De nous annoncer qu'il nous manque quelque choſe ; que notre cœur eſt vuide, & deſire ; que la poſſeſſion n'eſt rien ſans le délice de la partager ; qu'il nous faut une jolie compagne. Un principe deſtructeur de la beauté , eſt donc un vice dans un Gouvernement ; les Suiſſes ont donc grand tort de défigurer leurs femmes par un coſtume auſſi baroque.

Quand le ciel auroit prodigué les tréſors de la Circaſſie aux Bâloiſes & Bernoiſes , je leur défierois d'être belles avec le rare accoûtrement qui les abâtardit & les déguiſe. Je parle des femmes du peuple, parceque j'ai le ridicule de croire que le peuple eſt quelque choſe dans une nation.

Il n'eſt pas beſoin d'entrer en Suiſſe par l'Alſace, pays du plus joli coſtume du monde , pour être choqué de celui des groſſes Helvétiennes. Il eſt tout-à-la-fois hideux & mal-ſain. Dans l'intérieur de la France, j'ai été révolté

de voir les femmes des champs revê-tues de la livrée dégoûtante de la misere. Dans les Cantons de Bâle, Soleure & Berne, j'ai vu, avec joie, l'aisance permettre à la Villageoise l'achat d'une étoffe ample & solide; mais mon regret n'a pas été moins amer, quand j'ai vu la mal-adresse de la coupe & l'absurdité du dessein rendre ces habits aussi repoussans que nos haillons.

Habitantes des chalets paisibles du Jura, Nymphes des rives de l'Aar, quels charmes trouvez-vous à nouer de gros jupons au milieu de vos mamelles, & à meurtrir vos seins sous cette zone bisarre ? Que veut dire cet amas circulaire de plis verticalement entassés, & multipliant les disgraces avec les inconvénients physiques de toutes ligatures ? Pourquoi faire ainsi remonter votre croupe jusqu'à la racine de vos épaules ? Pourquoi interdire, par-là, à vos hanches le prononcé de ces voluptueux contours,

contours, de ces ſaillans arrondis, dont l'aſpect rend le vieillard jeune, l'enfant adulte, & le moribond bien portant? En vain ces vilains jupons deſcendent à peine à vos jarretieres; vous êtes parvenues, à force de maladreſſe, à rendre, même un jupon court, déſagréable. Je ne puis ſouffrir qu'une femme ſoit mal habillée; j'aimerois preſque autant qu'elle fût toute nue.

Quel regret de voir des attraits dégradés par le groteſque de la parure! Quelle image contriſtante, que des charmes flétris par l'impreſſion journaliere & douloureuſe, quoiqu'habituelle, de mille garotements barbares, obſtruant les ſources où l'enfant va puiſer la vie, & l'amant le bonheur! N'eſt-ce donc pas aſſez de ce que le tems enleve, de ce que les infirmités naturelles raviſſent? Femmes, s'il eſt vrai qu'un arrêt terrible ne vous permet d'enrichir le monde d'un être de plus, qu'au prix d'un charme de

moins, s'il eſt vrai que le premier plaiſir ébauche la premiere ride ſur tous les fronts, du moins que les ſeuls plaiſirs cauſent ces pertes, dont ſeuls ils dédommagent.

Ce qu'il y a de plus beau dans la nature, c'eſt une belle femme. Ce qui, dans toute la nature, eſt le plus différent d'une femme, c'eſt une femme qui n'eſt pas belle, tant qu'elle eſt jeune. Après les femmes, tout ce qu'il y a d'agréable, de riant ou de doux au monde, n'eſt fait que pour les parer, ou pour leur être offert en tribut. C'eſt pour leurs cols de lis, c'eſt pour leurs bras d'albâtre que la perle & le burgau chatoyants s'émaillent; c'eſt pour leurs écharpes que l'eſcarboucle étincelle; c'eſt pour leur ſein que fleurit la roſe, effacée par leurs joues. Si l'harmonie a des accords, c'eſt pour les chanter; ſi les fruits ont une ſaveur délectable, c'eſt que la bouche d'une femme dut en être rafraîchie; ſi nous avons un cœur, c'eſt pour le leur donner.

Cynique sourcilleux & vieilli qui m'écoutes & me frondes, tu ne te souviens plus que tu as pensé comme moi, tant que tu as senti. Toi, qui ne me crois que frivole, dis-moi, sans les femmes, que ferois-tu, en effet, du saphir que le soleil d'orient colore, des fleurs du printems, des chants mélodieux? Seroit-ce sur ta peau tannée que siéroit bien un collier de rubis? ou dans tes cheveux gras, qu'une guirlande de roses seroit bien placée? Faudroit-il t'adresser les accords de sa lyre? Je ne dis pas à toi, mais à quel être au monde ces offrandes conviennent-elles, si ce n'est à une femme, ou à l'être qui les fit pour notre bonheur? Crois-tu ces arguments uniquement fondés sur les principes factices d'une société factice? Abaisse ton œil scrutateur; arrête-le sur les animaux, & tu verras si ces préférences, si ces soins délicats ne sont pas indiqués par la nature même. Suis-moi chez ce peuple aîlé & domestique que tu nourris

& que tu dévores. Vois ce beau coq, étalant ſon plumage au milieu de ſes compagnes. Ses facultés brillantes lui rendroient peut-être les ſoins délicats moins néceſſaires ; ſa ſtature & ſes fonctions ſemblent annoncer une ſollicitation de la faim, plus preſſante pour lui que pour les poules coquettes qui l'environnent. N'importe, jette-lui les miettes de ta table, & regarde ſi la faim, excitée même par l'appât d'un mets nouveau, lui fera oublier ces ſoins que tu méconnois & qui ſont des devoirs, comme des plaiſirs. Vois-le s'arrêter dans ſa courſe, ſi la moins belle de ſes compagnes prétend la même priſe ; vois ſon ergot lâcher la proie dont il s'étoit ſaiſi ; regarde-la tomber de ſon bec entr'ouvert, ſi un regard ou le moindre cri de la femelle le ſollicite. Prends des leçons, & conviens que tu es auſſi loin d'être coq, que bon raiſonneur.

DIX-NEUVIEME SOIRÉE.

Suite de l'apologie des Femmes.

O FEMMES! ſexe que j'adore, que j'encenſe, & que je ſers, fut-il jamais des droits établis comme les vôtres? Le charme de la vie, l'enchantement des jours, l'oubli des maux, toutes les ſenſations délicieuſes, & la perfection de la faculté de les ſentir, ô femmes! voilà ce que nous vous devons, & voilà le moindre de vos titres à nos hommages : nous vous devons encore les vertus.

Eſt-il un être infortuné, pour qui cette vérité néceſſite un commentaire? Queſt-ce que les vertus? l'humanité; la préférence de ſon bonheur au nôtre même; quelque choſe d'utile & d'extraordinaire à la fois; *le plus* que le devoir. On définit la ſageſſe, ſon bonheur en ſoi-même; moi je définis la

vertu, ſon bonheur dans les autres. Il y peut exiſter : il le faut pour qu'il ſoit bien pur, & vous ſeules, ô femmes! pouviez nous apprendre que c'eſt là qu'il le faut chercher.

Sans vous, que ſerions-nous ? des égoïſtes anthropophages, des tigres affamés, ayant pour Dieux uniques la ſoif & la faim, & ſuppléant aux griffes qui nous manquent, par une intelligence plus cruelle, ſi vous ne la dirigiez pas. Sans vous, nous n'aurions, de notre caractere, que l'âpreté, ſans l'énergie ; la pitié trouveroit un triple bronze autour de nos entrailles, & la lâche peur toutes les iſſues de notre ame ouvertes. C'eſt vous qui, ſur notre poitrine, placez l'égide du courage, & dans notre cœur un écho qui répond aux cris des malheureux. Ce cœur ſeroit de fer ſans vous. C'eſt dans vos yeux de flamme que ce fer s'amollit ; vous ſeules le modelez pour le bonheur & pour la gloire.

La valeur naît avec l'amour. Voyez

l'enfant ; il eſt timide, & la feuille, qu'agite le vent du ſoir, le fait trembler au déclin du jour dans un bois, où bientôt il bravera la foudre & les monſtres, en volant aux pieds d'une maîtreſſe.

Point de vertu, point de courage ſans la ſenſibilité; & le premier rayon qui féconde ce germe précieux dans notre ame, échappe toujours des yeux d'une mere ſenſible. La tendreſſe maternelle ébauche ce que l'amour acheve ; mais dans tous les âges, c'eſt toujours à une femme que nous devons ce que notre âge nous permet de plus doux. Les femmes nous apprennent à tout mériter, & doublent le prix de tout ce dont elles nous ont rendu dignes. Combien un laurier reverdit aux pieds d'une maîtreſſe ! La premiere fois qu'une belle femme, au lieu d'un beau gouvernement, ſera le prix d'une victoire, que de grands Capitaines on verra naître ! ſur-tout ſi l'or du Gou-

verneur vient à ne plus ſuffire pour obtenir une belle femme.

Oui, femmes, ſi vous étiez ce que vous devez & pouvez être, le nom de *Déeſſe* ſeroit de trop dans la langue, ou ne ſeroit que votre ſynonyme. Vous à qui l'on doit les vertus, ne vous rendez donc jamais le prix du vice. Vous, tréſors du monde, fleurs de la ſociété; vous, Reines, ceſſez donc d'accorder aux plus vils de vos eſclaves, le droit de devenir vos maîtres pour de l'or volé, ou même légitimement acquis. Au-deſſus de tout ce qu'on peut vous offrir, au-deſſous de tout ce que vous oſez prendre, que l'on vous donne tout, qu'on ne vous paie jamais. Du plaiſir pour de l'argent! une femme pour de l'or! affreux contraſte! incohérence horrible! un préjugé ridicule, barbare & vain, met pour vous, au rang des crimes, le plus doux des plaiſirs. Le deshonneur n'eſt pas d'avoir des amants, mais d'en

avoir un ſeul deshonoré. Un lâche qui baiſe votre main a terni tous vos charmes ; un mortel tendre, humain & brave, par le plus vif uſage de vos faveurs, rajeunit vos attraits. Vos cœurs s'épurent enſemble, & le ciel & les hommes d'accord applaudiſſent à vos félicités. Chaſſez le vice, l'orgueil, la baſſeſſe, l'intérêt, la lâcheté. Couronnez les vertus, les talents & les arts. Que le titre d'amant ſoit une ſanction de tous les titres de l'honnête homme. Faites des Héros & des gens aimables : ils deviennent ſi rares les uns & les autres ! La faute en eſt à vous. Soyez tendres, douces, parées, gaies, ſimples ; la ſociété ſera charmante : (je dis plus) le Royaume ſera floriſſant ; la France redeviendra la France : (je dis plus) tous les Européens voudront devenir François.

Femmes, c'eſt ſur la cime d'un mont immenſe que je vous vante, pour que l'on m'entende de plus loin. Mon corps a pluſieurs ans à reſter

jeune ; mon cœur le ſera toujours ; je vous adorerai toute ma vie : toutes je vous encenſe, & n'en aimerai jamais qu'une ſeule.

VINGTIEME SOIRÉE.

De Berne, & des progrès infaillibles du luxe chez toutes les Nations réunies en ſociété.

La ville de Berne s'éleve au centre du pays qui porte ſon nom. De toute part environnée de montagnes de toutes les teintes & de toutes les grandeurs, elle occupe une longue preſqu'iſle que la riviere d'Aar forme en ſon cours. De tous côtés, les flots la défendent & l'embelliſſent. Des arcades ſymmétriques ornent une rue ſpacieuſe qui la traverſe dans ſa plus grande dimenſion. De beaux édifices la décorent, & de plus ſuperbes che-

mins, où l'art a fait diſparoître les obſtacles d'un ſol montueux, partent de ce point central & ſe dirigent vers toutes les villes à vingt lieues à la ronde.

Là, des baſtions & des courtines ſont gardées par des ſoldats citoyens. Les revêtements bien entretenus ne permettent pas de découvrir là, comme ailleurs, la miſere de l'Etat dans les remparts mêmes, deſtinés à ſoutenir la gloire & la puiſſance de l'Etat. On eſt étonné de trouver dans l'arſenal d'un peuple pacifique, un amas de trois cents pieces de canon, munies de tous leurs agrêts, & des armes pour quarante mille combattants; mais, *ſi vis pacem, para bellum*, eſt une deviſe trop ſage, pour qu'un peuple ſage ne la grave pas chez lui.

Après le titre de République, une des choſes qui m'a le plus rappellé l'ancienne Rome dans Berne moderne, ce ſont les bains qu'elle renferme, & ſur-tout les facilités qu'ils of-

frent aux amateurs des galanteries hasardées. Cet établiſſement ſeroit charmant ſans la découverte du nouveau monde. Le café exhale un délicieux parfum ; les ſucs de la canne ſont bien doux ; c'eſt une belle choſe que l'indigo ; mais renoncer au moka, au ſucre & aux habits bleu-de-Roi, à condition que toutes les jolies baigneuſes ſe porteroient bien, me ſembleroit un excellent marché à conclure.

A mon paſſage à Berne, la ſtructure de deux monuments, bien peu analogues, occupoit les Architectes du Canton : on bâtiſſoit une halle au bled & une ſalle de comédie. D'une part on voyoit les jeunes Républicains & les jeunes Républicaines preſſer les travaux du nouveau Panthéon ; de l'autre les Magnifiques Seigneurs du Conſeil, graves, prévoyants & vieux, promenoient leurs méditations ſtoïques. Ils jettoient un douloureux regard ſur ces colonnes Corinthien-

nes, deſtinées à ſoutenir le Temple de Thalie &, ſelon eux, à ébranler celles de la République. Malgré le front ſourcilleux & magiſtral des Catons Helvétiens, je voyois travailler à force à la ſalle de comédie, & négligemment à la halle aux bleds ; je me crus un moment de retour en France.

Bientôt je revins de mon erreur, & achevai de me convaincre que la plus grande de toutes, ſeroit de ne pas croire les hommes par-tout eſſentiellement les mêmes ; par-tout avides des nouveautés ; par-tout pleins d'amour propre & ſuppliciés par la privation d'une jouiſſance poſſédée par un autre ; cette jouiſſance fût-elle triſte, douloureuſe, même quelque choſe de pis.

Comme une Nation n'eſt compoſée que d'hommes, rien ne reſſemble, plus qu'un homme, à une Nation. C'eſt un corps plus petit ou plus grand ; mais c'eſt toujours un corps mu par les mêmes reſſorts & par

les mêmes principes. Une Nation envie les ſpectacles d'une Nation voiſine, comme un homme à Paris envie le carroſſe de ſon voiſin. De cette jalouſie, aſſez naturelle pour être incorrigible, s'enſuit une exiſtence forcée pour chaque individu, & enſuite pour chaque Empire. L'homme qui a mille écus de rente, rentre chez lui éclabouſſé par l'homme riche de cent mille livres de revenu, & ſe fait faire un char. La Nation dont toute l'étendue reſſemble à une Province d'une autre Nation, en tire d'abord des bonnets de blonde pour ſes femmes, & inceſſamment après fait conſtruire des ſalles de ſpectacles à ſon inſtar. Mais, à leur tour, l'homme aux cent mille livres de rente, & la Nation aux grandes Provinces, forcent de luxe pour conſerver l'une & l'autre la diſtance flatteuſe qui les ſéparoit de leurs voiſins imitateurs. D'où il s'enſuit que parmi toutes les Nations du monde, il n'y a peut-être

pas une ſeule Nation, ni un ſeul homme qui ſoit au pair entre ſes reveuus & ſes dépenſes.

Tout le monde eſt donc ruiné ? Perſonne au contraire, par la raiſon même que tout le monde l'eſt à la fois. L'Académie Françoiſe donnera encore longtems la queſtion du luxe à décider dans une ode, avant que ce problême ſoit en effet réſolu.

Eſt-il donc impoſſible de rendre les particuliers & les Nations plus raiſonnables ? Oui, ſur cet article. — Pourquoi ? — C'eſt que vous ne leur perſuaderez jamais qu'ils ſe ruineront ſans reſſources, & que toutes les fois que l'eſpoir d'une nouvelle fortune ſe joindra au plaiſir de conſommer celle que l'on poſſede en jouiſſances agréables, il eſt clair que l'homme jouira & dépenſera ſans bornes pour jouir plus.

Un homme mange ſon bien ; mais c'eſt que ſelon la ſomme de ſes talents ou de ſes forces, de ſon courage ou

de ſa baſſeſſe, il conſerve, ſans s'en douter, au moment même où il ſe ruine, l'eſpoir de mettre à contribution les beſoins des autres, les goûts ou la pitié de ſes concitoyens. Il ſe rendra utile ou importun, exigeant ou mendiant, ſéduiſant ou redoutable. Si la fortune ne repouſſoit pas plus que les bras, on ne verroit pas plus d'hommes ſe ruiner, que d'hommes ſe manger les poings. De ſon côté, la Nation dont les finances s'alterent, eſpere une guerre heureuſe ou un traité de commerce avantageux, & ſe ruine en attendant l'un & l'autre.

Ce méſordre univerſel tient encore à une autre cauſe: on l'oublie toujours, parcequ'elle eſt trop voiſine. Cette cauſe agit ſur nous ſans ceſſe, même ſans que nous nous en appercevions. C'eſt le ſouvenir tacite de notre droit originel & commun à toutes les poſſeſſions. L'homme ſocial a renoncé à une partie de ſes droits pour

s'aſſurer

s'aſſurer la jouiſſance des autres, & c'étoit le ſeul bon marché qu'il eût à faire. Mais comme, dans ce traité, chaque homme eſt ſenſé avoir fait un égal ſacrifice, en faveur d'une égale jouiſſance, dès que l'homme apperçoit une infraction trop choquante à cet article important du contrat, il eſt tenté de le rompre. Or, comme cette infraction eſt ſingulierement commune, l'homme en eſt ſingulierement choqué. De-là une lutte continuelle de la part de chaque individu contre l'ordre général. Trop foible pour lutter de force, il lutte d'adreſſe. Faute d'être fort, il devient fin & ſouvent frippon : regardez plutôt.

Mais la ſource conſtante & vraie, d'où ſortent & où s'alimentent le luxe, les arts, leur jouiſſance, & leur abus, c'eſt ce deſir d'un mieux, qui marque toutes les ſecondes de la vie, celles où l'on jouit, comme celles où l'on ſouffre. C'eſt ce deſir, tourment de

l'homme & ſa conſolation, puiſqu'il eſt inſéparable de l'eſpérance. C'eſt cette ſollicitation active qui porte inceſſamment vers tout ce qu'on ne connoît pas, &, ſi ſouvent conduit, du plaiſir à la douleur, par l'attrait d'un plaiſir plus grand. C'eſt ce ſentiment inquiet & curieux qui déſole, occupe, conſole, abat, ranime, préſide à l'exiſtence humaine & la caractériſe. A lui ſeul ſont dus les progrès, les déclins des Empires & de tout ce que l'homme a fait. En vain le miſanthrope ſe récrie ſur les ouvrages que le luxe & les arts enfantent, ſur la diſtance immenſe qui les ſépare & les diſtingue de l'ordre primitif des choſes; ce deſir d'un mieux, dont nous parlions toute à l'heure, criera plus fort que le miſanthrope. C'eſt à ſa voix que le luxe & les arts inventeurs hâteront leurs progrès, & les marqueront par des nuances inſenſibles, mais contiguës. L'homme, las de s'accroupir ſur

la terre ou dans la fange, élévera une pierre brute pour s'asseoir dans une attitude plus commode. Bientôt il façonnera un bois léger, à peu près dans les mêmes dimensions, pour avoir un siege à la fois commode & portatif; bientôt il le couvrira de la peau d'une bête sauvage, pour qu'il offense moins ses membres fatigués. Incessamment les crins des quadrupedes domestiques, ou le duvet de l'oiseau qui vole, le rembourront d'une façon plus sensuelle encore. C'est ainsi que le sopha voluptueux, où se repose aujourd'hui Phriné, dut nécessairement avoir lieu avec les siecles, du premier jour où un homme s'assit sur le quartier d'une roche déserte. C'est ainsi que sont nées & doivent naître les manufactures de bure grossiere, de drap fins, de gazes légeres & de métaux filés en étoffe avec la soie. Ainsi parurent successivement & nécessairement Jodelle, Garnier,

Hardi (*a*), Corneille & Voltaire. Ainſi les loix ſomptuaires s'aboliront à Geneve, en Suede, à Luques; & Berne aura des comédies.

Y a-t-il grand mal à tout cela? Sans doute, répondez-vous, car vous ſerez la proie du premier peuple brut & nerveux qui viendra vous attaquer. — Fort bien. Mais quand tous les peuples du monde auront des comédies & des boudoirs (comme cela eſt infaillible), quel ſera le vainqueur? Ils ſe retrouveront tous au pair, & auront tous des jouiſſances de plus. Voilà les Ruſſes qui ont pris Cracovie d'aſſaut, il y a deux ans, ſans piller ni violer; vous voyez bien clairement que voilà les peuples du Nord qui perdent leur

---

(*a*) Fondateurs de l'Art dramatique vers le milieu du ſeizieme ſiecle, c'eſt-à-dire Auteurs des farces groſſieres des *Myſteres*, *moralités & ſottiſes*, premiers ſpectacles de la Nation. Ce brave Alexandre Hardi, dont il eſt ici parlé, fut auteur de huit cents pieces de théâtre, toutes excellentes, comme on s'en doute.

nerf comme les autres. Difons leur férocité, & gardons-nous de croire, que fi l'abus des arts les fait confpirer à la molleffe & à la corruption des mœurs, il n'eft pas poffible de les faire fervir à la gloire des Nations, comme aux charmes de la vie privée.

Suiffes, Ruffes, François, hommes, ayez des fpectacles; mais que leur morale foit pure & point pédante; vous ferez plus fenfibles, moins ennuyés & non moins braves. Ayez des Sculpteurs, des Peintres & de belles étoffes; mais que les citoyens utiles puiffent feuls poffeder l'argent avec lequel on a des tableaux, des ftatues & de beaux habits. Croyez enfin que pour être heureux, il faut éviter également le vice & l'ennui.



VINGT-UNIEME SOIRÉE.

De l'Oberland, ou Haut Pays. Du Staup-bach, ou Ruiſſeau de Pouſſiere. Des Montagnes glacées.

QUITTONS les villes ; les hommes les ont faites, toutes ſe reſſemblent. Revoyons les champs. Ne nous laſſons point de parcourir les monts toujours variés, toujours pittoreſques, toujours marqués du grand ſceau de leur Auteur.

Depuis des mois, chaque jour j'ai vu quelque choſe de neuf & de ſublime, j'ai regardé la Nature. Depuis des mois, les Alpes, leurs glaces, antiques comme elles, forment l'horiſon qui m'éblouit, & encadrent tous les tableaux que mes yeux contemplent. Des flots de lumiere, ſans ceſſe réfléchis par ces coloſſes d'albâtre, par

ces maſſes d'éternelles neiges, rapprochant les objets à la vue, me trompent ſans ceſſe ſur leurs diſtances. Je marche vers les fondements du globe; je brûle de fixer de près leur ſtructure, de porter la main ſur les baſes du monde: je crois les toucher; mais les ſoleils levants & couchants ſe renouvellent; je marche toujours, & le but ſemble toujours s'éloigner.

Ne pourrai-je vous atteindre, monts énormes, témoins du cahos, monts antidiluviens, ſeuls ports aſſurés pour l'homme & tous les êtres, dans ces révolutions renouvellées des univerſels déluges que vous précédâtes, que vous reverrez, & qui n'ont point formé votre ſubſtance inaltérable? Eternels & vrais laboratoires de la Nature (*a*),

(*a*) Sans vouloir établir aucun ſyſtême, ni me donner les airs d'analyſer ceux que des gens que j'honore beaucoup ont accrédité, je dirai ſeulement qu'en général les Naturaliſtes reconnoiſſent aſſez volontiers trois ſortes de montagnes. 1°. Les anciennes ou antidiluviennes, diſpoſées en chaînes formées par des maſſes de

où les métaux s'étendent en filons ; où se condensent, avec les siecles, ces prismes radieux que le soleil pénetre de toute sa flamme, l'eau de toute sa limpidité, & où les trésors des couleurs se déploient avec tant de profusion pour les délices de la vue ; fourneaux, où se fondent les crystaux enflammés, épurés, durcis par les périodes redoublés des vingt-cinq mille neuf cents vingt ans (*a*), ouvrez-moi

---

roches contiguës, & les seules où l'on trouve des mines en filons. 2°. Les montagnes formées par l'irruption des feux souterrains, & assez faciles à distinguer par la disposition concave de leurs sommets. 3°. Les montagnes disposées par couches paralleles de diverses matieres, & fruits des alluvions renouvellées.

(*a*) Les Anciens ayant eu quelques idées confuses de la précession des équinoxes, depuis qu'Hipparque eut le premier remarqué parmi eux que le soleil ne se levoit plus au printems dans les mêmes signes où il s'étoit levé dans une antiquité plus reculée ; les Anciens, dis-je, avoient à la suite de cette découverte, composé la grande année du monde de trente-six mille années, en supposant, par un faux calcul, que le mouvement du pôle étoit d'un dégré par siecle. Newton, en profitant des anciennes observations, a rectifié l'erreur, & a prouvé par des supputations plus justes & assez généralement reçues, que cette période n'est en effet que de vingt-cinq mille neuf cents vingt ans.

vos âtres brûlants, vos cavernes ſans fond ; donnez à mes yeux la force de les fixer, à mes pieds celle d'y deſcendre ; ſatisfaites mon deſir infatigable de connoître ; laiſſez-moi voir, puiſque j'ai des yeux ; comprendre ; puiſque j'ai une intelligence ; raiſonner, puiſque la raiſon eſt mon partage, & doubler ma piété avec ma reconnoiſſance.

Quel plaiſir pour l'homme de remonter à la ſource de quelque choſe ! Que la connoiſſance d'un principe quelconque eſt ſatisfaiſante ! Il eſt un charme inexprimable, attaché à la vue de l'infini dans tous les extrêmes. L'homme curieux, pénétrant, ignorant, vain, ſi l'on veut, ne voit point, ne connoît pas, ſans raviſſement, ce qu'il y a de plus petit ou de plus grand, de plus récent ou de plus antique, de plus beau ou de plus effroyable, de plus enfin dans quelque choſe.

C'eſt ce qu'il y a de plus grand de plus antique que je vais voir.

Ce que je vais voir fut de tout tems. Rien de plus haut, dans le continent que j'habite, que les lieux où je vais monter. Je dominerai les orages & les volcans. C'eſt à mes pieds que prendront leurs ſources tous les fleuves qui s'épanchent à cent lieues de moi. Les torrents fourmilleront avec les phénomenes. J'habiterai la patrie des aigles; ma penſée ſurpaſſera leur vol; chaque pas ſera marqué par un prodige.

Si j'inventois, j'aurois tout dit; la ſtérile fécondité d'une imagination fabuleuſe ne me fourniroit plus que d'oiſeuſes répétitions. Je verrai, je dirai ce que j'ai vu, je ſerai neuf & inépuiſable. Les idées ſe renouvelleront avec les objets, la langue s'enrichira avec les idées.

Déja la difficulté de la route annonce la nouveauté des lieux que je veux parcourir; elle double l'attrait du voyage. Si j'interroge ſur leur géographie, l'embarras des réponſes m'ap-

prend que ces lieux ſont étrangers aux peuples du pays limitrophe, comme à moi même. Le mortel, froid & ignorant, naît & meurt près d'eux ſans les connoître; tandis que de l'extrémité des Royaumes, le mortel curieux, éclairé ou jaloux de l'être, accourt & y pénetre.

Il faut quitter ſes chars commodes & renoncer à en trouver d'autres. Dans ces déſerts, ils ſont auſſi inconnus qu'ils y ſeroient inutiles. Un cheval eſt un luxe, dont il faut également que le voyageur déſeſpere. Ce n'eſt qu'à l'aide des facultés naturelles & iſolées de ſon individu qu'il peut, là, ſuivre les recherches de la Nature.

Une chaîne de lacs profonds ſemble encore défendre au loin l'approche de ce ſanctuaire formidable. Il faut s'embarquer pour parvenir au ſommet des hautes montagnes, & déja je navige ſur des flots, dont le niveau ne ſeroit pas atteint par nos plus grands

édifices, vingt-fois entaſſés les uns ſur les autres.

La température change; la qualité de l'air participe déja des monts glacés que j'approche. Je crois frapper aux portes du temple de l'hiver. Le total de l'horiſon retréci, acquiert une teinte ſombre & ſévere que la nouveauté ſeule empêche d'être affligeante.

Ces immenſes glacieres que je découvrois à quatre-vingt lieues de diſtance, qui ſe développoient en longs rideaux de toutes les nuances primitives, & dont l'impreſſion aſtringente ſe fait ſentir, ont diſparu; l'œil eſt à préſent trop près d'elles pour les voir encore, les monts rapprochés qui m'environnent les dérobent. Je ne les reverrai qu'en les touchant, ou, ſi je les apperçois momentanément dans ma route, c'eſt lorſque la direction des vallons que je parcours, le permettra par haſard.

Quel intérieur effroi porte à l'ame le bruit monotone des grandes eaux ! Ici les échos enchaînés y répondent & le perpétuent. Que de blocs immenſes croulent & bondiſſent des ſommets dans les vallées ! Que de marbres entaſſés multiplient ces caſcades ! Ces monts entiers ſont des marbres. Que de vaſtes ruines ! Quel beau tumulte ! Que ces rochers ſont vieux ! Que ces torrents tombent de haut !

Ceſſons de peindre & d'affoiblir. Le verre multiplicateur, dirigé ſur la plus grande copie de ces grands modeles, les défigure encore & les réduit. Diſons des faits ; citons les dimenſions : que celui qui nous lit, les compare aux objets connus ; & pour atteindre, en idée, la réalité des objets qu'il compare, qu'il donne à ſon imagination le plus énergique de tous les élans.

Nous approchons de *Lauterbrounen*. La renommée d'un phénomene nous y conduit. Ce phénomene, avoiſiné par mille autres, eſt plus connu,

parceque quelques-uns de ſes effets mêlent, à l'étonnant, des ſenſations agréables qui n'échappent à perſonne. Ce phénomene eſt la chûte du ruiſſeau du *Staup-bach*, en François, *Ruiſſeau de pouſſiere*, chûte perpendiculaire de mille cent ſoixante pieds de hauteur ; chûte égale à la hauteur de nos tours les plus hardies quatre fois multipliée ; trajet pendant lequel la maſſe d'eau, élancée de la cime d'un eſcarpement concave, ſe pulvériſe durant tout l'intervalle de cette concavité, donne au ruiſſeau le nom qui exprime cet effet phyſique, & ſe réunit au pied du mont en nappe bouillonnante, où, tant que le ſoleil s'éleve ſur l'horiſon, ſe reproduit une iris perpétuelle que l'œil a peine à fixer (*a*).

L'homme qui, contemplant ce

(*a*) Ces meſures ont été priſes cent fois, & la variation dans les réſultats n'a jamais porté que ſur la quotité de la fraction de ſoixante pieds.

prodige, s'étonne de ſa grandeur & cherche à étendre l'idée de l'Auteur ou de la cauſe, en proportion de ſon étonnement ; cet homme doit être bien ſurpris, bien confus, bien exalté, s'il ſe rappelle, ou s'il apprend qu'au ſeptentrion de l'Amérique ſort du lac d'*Erié* un fleuve large d'une lieue entiere, & renouvellant le même prodige avec tout ce que les vaſtes proportions de ſon volume peuvent y ajouter. Que deviendroit-il, cet homme, à la vue du *Niagara* tombant avec le bruit de vingt tonnerres & élevant juſqu'aux nues ſon écume & ſes brouillards ? Au retentiſſement formidable de ces vagues amoncelées, on verroit le Phyſicien agenouillé près du ſuperſtitieux Iroquois. Tout ce que le Phyſicien pourroit de plus que le Sauvage, ſeroit de croire plutôt qu'il eſt d'autres torrents étant au Niagara, ce que le Niagara eſt au Staupbach ; que ce que nous voyons de plus énorme dans notre courte planete,

n'eſt peut-être qu'un pouce pour toiſe des objets des planetes voiſines, & que dans la ſucceſſion infinie des mondes, l'être foible, qui ſe croit Roi de celui-ci, ignore ſi nos géants ne ſont pas les pigmées, & nos vaſtes monts les collines (*a*).

VINGT-DEUXIEME SOIRÉE.

Des Montagnes glacées plus particuliérement, & du Grindelvald.

A CHAQUE pauſe de ma marche, je crois qu'il n'eſt rien de plus haut, de plus

(*a*) Par-tout où les hommes ont pénétrés, l'actif intérêt les a ſuivi. On en va voir un exemple, qui, par ſa ſingularité, mérite qu'on le rapporte. Le long de tous ces eſcarpements à pic & élevés à une hauteur effrayante, il exiſte de diſtance à autre, de petits ſaillants étroits, dangereux pour les chamois mêmes qui y graviſſent, mais dont l'abord ne ſembloit au moins réſervé & poſſible qu'a eux. Le deſir du gain les a rendu pratiquables aux avares Chaſſeurs de ces animaux. Pour s'y maintenir, malgré le gliſſant du roc & le peu de ſurface qui leur eſt offert, ils ſe font diverſes coupures à la plante des pieds, afin que le ſang qui en coule, les affermiſſe dans leur marche.

plus grand, de plus horrible que ce que je vois. Je fais un pas, nouvelles horreurs, gradation nouvelle dans le gigantesque des tableaux. La Nature ne se lasse point, & mon étonnement se fatigue. Ce que je vois est si grand, que mon imagination vaine n'ose rien au-delà. Cependant ce que j'ai vu s'abaisse devant ce que je vais voir; & ce que je vais voir, doit s'abaisser devant mille autres masses, qu'il ne m'est pas réservé de connoître.

C'est ici que la Nature est sévere. C'est ici que son front sourcilleux intimide le regard. C'est ici qu'elle se montre dans sa plus formidable majesté. Quand elle sourit ici, elle est comme ailleurs quand elle tonne.

Qu'ici les ruines abondent! Qu'ici les hommes sont rares! Eh! qu'y feroient-ils, grands Dieux? Que feroient-ils sous cette atmosphere glaçante & à la fois épaissie par les brouillards éternels? Que feroient-ils sous ces nuages, s'évaporant avec continuité

des ſommets , comme la fumée s'exhale ſans ceſſe des fourneaux alimentés du Forgeron ?

Soleil qui vivifies tout, Soleil ſans qui la ſeve eſt oiſive dans les canaux, & le ſang dans les veines, vainement tu parcours l'orbite immenſe où tu roules; tu ne t'éleves pas aſſez haut pour deſcendre dans ces vallées. L'hiver t'y brave. Non content de te braver dans ces ténebres, il éleve, malgré toi, ſon trône juſqu'aux nues, & t'y brave encore aux yeux du monde. Vois ces glaçons, juſqu'où ne montent jamais les vapeurs que tu attires : tes rayons viennent ſe briſer contre eux ; ils s'en colorent pour s'embellir, & ne fondent jamais. Ils s'empourprent de tes feux, ils étincellent de ta lumiere , comme pour montrer de plus loin ta défaite, comme pour montrer à tout l'univers à la fois, que toi-même, Soleil, tu n'en es pas le Dieu véritable.

Enfin, les voici, ces antiques fri-

mats condenſés par les ſiecles ; ces amas immenſes & bizares d'eaux, devenues pierres. Je les vois : mon viſage ſe ride à leur reflet glaçant ; ma main touche leur baſe ; mon œil fixe leur cime, & mes pieds graviſſent péniblement ſur leur ſurface.

Vus de loin ou de près, comme les objets changent ! Sont-ce là ces longs rideaux chamarrés que je voyois de cent lieues de diſtance ſe dérouler autour du monde, & déployer les tréſors du priſme ſur un fond pur, comme la neige horiſontalement étendue dans nos jardins ? Ces remparts d'albâtre, que je croyois polis comme la ſurface d'un ruiſſeau, ces blocs giganteſques, que de loin je croyois preſque diaphanes, de près, ne m'offrent plus que des maſſes raboteuſes, que des glaçons noircis par les ombres de leurs ſommités inégales, ſurmontés par d'autres glaçons & cavés par des antres, dont un verd ſombre deſſine les larges ſoupiraux. O glacieres

éternelles, qui de loin donnez un ſi beau cadre à la Nature, que de près vous êtes horribles! Diamants monſtrueux qui de loin me ſembliez une écharpe reſplendiſſante du globe, vous ne m'offrez ici qu'horreur, effroi, déſaſtre, bouleverſement. Ciel! que nos yeux nous trompent! & que nous ſommes heureux d'être trompés! Si nous voyions les objets ce qu'ils ſont; ſi la Nature, par un don funeſte, attachoit la vertu microſcopique à l'œil de l'homme qui ſe plaint de voir mal, que deviendroit-il, grand Dieu? Le plaiſir de voir ſeroit pour lui le ſupplice. L'objet qui charme à préſent ſa vue l'effrayeroit. Chaque regard lui découvriroit des monſtres dans la fleur qu'il reſpire, & des phalanges de ſerpents aîlés dans chaque bouffée d'air qui va rafraîchir ſes poumons. Malheureux homme qui te plains, vois ta maîtreſſe: elle eſt belle; la peau la plus douce appelle tes baiſers & recouvre mollement pour toi

les plus délicieux des traits. C'eſt ſur le tiſſu le plus délicat des pores les plus fins que te ſemble fondu ce doux mélange de pourpre & de neige qui t'enchante. A cette vue, le deſir te parle, ton ſang brûle, tu vas jouir..... Arme ton œil enflammé d'une loupe véridique & vois des cavernes ſur cette joue de roſe, vois de longs poils ſe hériſſer ſur ce teint ſi beau, ſois déſenchanté, inſtruit & malheureux.

Ces penſées m'accompagnoient, errant aux pieds des monts glacés du Grindelvald. Je ceſſois de regarder pour réfléchir, quand tout à coup un bruit ſemblable à cent foudres fait gémir les rochers & mon ame. Du plus haut de la montagne un glaçon, égal en volume à trois palais de Rois, s'affaiſſe. Il peſe avec un fracas terrible ſur les glaçons qui le ſoutiennent. Il eſt à deux lieues de hauteur & à une demi-lieue de diſtance. Il ſe détache, il bondit, la terre tremble, une raréfaction étouffante s'éta-

blit dans l'atmoſphere ; ma poitrine eſt douloureuſement comprimée , & je crois que les lobes de mes poumons n'ont plus d'air à reſpirer. À chaque bond du coloſſe, il ſe diviſe ; un nuage monte au ciel , un autre m'inonde ; les glaçons choqués font feu , les pins tremblent ſur les monts voiſins ; je crois la Nature entiere ébranlée ; je regarde .... & mes yeux ne découvrent pas même une altération ſur le théâtre de cette révolution formidable. Tout cela eſt la vérité nue , mais vue & ſentie.

VINGT-TROISIEME SOIRÉE.

Sentiments d'une ame forte dans les déſerts.

IL n'eſt pas de poſition où l'homme ne doive deſirer d'être , ou d'avoir été un moment. Je n'en excepte pas les

plus douloureuſes. J'ajoute ſeulement, pourvu qu'elles n'entraînent pas de ſuites permanentes ; & cela poſé, ce ſont les plus violentes que je préfere. Ce ſont alors de précieuſes épreuves, des eſſais de ſes forces, dont les réſultats portent à ſavoir rigoureuſement ce que l'on vaut, &, en dépit qu'on en ait, à agir un peu plus en conſéquence. C'eſt un creuſet où notre ame s'épure, ſe réduit à ſa valeur intrinſeque, & où diſparoît l'alliage de l'amour propre, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi.

O la grande & belle leçon, que celle de la douleur, que celle de ces chocs violents, où le trait caractériſtique s'élance ; où rien de ce qui fut préparé n'a lieu ; où s'opere tout ce qu'on n'attendoit pas ; où l'ame ſort de ſes gonds ; où l'on eſt ce que l'on eſt, ni plus ni moins ; où le lâche eſt lâche & ne peut le cacher ; où l'homme vigoureux jouit de ſes forces, &

goûte, ſans mélange, la joie noble & permiſe de s'en applaudir !

Voilà comme le Philoſophe peut vouloir être témoin d'une bataille, ou jouet d'une tempête. Il veut voir ſi, quand les bronzes tonnent, ou quand les gouffres s'entr'ouvent, ſon cœur ne bondit pas trop haut ; ſi les ſerpents de la crainte ne ſe ceignent pas trop étroitement autour de ſa poitrine ; ſi les vils fers de la peur ne garottent pas ſes membres ; ſi ſon œil ouvert conſerve la faculté de voir, ſon ouie celle d'entendre ; s'il eſt ſupérieur, égal ou moindre que l'homme qui tremble & pâlit à ſes côtés ; enfin s'il ne craint pas trop la mort pour ſe donner la peine de vivre.

Mais l'épreuve n'eſt pas encore ſuffiſante. Sur la flotte ou ſur le champ de bataille, il y a trop de témoins. Les drapeaux, les étendards, les tambours, le laurier attendu, la honte redoutée, ſont autant d'acceſſoires,

autant de cuiraſſes & de plaſtrons factices, dont l'homme ſe revêt, & qui l'empêchent encore d'être abſolument lui-même. C'eſt lui ſeul, c'eſt lui, dépouillé de tout ce qui n'eſt pas lui, que je veux voir.

Cette ame forte, cet homme vigoureux, c'eſt au fond des déſerts que je le place ; c'eſt dans l'empire de l'aridité, du cahos & de la ſolitude que je le livre à ſes ſeules facultés phyſiques & morales. C'eſt l'homme ſocial & fort que je tranſporte dans ces antres ou ſur ces monts inhabités par l'homme ſocial & par le ſauvage à la fois. Là, je le laiſſe, l'abandonne, & planant ſur les aîles de la penſée, je le ſuis de loin & l'étudie.

Que fait-il ? Il regarde, s'étonne ; il s'applaudit du ſentiment univerſel de terreur que ces lieux inſpirent. Il y trouve enfin à combattre quelque choſe digne de lui.

Miné par les torrents, un rocher, qui touchoit la nue, en tombe ; il

roule la deſtruction. L'intrépide le voit, le ſuit de l'œil, fait les pas qu'exigeoit la prudence, n'en ajoute pas un pour la peur. L'air ſe comprime, le coloſſe paſſe, détruit tout, & reſpecte le ſeul être qu'il n'a pas ému. Un volcan s'allume, il vomit. Les flots de laves embraſées découlent ; leurs courants ſe multiplient ; tout ſeche, tout brule. Avancer, ou fuir, c'eſt la mort : l'homme ferme reſte en place ; il eſt ſauvé.

Cependant, fatigué de ſon propre effort, ſes nerfs & ſon cœur ſe détendent un moment. Il treſſaille & s'indigne de treſſaillir. Il a bronché & ſe méconnoît. Il ſe recherche & ſe retrouve.

Alors, pour ſe raccommoder avec lui-même, pour ſe rendre à ſon eſtime, à ſon orgueil, ſi l'on veut, mais à ſon orgueil ſoutenu & légitime conſéquemment, il ſe compare, il ſonge aux hommes qu'il a connus. Il ſe dit avec raiſon : Ils auroient tous trem-

blé, je n'ai été qu'ému ; ils eussent tombé, à peine j'ai fléchi ; si j'ai senti la crainte, parceque je suis homme, j'ai vaincu la crainte & le danger, parceque je suis homme & brave. Alors ce qu'il lui en a couté d'efforts, loin de l'humilier, lui fait mieux sentir ce qu'il a fait, & il reprend un juste orgueil avec une juste estime de sa vertu.

L'effroi, sans doute, à la vue du péril, est le sentiment naturel à l'homme. Le courage qui le lui fait braver, ploie donc l'ame de l'homme en sens contraire : mais de ce plis contraire même naît cette force immuable & irrésistible du courage ; comme l'arc du sauvage tient son élasticité de la direction inverse donnée au bois qui le forme.

Je voudrois le voir cet homme vigoureux, du fond de ces déserts, où tout lui manque, où il supplée à tout ; où tout le menace, où il brave tout ; je voudrois le voir de-là interpeller

les individus arrogants qu'il a connus dans la ſociété. Je crois le voir ſe rappeller leurs coups d'œil aviliſſants, leurs geſtes dédaigneux, leurs outrages, dont ils ne doivent l'impunité qu'à tout ce qui n'eſt pas eux. Je crois l'entendre, du haut d'un roc, leur crier à tous l'un après l'autre, ou tous enſemble : » Géants pigmées,
» bas les échaſſes ; bas les maſques &
» les chamarrures. Toi, le plus fier
» d'eux tous, vois-tu ces rocs, ces gla-
» ces, ces déſerts, cette Nature mena-
» çante ?... Oſe m'y ſuivre .... Tu
» trembles déja, tu trembles ... & tu
» fus inſolent, toi qui voulus m'acca-
» bler, qui crus que je fléchirois, qui
» tentas de me faire baiſſer les yeux ....
» tu trembles ... & t'es cru plus que
» moi .... Plus d'étaie pour te ſoute-
» nir, que ta force ... déja tu chan-
» celles. Il faut être toi, & n'être que
» cela. Que c'eſt peu de choſe ! C'eſt
» à toutes les heures qu'il faut nous
» voir ; c'eſt dans toutes les ſituations

» qu'il faut nous eſſayer ; ce ſont tou-
» tes les forces, ce ſont tous les cou-
» rages qu'il faut comparer entre nous;
» c'eſt de niveau, c'eſt corps à corps,
» & nuds de corps & d'ame qu'il faut
» lutter enſemble... Déja la faim dé-
» roule avec douleur tes entrailles;
» n'attends pas ſa criſe déchirante ;
» viens chaſſer l'animal rapide, atteins-
» le, le dévore & te raſſaſie. A ſon dé-
» faut, arrache ces racines ſauvages,
» broute-les crues & te ſoutiens....
» mais tes pieds engourdis te refuſent.
» Mais ton éſophage retréci arrête
» ces mets groſſiers, ou ton eſtomac
» débile les rejette.... Eh bien, moi,
» je me les procure, les mange, les
» digere ;... & ne dus pas être protégé
» par toi. Eh bien, être avili & dé-
» chu, dès qu'on te rend à toi-même,
» te ſouvient-il d'un regard hautain
» que tu jettas ſur moi ? Te ſouvient-
» il que tu hauſſas la voix en me par-
» lant, que tu t'en crus le droit ? Ici,
» conçois-tu ſeulement qu'ailleurs tu

» l'aies osé ? Crois-tu encore que je
» doive une entiere génuflexion au
» mouvement imperceptible de ta tê-
» te ?.... Tu pâlis, tu trouves ces val-
» lées noires, les ténebres te font peur.
» O que tu es petit !..... Et tu dé-
» daignois ! .... Que vas-tu donc de-
» venir ? La nuit descend, la nuit af-
» freuse pour toi, la nuit pour moi si
» belle : elle nous rend à tous deux
» justice. Son obscurité te supplicie,
» en te faisant rentrer en toi ; elle t'en-
» vironne de spectres ; tu gémis com-
» me un enfant : & moi je fixe ses as-
» tres si doux, nageant silencieuse-
» ment dans l'espace : les spectres qui
» t'entourent, sont tes remords ;....
» moi, je n'en ai point, je jouis du
» jour & de la nuit.

» Quitte les terreurs vaines pour les
» vrais dangers ; songe à te défendre.
» Entends-tu ce chœur lugubre, ces
» mugissements sourds & retentissants
» dans les antres ? Ils se rapprochent.
» C'est la horde des monstres qui ont

» faim. Ce ſont les ours, Rois de ces
» déſerts. Ils demandent le tribut. Eh
» bien ! où ſont les remparts fragiles
» de ta fragile dignité ? Que ſont de-
» venus ton protocole & ton étiquet-
» te ? En dépit d'eux, le plus foible,
» le plus lâche de nous ſera mangé le
» premier. Où ſont tes bras pour t'ar-
» mer, tes jambes, même pour fuir ?
» Eh bien ! qui de nous deux ici dé-
» fendroit mieux ſa mere, ſon ami, ſa
» femme, ou ſon Roi ?

» O vous tous, inſolents, qui croyez
» que l'on eſt plus qu'un autre, ſans
» être plus utile ; qui croyez même
» qu'en étant utile, on peut être in-
» ſolent ; nains ſuperbes, poltrons or-
» gueilleux, protecteurs d'hommes,
» que ma fable n'eſt-elle vraie ! Que
» ne vous tiens-je tous ici l'un après
» l'autre ! Dans ces aſſauts, que j'au-
» rois de plaiſir à vous voir trembler,
» pâlir, baiſſer vos fronts dans la pouſ-
» ſiere, où vous trainez les autres
» avec des bras d'emprunt ; à vous

» voir humiliés, rampants à votre pla-
» ce! Que j'aurois une joie délecta-
» ble, une volupté d'ame, à vous voir
» me prier, me presser, me deman-
» der secours & grace, &... à vous
» accorder l'un & l'autre! «

VINGT-QUATRIEME SOIRÉE.

De l'Hospitalité en général. Des Auberges de Suisse en particulier.

La belle chose que l'hospitalité! Que les Anciens étoient recommandables par leur vénération pour elle! Ah! combien les Anciens valoient mieux que nous!

Je m'abandonnois à ces déclamations. Je sentois, je me dispensois de réfléchir; il faut tâcher de faire l'un & l'autre.

Un de mes amis, qui a fait un livre fort

fort ſage ſur la liberté du commerce (*a*), m'entendit. Il ſe mit à rire. Je lui en demandai la raiſon. Il me dit qu'il rioit de mon enthouſiaſme pour les Anciens. Je fus indigné de ſa prévention contraire, & ſur tout de la voir ſe manifeſter dans le moment où je défendois leur cauſe par un ſi bel endroit.

Quoi! lui dis je, nierez-vous que l'hoſpitalité ſoit une vertu, une des plus conſolantes de l'humanité, une de celles qui en ſuppoſent un plus grand nombre à la fois? En effet, l'hoſpitalité n'annonce-t-elle pas la confiance? la confiance dans les autres n'annonce-t-elle pas que l'on eſt digne de toute la leur? Pour être hoſpitalier, ne faut-il pas être généreux? Quoi de plus beau que la généroſité? L'hoſpitalité n'annonce-t-elle pas encore une ſorte d'aiſance & le bon ordre, qui

(*a*) L'Auteur du Rétabliſſement de l'impôt dans ſon ordre naturel.

ſeule la donne ou la maintient ? car il faut avoir pour donner. Il faut donc croire, malgré vous, qu'un peuple hoſpitalier eſt encore économe, bien gouverné, heureux. L'hoſpitalité prouve donc à la fois la vertu & le bonheur. Quoi de plus beau que l'hoſpitalité ?

Qui vous nie tout cela, me répond mon grave ami ? — Vous, lui dis-je, qui me défendez de m'enthouſiaſmer pour les peuples avec qui eſt morte cette vertu conſolante, pratiquée par eux ſeuls.—Dites qu'ils ont méconnue & qu'ils ne pouvoient connoître. — Comment me prouverez-vous cela, par exemple ? — En quatre mots ; Vos Anciens n'avoient point de monnoie .... — Eh bien ! — point de ſignes repréſentatifs & portatifs des échanges. . . — Eh bien ! — partant, il falloit qu'ils fuſſent tous hoſpitaliers, ou reſtaſſent chacun chez eux. En effet, leurs chevaux ne pouvant porter, en voyage, tout le foin qu'ils devoient manger dans la route, ni eux

tout le pain néceſſaire à leur ſubſiſtance durant le voyage ; pouvant encore moins porter des pieces rondes pour acheter le pain & le foin néceſſaires , puiſqu'ils n'avoient point de pieces rondes, il étoit bien force qu'ils donnaſſent du pain & du foin à ceux qui venoient les voir , afin d'en trouver chez eux quand il leur prenoit fantaiſie de courir le monde ou le pays. Ils prêtoient donc & ne donnoient rien. Ils étoient donc hoſpitaliers par néceſſité , non par vertu. L'hoſpitalité gratuite eſt donc une fort belle choſe, mais que vos Anciens ne connoiſſoient pas plus que les Aubergiſtes qui vous écorchent de leur mieux aujourd'hui. Nous valons donc bien vos Anciens en cela, ſans compter peut-être en beaucoup d'autres choſes.

Je fus un peu étonné de l'argument de mon ami ; je le trouvai preſſant , & ne voyant rien de bien poſitif à lui répondre , j'en conclus qu'il avoit raiſon.

J'ai ſouvent ſongé à cette converſation depuis qu'elle a eu lieu. Je n'ai jamais voyagé ſans qu'elle me ſoit repaſſée par la tête en entrant le ſoir dans un nouveau gîte. J'ai été ſans ceſſe à la recherche d'un don gratuit de la part de l'Hôte, & j'ai toujours vu le bon procédé à côté de l'écu, mais jamais autrement.

En France & dans les pays où le grand luxe a étendu ſa tache & ſon empire, je n'ai pas voulu prononcer encore, ſi cet intérêt étoit factice ou inné dans l'homme ; &, ſuppoſé qu'il fût naturel, ſi la ſenſibilité, miſe en valeur par la bonne éducation & les bonnes mœurs, pouvoit ou ne pouvoit pas en ennoblir les effets. Je me diſois : ici chacun eſt dans une poſition forcée : perſonne ne vit au prorata de ſa fortune : tout le monde doit ; partant ſi tout le monde ne vole pas préciſément, tout le monde doit être au moins très avide : le vice tient à la nation, non à l'humanité.

Mais c'eſt en poſant le pied ſur les frontieres de la Suiſſe que je me ſuis, ſur-tout, fortement rappellé l'entretien de mon ami. C'eſt alors que je me ſuis dit : Je vais voir l'humanité vengée. Je vais voyager chez un peuple libre, ſobre & aiſé : la liberté aura ennobli ſon ame ; la tempérance aura borné ſes beſoins ; ſon aiſance lui permettra l'exercice de ſes vertus ; ſurement la douce hoſpitalité, l'hoſpitalité, pour elle-même, ſera en honneur en Suiſſe.

J'arrive à Bâle : je loge aux trois Rois, dans cette hôtellerie charmante, dont j'ai tâché de peindre la délicieuſe poſition. Je m'applaudis en ſecret de cette premiere confirmation de mes idées. Ah ! mon ami, me diſois-je en moi-même, que n'êtes-vous ici ! j'aurois le double plaiſir de vous voir & de vous convaincre ; je vous montrerois cette eau jailliſſante & ménagée à deſſein pour procurer un frais délectable au voyageur fatigué : c'eſt

pour lui que l'on a choisi de préférence cette position si riante ; l'hôte bienfaisant a voulu que la vue d'un paysage agréable récréât ses convives pendant le repas ; jaloux d'avoir des amis dans tout l'univers, il a voulu que le souvenir des tableaux les plus séduisants se joignit encore à la reconnoissance, & aidât tous ceux qui auroient logé chez lui à se ressouvenir de lui-même. S'il exige un salaire de ses soins, c'est pour se ménager le pouvoir de les exercer plus longtems ; c'est une rétribution équivalente aux frais, & voilà tout, sans doute ; il ne pourroit les soutenir, s'ils n'étoient pas remboursés : on lui paie la consommation ; les attentions sont gratuites. Oui, les hommes valent mieux qu'on ne pense ; oui, avec un gouvernement sage & l'encouragement des bonnes mœurs, on peut amener les hommes à mettre moins de prix à l'argent, qu'à être bienfaisants & vertueux.

C'eſt une choſe bien douce que d'aller ſe coucher avec bonne opinion de ſes ſemblables. Plein de mes idées conſolantes, je ne quittai la table d'hôte des trois Rois, que pour aller m'étendre ſur un lit propre, & qu'une main hoſpitaliere avoit revêtu d'un drap fort blanc. Nouveau ſoin, nouvelle reconnoiſſance, nouvelle méditation. Celle-ci étoit ſi attrayante pour moi, qu'elle m'empêcha de dormir, ſans que je fuſſe tenté de m'en plaindre. Elle m'occupa juſqu'au lendemain au moment où l'on vint me préſenter la carte, en m'annonçant l'heure fixée par moi-même pour mon départ.

Je pris le papier pour jetter les yeux ſur le total & payer, trouvant plus que mal-honnête de compter après *d'auſſi bonnes gens*. Au premier coup d'œil, je crus que je ne ſavois pas bien lire les chiffres ſuiſſes. Je m'inſtruiſis & fus un peu étonné d'apprendre, en me confirmant que l'arithmétique

des deux Nations étoit la même ; que si l'avidité étoit différente, c'étoit en ce que nous étions moins avides ; qu'enfin j'avois dépensé en un jour, dans la sobre Helvétie, ce qu'il m'en eût couté en une semaine dans mon avare & splendide patrie. Je tombai de mon haut & crus entendre mon ami tomber aussi du ciel sur mes épaules & me rire encore au nez. Plein de confusion, & plus encore de regret, je payai, & continuai ma marche, voyant bien que je n'avois pas encore frappé à la cabane de Philémon.

Il n'y a qu'un méchant homme qui se plaise à trouver tort aux autres ; ce qui réjouit un méchant homme en afflige un bon ; je suis bon homme, moi ; j'étois affligé. Je ne convenois qu'avec peine que ma bonne opinion en faveur de mon prochain Suisse m'avoit déçu. En effet nous devons être fâchés toutes les fois qu'on nous force à changer une bonne opinion contre une défavorable.

Chemin faiſant, je cherchois à motiver, à excuſer le rançonnement du premier Républicain chez qui j'avois logé. Je me diſois : quand la bienfaiſance n'eſt point éclairée, elle dégénere en duperie. L'hoſpitalité eſt une bienfaiſance ; peut-être, en Suiſſe, pour la rendre plus utile, ne ſe pique-t-on de la pratiquer qu'avec beaucoup de diſcernement ; c'eſt-à-dire qu'on la réſerve en faveur de ceux à qui l'indigence, ou au moins la médiocrité, rend les ſoins de l'hoſpitalité plus néceſſaires : peut-être même, par une recherche encore plus grande, & non moins bien entendue, fait-on payer exorbitamment les riches pour pouvoir ſecourir un plus grand nombre d'indigents. Je ne ſuis pas riche, mais on peut m'avoir cru tel. J'ai débarqué aux trois Rois avec une eſpece de ſuite, un uniforme François, un vernis de beau Chevalier, que la réputation nationale enlumi-

noit encore ; on a fait payer M. l'Officier François : à merveille. Bien que la conséquence du principe se soit trouvée fausse à mon égard, le principe n'en est pas moins vrai, moins bon. J'ai pris pour lésinerie, avarice, sordidité, ce qui n'étoit qu'une équité réfléchie. J'ai payé mon soupé quatre fois plus qu'il ne valoit ; mais peut-être vingt personnes ont-elles soupé, le même jour, pour rien dans la même auberge. Ah! si j'ai payé cher, comme François, je le mérite bien par ma légéreté à juger si mal une Nation si sage.

J'étois à même de me convaincre dans le reste de ma route, du vrai ou du faux de tous mes raisonnements. J'avois congédié les trois quarts de mon petit équipage à Bâle même. L'uniforme étoit au fond du portemanteau ; je voyageois dans le costume d'un Philosophe, d'un simple curieux, d'un Peintre ; & le costume

d'un Peintre, chez aucune Nation du monde, n'a jamais affiché l'opulence.

Précaution vaine! jufqu'à préfent elle n'a fervi qu'à me prouver, fans replique, que les bons Suiffes font encore plus avares que les frivoles François, avares & prodigues tout à la fois. J'ai trouvé par-tout une difproportion indécente entre le falaire & le fervice, & je n'ai jamais taxé cette difproportion d'indécence qu'après un examen raifonné du furtaux que les circonftances pouvoient apporter localement au prix des denrées. A cette ufure coupable, j'ai vu fouvent fe joindre une façon plus révoltante d'en percevoir le produit illégitime. En Hollande le patriote qui vend, ajoute au premier furtaux, dès que l'étranger marchande. Cet ufage eft pratiqué parfaitement dans les Cantons. Un apologifte bannal peut y trouver une noble rudeffe : moi, je

n'y vois que de la brutalité & une injure aux loix de tous les pays.

Il faut rendre une justice au Gouvernement de la Ligue Helvétique : c'est à mon grand regret ; car en dépit de mon respect pour tous les Gouvernements du monde, j'aime mieux leur trouver tort qu'à l'humanité. C'est ici tout le contraire ; l'abus dont je me plains, mille fois plus excessif encore dans le fond des campagnes & des monts, où l'on devroit moins l'attendre, que dans le sein des villes, où une plus grande consommation semble l'autoriser, ou du moins le motiver, porte lui-même à conclure qu'où l'œil du Ministere peut percer, l'abus est restreint. J'ajouterai seulement une chose : c'est que l'œil du Ministere doit percer par-tout.

On ne se doute pas jusqu'où cette vexation & cette âpreté, contre lesquelles je me récrie, sont portées dans l'intérieur des montagnes. On est tout

étonné de retrouver la rapacité du Traitant dans ces antres que l'on croit habités par des hommes groſſiers, robuſtes, heureux, & ignorant juſqu'à l'uſage pernicieux de l'argent. Un étranger qui les viſite eſt une proie : un écu qui ſonne les fait accourir. Eſt-ce miſere ou avarice ? Lequel vaut mieux à cet excès (*a*)?

Je compte peu en général ; je redoute encore moins d'être ſoupçonné de léſinerie en en accuſant les autres. Je n'ai point de regrets aux frais de mes voyages ; ils m'ont plus donné qu'ils ne m'ont pris. Des connoiſſances pour de l'or, c'eſt un bon marché. Mais je ne vois qu'avec une affliction ſincere que l'empire de l'égoïſme eſt

---

(*a*) J'ai payé au Grindelvald une pinte de lait & un morceau de fromage quinze francs, & cela me parut encore meilleur marché que les coups de bâton que quarante bons Montagnards avoient l'air de m'offrir, ſi je n'étois pas ſatisfait & docile. Je pourrois citer pluſieurs traits de cette force, ſi les détails des Maîtres-d'hôtel ne m'ennuyoient pas autant qu'ils les enrichiſſent.

univerſel, & ſur-tout tyrannique. Si l'impérieux beſoin eſt le principe de cette avidité que je reproche aux bons Suiſſes, comment un peuple qui ſe pique d'être libre, & d'honorer l'humanité par conſéquent, ſouffre-t-il un ſeul de ſes membres dans cet état de dégradation? Si une manie coupable & aviliſſante enfante ſeule cette avidité, comment la vertu républicaine ſouffre-t-elle l'impunité d'un vice qu'un eſclave tiendroit à deshonneur?

VINGT-CINQUIEME SOIRÉE.

Des Barrieres en Suiſſe.

Le long des chemins commodes qui traverſent les Cantons, j'ai rencontré un genre d'obſtacles qui m'a ſouvent donné de l'humeur. Il eſt léger en lui, mais renaiſſant; & les idées

analogues qu'il rappelle, aigriſſent encore plus que l'obſtacle même.

De diſtance en diſtance, inégales entre elles, mais quelquefois aſſez rapprochées, on voit s'abaiſſer une barriere qui vous défend le paſſage. Elle ne s'ouvre qu'après le paiement d'un tribut. Il eſt perçu communément par une malheureuſe femme, dont la miſere annonce au moins que les douanes n'enrichiſſent point en Suiſſe, comme en France. Voilà la ſeule idée conſolante qui ſe mêle à cette contrainte ; mais il eſt triſte de n'avoir d'autre conſolation que la vue d'un miſérable.

Cette taxe eſt toujours modique, imperceptible même, quant à ſa valeur intrinſeque ; mais l'acte d'autorité, dont ſa perception exige l'exercice, reſtreint également l'uſage de cette liberté ſi chere à l'homme qui l'a perdue. Ce tems d'arrêt forcé porte à l'impatience. Il excite une révolte

ſecrete à laquelle l'homme, malgré le poids & l'habitude de ſes chaînes, eſt toujours diſpoſé. Toujours fier, malgré les fers de toute eſpece qui le garottent en tout ſens, il regimbe contre toute acte d'autorité quelconque, dont le réſultat ne lui paroît pas, d'une façon très prochaine, à ſon avantage.

J'ajouterai une réflexion, peut-être ſinguliere, mais que je n'en crois pas moins vraie! Je ſuis convaincu qu'au milieu des champs, qu'en plein air, cette révolte eſt mille fois plus près du cœur de l'homme, que dans le ſein des villes. Là, plus rendu à la Nature, il ſent avec plus d'énergie, & ſes droits, & ſa dignité ; il eſt donc plus diſpoſé à défendre l'un & l'autre. Ce qui, dans le fond d'une rue étouffée, lui ſembloit un acte de ſimple police, en devient un de deſpotiſme à ſes yeux. L'autorité ſe confond avec la tyrannie, la ſoumiſſion avec l'eſclavage. C'eſt le courſier entre les poteaux

teaux d'un manege, ou dans les pacages de l'Andalousie : c'est le serin de la voliere & l'oiseau de la forêt.

Je ne dis pas qu'en cela l'homme soit raisonnable ; je dis seulement qu'il est cela. Je suis, plus que personne, convaincu que l'indépendance absolue est le chemin le plus sûr vers le plus absolu de tous les esclavages. Je regarde donc l'autorité des loix comme le frein le plus utile au bonheur de l'homme, vu les défauts de sa nature. Mais d'après cette conviction même, je desire que l'on donne à ce frein la forme la plus propre pour l'empêcher de rompre dans les fougues capricieuses de l'animal qu'il doit maîtriser.

Tout joug pese ; l'art est de l'alléger. Il faut qu'on le porte sans le sentir ; c'est le seul moyen d'empêcher qu'on ne le secoue. Le joug sur lequel on donneroit un coup de marteau d'heure en heure, en le rappellant, sans le rendre plus lourd essentielle-

ment, deviendroit insupportable ; voilà l'effet des barrieres.

Mon projet n'est pas de faire ce soir un traité sur l'impôt & sa perception, mais de dire que quand la maniere de percevoir est singulierement importune en elle-même , indépendamment de l'importunité de donner son argent , cette forme ne vaut rien. Il est certain qu'il est fatiguant de se voir périodiquement fermer la porte au nez dans sa route. Il est certain que quand vous ne paieriez rien du tout, la cérémonie obstruante suffiroit seule pour vous engager à prendre une autre route de préférence.

Le particulier qui veut aller de Berne à Lausanne voir M. Tissot & le Lac de Geneve , ne peut pas, j'en conviens, prendre cette autre route qui n'existe pas. Il faut qu'il marche par le grand chemin , s'arrête , & paie à chaque barriere , tout en s'impatientant. Mais ce n'est pas du simple voyageur que j'ai envie de parler.. Ce ne

ſont pas non plus les barrieres Suiſſes & leurs péages de quelques *batz* que j'ai en vue. Ce ſont toutes les barrieres & tous les péages & péagers du monde. A leur aſpect, rebrouſſent par-tout les agents du commerce, toujours maîtres de prendre une autre route, eux, parceque ce n'eſt point à Berne, à Lauſanne, à Londres, à Conſtantinople, à Rome, à Tunis qu'ils veulent aller; mais par-tout où des routes applanies les invitent, mais par-tout où la liberté les appelle. A ſa voix ſeule, leurs chevaux henniſſent, leurs voiles s'enflent, & leurs magaſins ſe vuident & ſe rempliſſent pour enrichir l'univers. Ces chevaux languiſſent & meurent, ces voiles s'abaiſſent ſur les ponts des navires, & le porte-faix s'endort découragé ſur les balles, tant que ſe tiennent fermés les guichets où le Traitant veille. Ce fleuve roule de l'or; cent vaiſſeaux le couvrent, & vont revenir chargés des dons de l'autre hémiſphere : élevez une guérite, éta-

bliſſez un droit, le fleuve tarit, & les vaiſſeaux diſparoiſſent.

Grande vérité : *Liberté & protection*, quand formerez-vous ſeules le code de commerce de tous les Royaumes ? Nations, quand réformerez-vous cette armée rapace & lâche de citoyens, ennemis des citoyens par état ; cette horde dévorante, dont le ſeul titre eſt une dégradation, l'emploi une flétriſſure, l'eſſence le deshonneur ; qui boit la honte & la haine, avec le ſang du peuple, enfante l'eſpionnage & la délation, & ravit en Europe un million de bras aux utiles travaux, & cinq cents mille ames à la dignité de citoyen.



VINGT-SIXIEME SOIRÉE.

Des Mendiants en Suisse.

Ce titre seul afflige autant qu'il étonne. Des Mendiants en Suisse! Des Mendiants dans une République! Des hommes dégradés dans un Gouvernement où tout homme est censé avoir une part quelconque au Gouvernement! Des Mendiants chez un peuple pauvre! Voilà le comble de la surprise.

A la bonne heure chez ces Nations qu'un luxe épidémique gangrene ; où la possession de l'or est le seul titre, comme le seul moyen d'en acquérir ; où l'on a tout quand on a de l'or, & rien quand on en manque. Que, là, le Pactole national, dérivé de son cours, inonde les bassins factices où les Traitants nagent, & laisse à sec

ſon lit, où ſeul le peuple peut ſe déſaltérer, la cauſe eſt connue, l'effet sûr. Que, là, des hommes, derniers valets de nos peres, ſe couvrent d'étoffes que nos peres n'avoient pas même inventées pour parer les Dieux; que, là, ces ſinges dorés boivent le nectar dans le cryſtal aux yeux de l'homme demandant l'eau & le pain; que, là, ſous leurs lambris, les clarinets les bercent, & que cent portes fermées ſur eux interceptent les cris de l'indigence; que des colonnes décorent leurs palais uſurpés, & que ſous ces portiques, où naguere ils mendioient eux-mêmes, des hommes valant mieux qu'eux (c'eſt peu dire) mendient & meurent; qu'à force de deſſervir l'hôtel de Plutus, là, le dernier Prêtre du Temple devienne l'idole.... Mais des Mendiants dans les champs libres de l'Helvétie!.... Qui l'auroit cru!....

Il n'y a pas non plus de vrais Mendiants en Suiſſe, excepté les brigands

des pays limitrophes, évitant la roue dans le creux des montagnes, & demandant de quoi vivre, de force ou de gré, ſelon l'occaſion; & ce n'eſt pas encore de ceux-là que je prétends parler. C'eſt d'une foule d'êtres, élevés gratuitement à la honte; c'eſt d'un vice d'autant plus révoltant, qu'il n'eſt que d'habitude; c'eſt d'un abus dégradant, & que rien ne néceſſite; c'eſt d'une atrocité qu'un ſeul mot peut détruire, & qui rend inconcevable le ſilence de ceux par qui ce mot devroit être prononcé.

En Suiſſe, le voyageur voit, à chaque inſtant, fondre ſur lui une nuée d'enfants balbutiant encore & mendiant déja. Ces enfants appartiennent tous à des poſſeſſeurs de terres médiocres, mais ſuffiſantes à l'entretien de la famille qui les poſſede. Ce n'eſt pas le beſoin qui les fait mendier; c'eſt un jeu avare que leurs peres ſordides ou imbécilles encouragent, & dont leurs maîtres doivent

rougir. Après avoir mendié, ils se prosternent, s'agenouillent & prient.... devant un homme! Leurs voix enfantines parcourent toutes les modulations de la plainte avilissante; leurs gosiers s'accoutument à sangloter sans douleur; & le seul point de cet art honteux dans lequel ils ne nous ont point encore égalés, est cette pratique infame de se macérer pour attendrir, de rendre la plaie plus dégoûtante pour ajouter à la pitié, & de captiver le secours du passant en soulevant son cœur.

Ainsi dans les campagnes où souffle le vent de la liberté, où germent les moissons du vrai citoyen, où la bravoure, l'honneur, le patriotisme ont par-tout des monuments, l'œil, par un contraste qui le révolte, s'effarouche à l'aspect de tout ce que l'homme avili offre de plus pénible à un homme qui sent. Pour moi j'aime mieux voir mon semblable le poignard à la main, qu'à genoux devant un autre qui lui ressemble.

VINGT-SEPTIEME SOIRÉE.

De Lauſanne, & de M. Tiſſot.

PLUS on voyage, plus on voit d'hommes. Plus on voit d'hommes, plus on reconnoît qu'ils ſont foibles, ſouffrants, & que leur exiſtence fragile a beſoin de ſecours. Ces ſecours ſont donc bien doux à rencontrer ; je l'ai éprouvé à Lauſanne ; j'ai vu M. Tiſſot. Je me portois à merveille, & n'en fus pas moins empreſſé de connoître un Médecin habile, point Docteur, jaloux de la gloire ſans doute, mais, cent fois plus, du bonheur de ſes ſemblables.

Tout grand talent a droit à notre admiration ; mais quand l'utilité du genre ſe réunit à l'étendue des lumieres, il ſe joint auſſi à l'admiration un ſentiment plus profond de véné-

ration & de reconnoiſſance. *Provairs* eſt auſſi bon Hautbois que M. Tiſſot eſt bon Médecin. *Provairs* me charme dans un concert, & M. Tiſſot me ſauve la vie ; je dois en conſcience plus à l'un qu'à l'autre. Que font les concerts ſans la ſanté ? La douleur ſait rendre importuns juſqu'aux ſoupirs du hautbois champêtre, même juſqu'aux accents de la voix d'une femme.

Je connoiſſois M. Tiſſot par ſes ouvrages ; j'étois curieux de voir & d'entendre de près un homme à qui l'amour de l'humanité a mis la plume à la main ; un homme qui, dans la ſenſibilité de ſon ame, a puiſé une éloquence que la ſévérité de ſon ſujet ſembloit exclure, & qui, à force de concevoir clairement lui-même, a armé d'une clarté indubitable des idées auſſi eſſentiellement utiles dans leur ſens primitif, que dangereuſes avec la moindre altération.

Je voulois ſavoir ſi ce fatras de mots techniques, dont un Docteur effa-

rouche l'oreille du moribond consultant, étoit un vice de la science ou du Docteur ignare. Je voulois voir si le Médecin d'une malheureuse femme qui se plaint de la migraine, ne peut pas absolument analyser la cause de son mal, sans lui déchirer le tympan par les noms propres ou impropres du *péricrâne*, de la *dure-mere*, de la *pie-mere* & de l'*arachnoïde* ; sans lui faire impitoyablement parcourir *les canaux supérieurs & latéraux de la faulx ou cloison*, pour aller chercher le siege de la douleur sous *la voûte du corps calleux* dans *la glande pinéale*, placée, comme on le sait bien, *sous le plexus choroïde* entre *les natès & les testès* voisins du *principe des dix paires de nerfs* se divergeant dans toutes les parties du corps, & toutes dix singulierement fatiguées de ce scientifique bavardage.

M. Tissot daigna me parler Médecine, & je fus fort étonné de l'entendre. J'en conclus que tout Médecin

énigmatique n'eſt qu'un bavard déguiſant ſon ignorance. J'en conclus que quand, à propos d'une digeſtion, un Docteur, ſaiſi d'un flux de paroles hiéroglyfiques, vous fait ſuivre votre dernier repas dans *le canal de l'éſophage*, l'enfonce dans *le ventricule*, lui fait forcer *le pylore* pour entrer dans le *duodenum*, ayant grand ſoin de l'arroſer des *ſucs cyſtique, hépatique & pancréatique* pour l'élaborer mieux *dans les valvules connivantes du jejunum, dans l'ileum, dans le cæcum raccourci*, dans le vaſte & ſinueux *colon*, d'où il ſe précipite dans le *rectum* voiſin du *coccys*, M. le Docteur mérite qu'on lui faſſe ſuivre encore plus loin le réſultat de la trituration & de la ſécrétion perfectionnées (*a*).

Ce n'eſt pas ſans plaiſir non plus

(*a*) Il eſt bien certain que voilà la marche que les aliments ſuivent dans l'intérieur de notre corps, mais il n'en eſt pas moins ridicule à nos Médecins de la décrire avec cette emphaſe ſcientifique, & peut-être même à moi de le répéter.

que j'ai entendu M. Tiſſot faire le procès à cette pharmacie compliquée & dégoûtante, qui n'apporte de ſoulagement au malade, qu'en révoltant tous ſes ſens à la fois, & qui, bien plus ſouvent, ajoute à ſon mal. Combien alors m'indignai-je de nouveau contre cette horde de Charlatans graves, croyant doubler de ſcience & de dignité en rendant leurs médecines plus noires, leurs apozemes plus amers, comme leurs perruques plus volumineuſes ! Que j'ai bien ſenti le mépris qui leur eſt dû, en voyant l'Eſculape de Lauſanne me vanter, en général, comme un des plus ſûrs & des plus doux ſpécifiques, l'eau pure des fontaines mêlée au miel de la ruche, & à quelques acides agréables ! Quel bonheur de retrouver dans la ſaveur délectable des fruits un ſoulagement permis à la douleur aiguë, comme une des voluptés les plus ſenſuelles! Quel charme de reconnoître dans la reſpiration de l'air embaumé du ma-

tin, une reſtitution de ſes forces, un remede comme un plaiſir ! Quel enchantement pour l'homme d'apprendre que, ſi le ciel le ſoumet à la ſouffrance, c'eſt un plaiſir vrai qu'il lui indique pour ſe guérir, & non de nouvelles angoiſſes pires que celles qu'il veut éviter !

Je ne prétends pas que M. Tiſſot guériſſe toutes les maladies avec de l'eau fraîche, du vinaigre, des pêches & du raiſin. Je veux dire ſeulement qu'il en guérit ainſi pluſieurs, en prévient un plus grand nombre, fait le plus grand cas des fruits, & infiniment peu des drogues.

Quiconque n'a pas lu l'*Avis au peuple ſur ſa ſanté*, a tort. Quiconque l'a lu, doit y avoir remarqué la ſimplicité des remedes indiqués, ainſi que l'attention bienfaiſante à les choiſir doux, & ſouvent agréables. Quiconque a lu ce livre, que l'on devroit faire apprendre immédiatement après le cathéchiſme, & peut-être en même

tems, aura remarqué le chapitre essentiel & consolant sur l'éducation physique de la débile enfance. Tous ceux qui en ont vu les heureux effets, devroient se faire un devoir de les annoncer à la société entiere. Au moins je prêcherai d'exemple ; au moins je dirai hautement, & sans crainte d'être démenti, que l'on n'imagine pas jusqu'où l'usage des bains froids a porté la multiplication des forces chez plus de vingt enfants que je connois pour ma part, & assez heureux pour que leurs peres aient cru, en cela, les conseils d'un homme éclairé. Il leur en revient à chacun un corps vigoureux, premier don qu'un pere puisse faire à son fils. Je n'en excepte pas celui d'une ame forte, logeant si rarement dans un corps débile.

Je ne mets pas en doute que, si l'on pouvoit établir ce principe d'éducation chez le peuple, la génération prochaine iroit tirer de la poussiere de nos arsénaux ces armures antiques,

dont le ſeul poids fait notre honte. Cela vaudroit peut-être la peine d'y ſonger, & mériteroit quelque éloge au mortel voulant le bien, qui nous a indiqué cette recette (*a*).

Je n'abhorre rien tant qu'un mauvais Prêtre, parceque je n'eſtime rien tant que ſon miniſtere. Après un mauvais Prêtre, ce que je trouve de plus déteſtable, eſt un mauvais Médecin, parcequ'après le culte de Dieu, je ne connois rien de ſi ſacré que la conſervation des hommes. Mais, par la même raiſon, & avec la même équité, un bon Médecin me ſemble un des individus de la ſociété auquel elle doit le plus d'hommages. Les ridicules verſés ſur cette profeſſion, les ſarcaſmes

(*a*) Cet effet des bains froids m'a quelquefois fait croire que la fable d'Achille pourroit bien n'avoir pas d'autre fondement. Thétis aura connu quelque grand-pere de M. Tiſſot. D'après ſes conſeils, elle aura baigné conſtamment ſon fils dans de l'eau froide ; il ſera devenu plus fort qu'un autre, & un Héros, dans un tems où le poignet faiſoit les Dieux.

dont

dont l'épigramme en a criblé les agents, les fouets vengeurs dont Thalie les a déchirés, toutes les préventions que leur ſeule dénomination rappelle, prouvent moins l'ingratitude des hommes, que leur impatience légitime à voir uſurper le plus grave, comme le plus reſpectable de tous les titres. Les deux extrêmes de la ſociété en vénération & en mépris, pourroient être marqués par ces deux mots, *le bon & le mauvais Médecin.*

Songe-t-on à ce que c'eſt qu'un Médecin étant ce qu'il doit être? ou, ſi l'on y ſonge, quel homme oſe lui refuſer une prééminence réelle? Qui des deux a beſoin de l'autre? L'être que la nature & la jeuneſſe favoriſent de tous leurs dons, & qui les croit inaltérables, l'être même pour qui ces dons acquerroient une durée impoſſible ou du moins ſi rare, cet être ſe croiroit-il encore ſouſtrait à la reconnoiſſance envers celui qui fait recouvrer la ſanté ou la conſerve? Ce triſte heureux

n'auroit donc ni parents ni amis qui puſſent ſouffrir, ni femme, ni maîtreſſe, ni enfants: & le malheureux qui n'a rien de tout cela peut-il, dans la ſociété entiere, rencontrer un être au-deſſous de lui ?

Il eſt un autre calcul à faire pour eſtimer un talent ce qu'il vaut. Ce calcul doit porter ſur ce qu'il en coute pour acquérir ce talent, & ſur ce à quoi il engage pour l'exercer. Quand on a bien vu les qualités naturelles qu'il exige, & les peines auxquelles il aſſujettit, on prononce. Or, je demande l'atteinte que cette façon de compter donneroit à l'eſtime que je ſoutiens due au Médecin éclairé, connoiſſant ſon devoir, comme ſon art, & auſſi exact à remplir l'un, qu'habile à exercer l'autre.

Je ne ſuis ſurpris que d'une choſe; c'eſt qu'on ait rendu les fonctions de Médecin incompatibles avec celles du Sacerdoce. Il me ſemble que le droit d'éloigner la douleur du ſein de

ceux qui ſouffrent, ſeroit bien puiſſant pour y faire germer la piété, la reconnoiſſance envers le ciel, & tous les ſentiments honorables pour la Divinité, en concourant au bonheur de la terre.

Si l'on oſoit mêler un calcul politique à ces réflexions morales, on ajouteroit encore, que les fonds conſacrés aux Autels ne ſeroient point avilis par leur emploi, s'ils n'étoient diſtraits que pour payer le conſeil & le ſpécifique ſalutaire; la privation de l'un & de l'autre, coute tous les jours la vie à des miſérables giſant ſur leurs grabats, dans toutes les angoiſſes d'une mort prolongée. J'ai peine à croire qu'un Curé, bon Médecin, fût une cauſe de ſcandale dans ſa paroiſſe. En étendant cette idée, on verroit que les Médecins, ainſi payés & entretenus par le Gouvernement, ſans le charger, n'accorderoient que des ſoins gratuits à ceux qui n'ont que la maladie, ſans avoir de quoi payer la guériſon. Cette

profeſſion n'étant plus vénale, s'anobliroit encore. Le pauvre des campagnes ſeroit ſoigné, Dieu non moins honoré, & les Souverains non moins bien ſervis par des peuples mieux portants & plus nombreux.

VINGT-HUITIEME & derniere SOIRÉE.

Lever du ſoleil, vu des bords du lac de Geneve. Promenade ſur le lac. Du pays de Vaux.

JE ME promettois depuis longtems des délices infinies à contempler les bords fameux du Léman (*a*). L'impatience de jouir éveille de bonne heure; le ſoleil ſe leva plus tard que moi le jour où je dus parcourir les rives de ce lac ſi vanté. L'avarice eſt permiſe dans les plaiſirs; je ne voulois rien perdre des miens. Je voulois pouvoir

(*a*) Nom originaire du lac de Geneve.

admirer, dès que la lumiere me permettroit de voir. Je me peignois d'avance cette mer tranquille, ſes beaux rivages & ſes flots applanis. Je voulois même les entendre avant de les voir, monter par dégrés mon ame au ton ſublime de l'enthouſiaſme, & l'amener enfin à cette rêverie méditante, qui laiſſe en nous tant de portes ouvertes à tous les genres de volupté.

Le vent du matin agitoit, à ma droite, les pampres du vignoble renommé de la côte. Sur ma gauche, il rouloit à mes pieds les vagues de ce pacifique océan, aſſez vaſte pour être majeſtueux, mais toujours étranger aux tempêtes (*a*). Ce même ſouffle dirigeoit vers moi des courants d'air parfumés de tous les baumes végétant aux ſommets du Jura & des Alpes. L'o-

(*a*) On ſait bien qu'il y a aſſez ſouvent ſur les lacs des agitations & des tourmentes vives & dangereuſes. Ces eſpeces de tempêtes peuvent même être produites par plus de cauſes ſur un lac, que ſur le:

deur ſalubre de la terre même, alors qu'elle eſt humecté de roſée, & non corrompue par l'amas des hommes, ajoutoit aux plaiſirs de l'odorat ; & le nombre de mes ſenſations me faiſoit déja trouver trop court celui des ſens qui les donnent.

Le frais matinal m'invitoit au mouvement. Je marchois pour triompher de l'impreſſion douloureuſe du froid ; mais craignant de perdre, en avançant, un des prodiges que le premier

---

véritable océan. En effet pluſieurs phénomenes, dont pluſieurs connus, & quelques autres ignorés dans leurs principes, occaſionnent ces bourraſques. On en remarque ſur pluſieurs lacs dans les tems les plus ſereins & les plus calmes. Celui de Domletſcherthal en Suiſſe, eſt nommé pour cette eſpece de prodige. On y voit quelquefois s'élever des amas de vapeurs condenſées ſous cent formes bizarres, que les ſots, les enfants & les poltrons prennent pour des revenants, & que les autres prennent pour des vapeurs condenſées. Malgré tout cela, le lac de Geneve, comparé à la grande mer, peut être décrit comme pacifique. Un homme de l'eſprit duquel on a fait l'éloge quand on l'a nommé, (le Chevalier de Bouflers) dit dans une de ſes lettres, en parlant du lac de Geneve, & du beau vallon du pays de Vaux ; que l'océan étant venu viſiter cette vallée, & en étant devenu amoureux, lui avoit laiſſé ſon portrait en miniature.

rayon du jour devoit me révéler, je revenois ſoudain ſur mes pas pour ne rien laiſſer de regrettable en arriere. Un calme actif occupoit mon cœur. La ſanté circuloit dans mes veines, comme l'air pur autour de moi, & je n'avois de ma vie ſi bien poſſédé l'uſage de toutes mes facultés de penſer & de ſentir.

Il n'eſt pas jour encore, mais les ténebres ont ceſſé. Leur teinte uniforme & ſombre n'eſt plus la teinte univerſelle. Le bandeau qui couvroit les yeux s'en écarte. La maſſe des ombres ſe décompoſe. Le chaos de la nuit ſe débrouille. Les formes commencent à ſaillir, les nuances à s'étendre, & l'œil preſſent les objets qu'il ne peut encore diſtinguer. L'athmoſphere s'argente & s'éclaire au reflet du crépuſcule. Déja le ſens de la vue peut s'exercer, & les chœurs harmonieux de tous les êtres reconnoiſſants partagent les plaiſirs de l'homme entre celui de voir & celui d'entendre.

Il fait jour : l'aurore, ce doux phénomene que nos peres firent si bien de diviniser ; l'aurore qui commence au moins les journées par un doux présage, se leve brillante, & mêle aux réalités charmantes qu'elle constate, le souvenir des fables les plus enchanteresses qu'elle reproduit.

Ce que l'on peut déja voir est si beau, que déja l'œil croit avoir tout vu. Unē gradation nouvelle dans les prodiges dément délicieusement cette erreur, & chaque instant qui la renouvelle, est suivi d'un autre qui la détruit. A chaque battement du cœur, la lumiere croît, & c'est toujours pour embellir la Nature. Le voile étendu sur ses charmes se reploie ; la main des heures le roule vers l'occident, & de nouveaux trésors, successivement, nous enchantent.

Dans quel autre Elisée, dans quel Eden nouveau est-il permis à mes yeux d'errer ? Sentons vivement, regardons bien & peignons vrai. Crai-

gnons d'ajouter ; gardons-nous même de tout dire, & pour être Peintre ſublime, ne ſoyons que copiſte fidele. Enfin, l'aſtre attendu ſe leve, il s'élance, ſe montre au-deſſus des glaces de la Savoie ; leur faîte, coloré par ſes feux, ſemble porter ſon orbe un moment. Il s'en détache, il nage dans le vague des airs, fécondés par ſes influences. A ſes rayons, les forêts ſechent leurs chevelures humides. Les troupeaux, du penchant des collines, les fauves, quittant l'abri des bois, & tous les hommes champêtres occupés, s'arrêtent, regardent, contemplent, ſe taiſent ; . . . . mais du fond de leur ame adreſſent au Ciel une priere muette, & quelquefois des pleurs délicieux pour encens.

O la plus auguſte des ſcenes, ici repréſentée ſur le plus auguſte des théâtres ! lever du ſoleil, heure ſainte, tu m'enchantes ! tu ne nous environnes que de douces images, que de tableaux riants, que de ſpectacles de

bienfaiſance pour nous engager ſans doute nous-mêmes à bien faire! Heure ſainte, rends donc pour l'homme, rends ton impreſſion aſſez durable pour qu'il aime la vertu le long du jour entier (*a*).

(*a*) L'impreſſion profonde que me cauſe le lever du ſoleil, me porteroit preſque à faire plus de cas d'une action louable faite le ſoir que le matin. Cette idée peut paroître recherchée ; mais c'eſt un ſentiment qui la dicte, j'oſe la ſoutenir. En effet, qu'un homme ſe leve avec le jour ; qu'il quitte l'abri de ſes toits domeſtiques pour admirer la ſcene de l'aurore, ſoudain il reſpire un air impregné des parties les plus volatiles des fleurs. Tout ce qui l'environne lui ſourit ; tous les éléments concourent à procurer des plaiſirs à ſes ſens rajeunis ; tout lui annonce un Auteur de la Nature & ſa bienfaiſance. Quel monſtre, à ce ſpectacle, peut n'être pas diſpoſé à être bienfaiſant lui-même, & quel mérite a-t-il à l'être ? On a ſouvent volé dans les Temples ; le fer du parricide, levé par les mains de l'avarice ou du fanatiſme, oſa ſouvent enſanglanter l'autel & le trône ; je ne me rappelle pas que le ſoleil levant ait éclairé de grands vols ou des aſſaſſinats, & j'aime à croire que c'eſt moins parcequ'il chaſſe les ténebres dont ſe couvrent les criminels, que parcequ'il eſt un charme inexprimable attaché à cette heure religieuſe.

Mais quand le jour a éclairé des crimes, ou donné le tems de ſonger aux crimes paſſés ; quand l'humeur, le caprice, l'orgueil, la vanité, l'intérêt ont eu le loiſir d'altérer la paix des familles, même la paix du

La belle chose qu'un pays où il n'y a point de jardins, parceque tout le pays en est un ! Quel contraste charmant entre ces tableaux sublimes & ces images douces & rapprochées! Quelle nappe immense de crystal offre ce lac limpide que le soleil rend tout-à-coup d'or comme ses rayons! Cent cascades jaillissent jusqu'à nous & l'enrichissent. A chaque pas une source filtre sous nos pieds, & court, à travers le sable le plus pur, porter son tribut en hommage. Le Rhône échevelé accourt des sommets de Saint Gothar, & roule, sans les déteindre, ses liquides émeraudes à travers l'immense bassin que ses ondes renouvel-

---

sage ; quand le besoin auquel la Nature nous soumet tous, nous a contraints de réparer nos forces par des aliments ; quand ces aliments, dont les plus communs offrent d'abord une image sanglante à la vue, ont entraîné après eux la corruption & souvent la douleur ; c'est alors qu'il y a peut-être quelque mérite à être bon, si toutefois il peut y avoir du mérite à veiller à ses plaisirs.

lent (*a*). Le grêbe étend ſes aîles argentées (*b*); il plane au-deſſus du vaſte miroir qui le reproduit ; & l'aigle, dans une plus haute ſphere, cherchant au matin ſa pâture de Royaume en Royaume, fixe le diſque embraſé qui fait tout naître & décore ce payſage & l'univers.

L'haleine des vents ſemble retenue. L'aube annonce un calme durable. Qu'il ſeroit doux de voguer ſur ce grand lac que j'admire! du centre de ce beau canal, nous jouirions à la fois des deux rives. Jouiſſant ſeuls, nous jouirions moins ; adoptons des ſeconds à nos plaiſirs ; celui des autres ajoute

---

(*a*) Il eſt certain que le cours du Rhône ſe diſtingue au milieu du lac, d'une façon très manifeſte, par un verd pur & vif qui contraſte à merveille avec la teinte des autres eaux.

(*b*) Le grêbe eſt cet oiſeau dont le plumage ondoyant offre en effet l'éclat du métal qu'on lui compare. Les femmes en portent des parures, que la Nature leur a deſtinées, ſans doute, comme tout ce qui eſt doux & brillant.

beaucoup au nôtre même. En ſociété, la joie devient communicative. L'imagination s'allume avec le deſir de plaire, & les idées miſes en commun par la converſation, doublent de vivacité comme de nombre.

Déja la gondole républicaine eſt décorée de ſes banderoles. La troupe des heureux paſſagers s'avance, & la rade eſt couverte d'un peuple nombreux que la curioſité raſſemble. Déja la planche deſcendue communique du tillac au rivage; la citoyenne agile la fait ployer ſous ſon poids, & l'adroit citoyen la ſerre de plus près, ſous prétexte de la raſſurer. La chaloupe, parée de guirlandes, n'eſt encore agitée que par les ſecouſſes des compagnons que l'on reçoit à bord. Parmi les Nautonniers, la barbe la plus griſe ſaiſit le gouvernail, & la beauté craintive, raſſurée par les rides du Pilote, donne pour la premiere fois la préférence à la vieilleſſe.

L'onde blanchit ſous les rames; les chaînes du port s'abaiſſent, & cent cris d'alégreſſe mêlés à quelques-uns de terreur de la part des belles, annoncent le départ. Tonne, ſalpêtre embraſé, que l'écho prolonge tes éclats dans les chaînes des monts; mais que ton exploſion bruyante n'annonce aujourd'hui qu'une fête; elle fut trop longtems le ſignal de la barbarie & de l'abſurdité des hommes (*a*).

Les rayons du ſoleil ne mêloient encore qu'une chaleur tempérée à la fraîcheur des eaux. La beauté même pouvoit, ſans voile, expoſer ſes charmes, & contempler les deux rivages. Lieux favoriſés, où l'art n'ajoute que la propreté à la Nature, la commodité à la promenade, & la culture

---

(*a*) Nous avions en effet deux petits bronzes imperceptibles, qui, ſecondés de deux cors aſſez faux, faiſoient le plus bel effet du monde. Quand le cœur eſt content, les oreilles ne ſont pas difficiles.

à des terres naturellement fertiles, que l'œil aime à parcourir, à détailler ces côteaux, à se reposer sur ces plaines, où la variété des productions offre un si doux ensemble; où Cerès moissonne, où Pomone recueille, où Bacchus vendange dans le même champ; où tout décore, & où tout est utile; où chaque retraite annonce l'aisance, aucune la prodigalité; où tout embellissement particulier, par un accord consolateur, concourt à la décoration universelle; où la vue peut enfin, du plus bas de ces rives charmantes, remonter de tableaux en tableaux, de montagnes en montagnes, d'enchantement en enchantement, jusqu'aux cimes glacées des Alpes, & de là jusqu'au ciel habité par l'Etre qui fit les monts, les lacs & les plaines pour l'homme qui se plaint, au lieu de regarder.

O pensée ravissante! douceur anticipée de la vie future de l'homme juste! Que celui-là, grand Dieu,

ſeroit fortuné, qui pourroit ici, ſous ce beau ciel, & dans ce beau climat, ſerrer d'une main la main de ſa maîtreſſe, & poſer l'autre ſur ſon cœur ! Idée céleſte, tu me ravis ! Que tout ce qui n'eſt pas toi diſparoiſſe. Redevenons ſeul pour m'y livrer entier. O la belle choſe qu'une belle femme ſur le ſommet d'une belle montagne, dans une belle vallée, ſur la rive d'un beau lac! O le divin objet qu'une femme aimée, n'importe dans quel lieu du monde! Quel délice inexprimable de lui préſenter ici les fruits ſalutaires, mûris dans ces campagnes! Quelle douceur de voir traire pour elle, ou de traire ſoi-même ces énormes geniſſes, donnant au lait de leurs mamelles le parfum des fleurs, & juſqu'à la teinte purpurine des fraiſiers dont elles ſe repaiſſent, & qu'elles ſaturent au penchant des monts (*a*)!

(*a*) Il eſt très vrai qu'il eſt une ſaiſon où les vaches broutent les fraiſiers en ſi grande d'abondance, dans les montagnes, que ce joli phénomene ſe réaliſe.

Beaux

Beaux lieux! & il me faut vous quitter! & c'eſt d'ici même qu'il me faut retourner au ſein des villes qui vous reſſemblent ſi peu! Là, que vont devenir les heureuſes diſpoſitions d'ame où vous entrainez ſi doucement? Ici chaque aſpiration de mon haleine, en me rafraîchiſſant d'un air ſain, ne porte la ſanté & la vie à mon corps, qu'avec un vœu pour le bien, vers mon eſprit & vers mon cœur. Et contre quoi, grand Dieu! vais-je échanger ces vapeurs balſamiques & ſalutaires? Contre des exhalaiſons empoiſonnées, réſultats dégoûtants des hommes oiſifs, réunis en foule, & qu'après avoir produites par leur entaſſement auſſi abſurde qu'immenſe, leur négligence coupable ou leur inconcevable ineptie leur défendent ſeules de corriger! Encore ſi mes ſens phyſiques devoient être révoltés ſeuls, je ſerois déja conſolé. Mais de ces dévouements perfides, mais de ces infatigables inconſéquences, de cette

frivolité cruelle, de ces outrages voilés qui vous font craindre de paroître ou violent ou foible ; de ces distributions révoltantes des avantages de la fortune, & bien plus des faveurs de la gloire ; mais, enfin, des froids amis à qui il faut articuler ses peines, qui ne les devinent plus, & craignent souvent de les entendre, qui pourra, grand Dieu, consoler mon cœur sensible & flétri ? Beaux rivages, vous qui me ravissez, vous que je quitte demain, & dont l'enchantement prolonge ce soir ma veille dans la nuit avancée, c'est pour ces cruels assauts que j'invoque d'avance votre souvenir & vos images. Quand, à la vue des objets révoltants, mon cœur aura le tort de mettre la révolte à la place de la patience agissante ; quand l'aigreur, même motivée, mais toujours coupable, germera dans mon cœur ; quand la roideur y prendra la place de la fermeté, beaux rivages où tout est doux, je

vous implore! venez reproduire à ma mémoire vos tableaux consolants. Qu'à leur aspect la ride sourcilleuse de l'humeur quitte mon front ; qu'un flegme dur n'effarouche plus mon frere qui m'abordera ; que la tourmente de la haine s'appaise dans mon sein douloureux, comme au baiser d'une belle femme s'appaise l'homme en colere. Armez tous mes traits de la muette & victorieuse éloquence de l'aménité ; que mes yeux ne jettent que les regards de la bienveillance ; qu'ils aident à satisfaire mon desir d'être aimé de tout le monde, & qu'ils disent à tous les hommes : *Celui d'entre vous qui me veut le plus de mal, est bien loin de se douter de tout le bonheur que je lui desire.*

FIN.

E R R A T A.

Page 79 , ligne 1 , matérirux *lisez* matériaux.
Page 111 , ligne 4 , inuiles , *lisez* inutiles.
Page 233 , ligne 14 , forr , *lisez* fortent.
Page idem , ligne 16 , ne forment , *lisez* ne formant.
Page 255 , ligne 16 , en avoir empêché , *lisez* avoir empêché.
Page 290 , ligne 9 , comblé , *lisez* comble.
Page 340 , à la note (*a*) lige 3 , moralités & sottises *lisez* moralités & sotties.